



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





TH 433/216



BIBLIOTECA

"Los Baños"

S J

69 - CHANILEY



BIBLIOTHÈQUE  
HISTORIQUE, PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

8<sup>e</sup> Année. — 2<sup>e</sup> Ouvrage.

# DISCOURS

SUR LA

**THÉORIE DE LA CROYANCE RELIGIEUSE.**

BIBLIOTHÈQUE

"Les Fontaines"

S J

BOUCHONNAY



# DISCOURS

SUR LA

## THÉORIE DE LA CROYANCE RELIGIEUSE,

PRONONCÉS

DEVANT L'UNIVERSITÉ D'OXFORD

PAR J.-H. NEWMAN,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR M. L'ABBÉ DE FERRIÈRE,

Professeur au petit Séminaire de Langres.

BIBLIOTHÈQUE S. J.

*Les Fontaines*  
60500 CHANTILLY

LIÈGE,

IMPRIMERIE DE J.-G. LARDINOIS, ÉDITEUR,

Rue Sœurs-de-Hasque, N° 11.

1851





## AVERTISSEMENT.

---

Les neuf Discours suivants sont extraits d'un ouvrage qui porte le même titre, et qui en contient encore cinq autres que nous n'avons pas traduits, parce qu'ils sont en dehors du sujet. Ils ont été publiés en 1843. Le savant docteur Newman, alors membre de l'Université d'Oxford, et maintenant supérieur de la congrégation de l'Oratoire, qu'il a établie en Angleterre depuis son retour à l'Eglise catholique, s'y est proposé de déterminer les rapports de la Foi avec la Raison. C'est une magnifique introduction à son livre remarquable intitulé *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, traduit par M. Jules Gondou, sous le titre d'*Histoire du développement*. Le neuvième en contient la *théorie*. Nous nous proposons de publier notre traduction en même temps que celle de cet important ouvrage; des obstacles imprévus nous ont forcé de différer jusqu'aujourd'hui.

M. Newman était encore protestant à l'époque où il écrivit ces discours; on ne devra donc point s'étonner d'y trouver des inexactitudes. Il y a aussi certains endroits qui

manquent de clarté. De plus, quoiqu'il ait tâché, comme il le dit lui-même dans l'avertissement qui les précède, de discuter les parties d'un seul et même sujet, il n'y a pas dans son livre la méthode, l'unité et l'exactitude scientifique du langage, qui sont nécessaires dans un traité régulier; cela n'était pas compatible avec la nature et les circonstances de sa composition. Néanmoins, c'est un travail aussi remarquable qu'intéressant, qui mérite l'attention des hommes sérieux, croyants ou incroyants, protestants ou catholiques.

Quant à la traduction, elle est l'œuvre d'un écrivain tout à fait novice, qui a suivi avec timidité son Auteur sur le terrain brûlant où il marche avec tant d'assurance et de facilité. Il n'eût pas osé en hasarder la publication sans la certitude qu'à défaut du mérite d'une forme élégante, elle aurait au moins celui de la fidélité. Dans un ouvrage de cette nature, où les matières sont extrêmement délicates, le style très-concis, la pensée quelquefois difficile à saisir, nous avons dû nous estimer heureux de pouvoir lui assurer celui-là. Nous nous trouvons pour cela dans les circonstances les plus favorables, ayant près de nous M. John Dobrée Dalgairns, ami intime de M. Newman, venu dans notre ville, après sa conversion, pour y étudier et recevoir les ordres sacrés. Familier avec les idées de l'illustre docteur d'Oxford, à la congrégation duquel il appartient, et dont il est un membre distingué, connaissant d'ailleurs très-bien la langue française, il était plus capable que personne de rectifier les passages mal interprétés. Il a eu la bonté d'annoter notre travail et d'en revoir avec nous la plus grande partie. Nous avons profité de notre mieux de

ses lumières dans l'accomplissement de cette tâche ardue, entreprise dans le but et l'espérance d'être utile à l'Eglise et à la Foi.

Nous terminerons ces courtes observations en prévenant nos lecteurs qu'ils rencontreront fréquemment dans le cours de cet ouvrage un mot qu'il ne faut pas confondre avec l'expression française à laquelle il ressemble. Nous voulons parler du mot *evidence*: M. Newman y attachant quelquefois un sens spécial, et le définissant d'ailleurs dans beaucoup d'endroits, nous avons pensé qu'il valait mieux le conserver que de le remplacer par des équivalents, qu'il aurait fallu changer ou modifier de temps en temps, ce qui eût été un plus grave inconvénient. Au reste, il n'est pas tout à fait inusité; les traducteurs l'emploient. Nous avons d'autant moins hésité à nous en servir, que nous sommes assuré que ce ne sera point un obstacle à l'intelligence de l'Auteur. En voici une explication d'après les discours. Le mot *evidence* signifie ordinairement *témoignage, preuve, argument, motif* ou *raison de croyance, raisonnement, exercices de la raison*; en général, ce qui conduit à la « connaissance » d'une chose. Les *Evidences de la religion* sont des arguments *a posteriori*, ou qui sortent de la chose elle-même à prouver. M. Newman entend par là l'analyse méthodique de tous les motifs sur lesquels nous croyons à la vérité du Christianisme ( Voir pages 20, 116, 121, 149, 152.)

---



# PREMIER DISCOURS.



# PREMIER DISCOURS

PRONONCÉ LE 11 DÉCEMBRE 1831.

DES EMPIÈTEMENTS DE LA RAISON.

---

La Sagesse est justifiée par ses  
enfants. (S. *Matth.* 11, 19.)

Telle est la réflexion de Notre-Seigneur sur la conduite perverse des Juifs, ses concitoyens, qui ne s'accoutumaient pas de la réserve de saint Jean, et que lui-même, avec toute sa condescendance, ne pouvait satisfaire.

Jean-Baptiste se retira du monde, et lorsque la multitude vint le trouver, il lui parla sévèrement. Le Christ, le plus grand des prophètes, prit la dernière place, et se mêla de lui-même avec les pécheurs. Dieu, dans ses rapports avec eux, mit en œuvre tous les moyens que permettaient l'essentielle vérité et l'immutabilité de son gouvernement moral ; mais, quoique portées au plus haut point, ni l'austérité, ni la douceur, ne purent les persuader. Après avoir exposé ce fait remarquable dans l'histoire du genre humain, le divin Maître prononce les paroles solennelles de notre texte, expression d'une vérité qui est comme le refuge de la miséricorde frustrée de son attente, aussi bien qu'un avertissement adressé à tous ceux qu'elle concernait. « La Sagesse est justifiée par ses enfants ; » comme s'il eût dit : « Il n'est aucun acte émané de

Dieu, aucun dogme religieux, contre lequel une raison capiteuse ne puisse trouver des objections; et en vérité, ce n'est point à la Raison incertaine et chancelante de l'homme, que s'adressent la preuve et la matière de la révélation, et vainement on attendrait d'elle une adhésion solide et complète. Ce n'est point au monde que parle la divine Sagesse, mais à ses propres enfants, à ceux qui ont déjà reçu ses leçons, et qui, connaissant sa voix, comprennent ses paroles et sont aptes à les juger; voilà ceux qui la justifient. »

Notre texte exprime donc, en forme de sentence, une vérité qu'on trouve dans toute l'Écriture, comme une base sur laquelle repose sa doctrine, c'est-à-dire, qu'entre les principes intellectuels (1) et moraux qui constituent notre nature, il n'y a pas une connexion nécessaire; qu'en matière religieuse il n'est rien qu'il ne nous soit possible de prouver ou de détruire, et que nous ne pouvons arriver à la vérité que par hasard, si ce qu'on appelle communément Raison préside seul à nos recherches. Dans de pareilles matières, elle n'est tout au plus que l'instrument, entre les mains du juge légitime, le discernement spirituel. Quand on considère combien il est ordinaire, dans le monde en général, de regarder la Raison comme la seule marque distinctive de notre nature, le silence de l'Écriture à son égard (pour ne pas dire son mépris positif) est singulièrement frappant.

L'ancien Testament fait à peine mention de l'existence de la Raison, comme d'un attribut distinct et principal de l'âme; le langage sacré n'offrant aucun terme propre et précis qui ex-

(1) L'auteur en se servant des mots « Raison, Intelligence » ne prétend pas les employer dans le sens technique. Ici « Raison » veut dire, comme on le voit par le contexte, la faculté de raisonner; ou, comme il l'a expliqué lui-même dans la cinquième conférence, « la faculté par laquelle l'homme arrive à déduire de certaines données qu'il a admises, la réalité de quelque objet dont il n'a pas eu la conscience jusqu'alors. Il arrive à cette nouvelle connaissance, en vertu de l'hypothèse de l'existence vraie ou prétendue de quelque objet qu'il connaît déjà ou croit connaître; » car, comme on peut le remarquer ici, la déduction peut être logiquement valide, quand même les prémisses et par conséquent la conclusion seraient fausses.

prime, soit le don général, soit les propriétés particulières avec lesquelles il se manifeste.

Quant au nouveau Testament, ne nous suffit-il pas de nous arrêter au portrait de celui qui est le Fils unique bien-aimé et la fidèle image de Dieu, pour apprendre qu'elle est, dans l'idée de la perfection de la nature de l'homme, l'humble place qu'occupe la pure Raison. Ce n'est pas une profanation d'appliquer au Christ les attributs moraux de bonté, de vérité, de sainteté, que nous appliquons à l'homme; mais il y aurait une irrévérence manifeste à prendre pour mesure des facultés de son esprit, telles ou telles qualités intellectuelles, dont les noms, quand on les lui donne, ne sonnent que faiblement ou sont impropres. « L'enfant grandissait et croissait en *sagesse*, » dit saint Luc, sans spécifier d'autres progrès; le symbole contenu dans ces paroles se trouve largement développé dans l'Évangile selon saint Jean, où nous voyons le Maître tout-puissant rejeter avec un dédain visible toute démonstration rationnelle, et se borner à énoncer des vérités profondes, à la portée des enfants de la sagesse, mais présentées dans un langage où l'on ne rencontre ni une dialectique habile, ni ce qu'on appelle communément éloquence.

Si, pour donner raison de ce silence de l'Écriture sur l'excellence des facultés intellectuelles, on affirme que les Juifs n'étaient pas distingués sous ce rapport, je répondrai que cela ne fait rien à la question; car, assurément, il y a pour nous une leçon dans chaque particularité de ce peuple choisi pour être le milieu par lequel devait se transmettre un bienfait moral.

Si, de plus, l'on objecte que l'inspiration avait un objet spécial, et que, renfermée dans ses limites, il n'était pas de son domaine de parler des dons intellectuels, je répondrai encore que ce n'est point une objection, mais bien la thèse que nous soutenons ici. Personne ne peut refuser de reconnaître l'excellence de la Raison, ni la priver des honneurs qui lui sont dus; la question est simplement celle-ci : N'est-elle pas, à son tour, limitée dans sa sphère, de manière à ne pou-

voir, sans usurpation, s'exercer elle-même, comme une autorité indépendante, sur le terrain de la morale ou de la religion ?

Tel est assurément l'état de la question ; il est donc inutile d'insister davantage sur le silence de l'Écriture, au sujet des dons intellectuels, soit pour ce qui regarde le fait lui-même, soit pour la conclusion qu'on en peut tirer.

Si un être qui ne connaîtrait pas le genre humain devait étudier dans la Bible la nature humaine, en devinerait-il jamais l'état actuel, avec le développement social et toutes les productions et manifestations de ce qu'on appelle talent ? Et s'il examinait ensuite le monde tel qu'il est, et le mettait en rapport avec la Bible, ne verrait-il pas dans l'histoire de la révélation le triomphe des facultés morales sur les facultés intellectuelles, de la sainteté sur la science, plus encore que le triomphe de l'esprit sur la force brutale ? Grande était la puissance de la lionne, de l'ours, du léopard, et de cette quatrième bête sans nom, menaçante, terrible, et d'une vigueur extraordinaire (1) ; ce fut toutefois avec des armes semblables aux leurs que Dieu les terrassa et les mit en pièces. Les miracles de l'Église déploierent plus de force physique que les armées des Pharaon et des Sennachérib. La force et non l'esprit fut opposée à la force ; cependant, il ne daigna pas combattre la raison raffinée des païens avec les armes de la Raison. Ce qui était insensé selon le monde confondit les sages plus complètement que ce qui était faible n'avait confondu les forts. La philosophie humaine fut chassée du domaine qu'elle avait usurpé, mais non par une contre-philosophie ; et la foi illettrée, s'établissant elle-même par la force qui lui est inhérente, régla la Raison autant que le demandaient ses intérêts ; depuis ce temps, elle l'employa dans l'Église, d'abord comme une captive, puis comme une servante ; jamais comme une égale, et nullement (il s'en faut de beaucoup) comme une patronne.

Je vais maintenant faire quelques observations sur la place qu'occupe la Raison relativement à la Religion, sur le jour

(1) Daniel, VII.

dans lequel nous devrions l'envisager, et sur certains empiétements dont elle se rend quelquefois coupable ; je pense que sans donner une définition précise du mot, ce qui m'éloignerait trop de mon sujet, il m'est possible de rendre clair le sens que j'y attache. Quelquefois, il est vrai, on la prend pour tout ce qui différencie l'homme de la brute ; elle renferme ainsi dans sa signification la faculté de distinguer le bien et le mal, et le principe régulateur de nos actions. Ce n'est assurément pas dans ce sens que je l'emploie, mais dans une signification plus restreinte qu'elle a ordinairement, c'est-à-dire, comme opposée aux qualités morales et à la Foi (1).

Cette opposition entre la Foi et la Raison a lieu de deux manières :

Premièrement, lorsque la Foi empiète sur le terrain de la Raison. Il y aurait de l'absurdité à vouloir découvrir les vérités mathématiques par la pureté et la finesse du sens moral. C'est par une méprise de cette façon qu'on a été conduit à faire servir, pour trancher des questions de physique, certains passages de l'Écriture, dont le but est tout à fait religieux. Aujourd'hui, tous les hommes qui pensent reconnaissent parfaitement cette erreur. Ce qui constitue l'empiétement des écoles de théologie, dans les premiers siècles, c'est d'avoir voulu étendre leurs décisions aux matières qui sont du domaine des Sens et de l'Intelligence. Faut-il s'étonner qu'alors il y ait eu guerre entre la Raison et la Foi !

En second lieu, il y a lutte, lorsque la Raison prend l'offensive, et envahit le domaine de la Religion, prétendant soumettre à son jugement ces vérités qui relèvent d'une autre partie de notre nature, le sens moral. Supposez, si vous voulez en avoir un exemple, un homme pénétrant qui, n'ayant jamais conformé sa vie aux préceptes de l'Écriture, entreprendrait de déterminer comment et jusqu'à quel point un chrétien peut

(1) Ici « Raison » signifie non pas la faculté du raisonnement dans le sens abstrait, mais la manière dont, en fait, le monde s'en sert ; autrement ; la raison mondaine, ou la faculté du raisonnement s'appliquant aux prémisses que le monde lui fournit.

être en rapport avec le monde, quel degré de malice il y a dans l'usage des paroles légères et profanes, quels sont les dogmes chrétiens généralement nécessaires au salut, ou voudrait juger de la convenance ou de l'usage de consacrer des lieux d'adoration, ou fixer l'espèce et l'étendue du respect qu'on doit au jour du Seigneur, ou la part de biens qu'il nous faut réserver à des œuvres religieuses; ce sont là des questions qui s'adressent à la perception morale cultivée, ou à ce qu'on appelle quelquefois improprement le « *Sentiment*; » je dis improprement, parce que le sentiment va et vient, et que, n'ayant pas de racine dans notre nature, il ne parle pas avec une autorité divine; mais la perception morale, quoique inégale dans la masse des hommes, est fixe dans chaque individu, c'est en nous un élément premier. Hume, dans son *Essai sur les miracles*, a justement avancé une doctrine dont il fait en même temps une application maligne. Il parle de ces dangereux amis, ou plutôt de ces ennemis déguisés de la Religion chrétienne, qui ont entrepris de la défendre à l'aide des principes de la Raison humaine. « Notre sainte Religion, ajoute-t-il, est fondée sur la *Foi* et non sur la *Raison*. » Dans sa bouche, c'est une ironie; mais cette doctrine est si vraie, qu'il n'est pas, dans la révélation, une question importante qu'elle ne concerne, et c'est dans son oubli que consiste précisément l'erreur qui fait en ce moment l'objet de nos considérations.

Que ce soit une erreur commune, rien de plus évident, si l'on considère la sollicitude générale avec laquelle on cherche à retirer du parti de l'incrédulité les noms des hommes de talent. S'il est vrai, cependant, que des hommes distingués, quelques-uns par leur esprit profond et original, d'autres par leur pénétration, d'autres par leur prudence et leur bon sens dans les choses pratiques, ont été néanmoins indifférents au sujet de la Religion révélée, pourquoi voudrions-nous le déguiser? Pourquoi? sinon parce que nous avons de fausses notions sur la connexion qui existe entre l'intelligence (1) et le principe moral.

(1) C'est-à-dire, l'intelligence telle qu'elle est dans les individus, et non pas dans le sens abstrait.

Cependant, n'est-ce pas un fait, pour la preuve ou la réfutation duquel nous n'avons pas besoin de recourir à l'histoire ou à la philosophie, le plus humble village pouvant nous montrer que les personnes qui, comme on dit, tournent mal, — qui enfreignent d'abord les lois générales de la société, puis celles de leur pays, — sont communément les hommes doués par la nature de dons intellectuels plus qu'ordinaires. Sans m'arrêter ici à en donner la raison, c'est, à mon avis, une forte preuve que les facultés de l'intelligence (telles, du moins, qu'en fait elles se rencontrent parmi nous) ne nous font pas marcher nécessairement dans la direction de nos instincts moraux, et que ceux-ci peuvent se passer de leur confirmation; or, si leur union n'est qu'un effet accidentel, quel témoignage nous apporte la Raison toute seule, en faveur des vérités de la Religion ?

Notre nature étant composée de plusieurs facultés, pourquoi serions-nous surpris que l'une d'elles fût dans l'impossibilité de faire ce à quoi une autre est destinée ? que l'esprit qui s'est uniquement exercé sur des sujets littéraires ou scientifiques, et n'a jamais été sous l'influence de perceptions divines, ne soit pas apte à la contemplation d'une révélation morale, c'est aussi peu étrange que son impuissance à remplir les fonctions des sens. Il y a une grande analogie entre ces deux cas. Notre Raison est, en différentes manières, l'auxiliaire des sens; elle en dirige l'application, et coordonne les preuves qu'ils fournissent. Elle fait usage des faits qui sont dans leur dépendance, en déduit à volonté des conclusions, voit à l'avance ceux qui demandent à être prouvés, et confirme les douteux; mais celui qui, confiant dans la puissance de son talent, négligerait les faits, mériterait le nom de théoriste; et l'aveugle qui annoncerait sérieusement une leçon sur la lumière et les couleurs, pourrait à peine espérer d'être écouté. Or, supposez qu'il la donne, qu'aurait-on droit d'attendre de lui ? Partant des termes scientifiques qui formeraient le fondement et la matière de son système, au lieu de saisir des faits, sa pénétration et son imagination vive lui ouvrant une libre carrière à travers le champ

de la science, il pourrait discourir avec une élocution facile, et nous faire presque oublier qu'il a le malheur d'être privé de la vue; enfin, il tomberait tout à coup dans quelque grande et inexprimable méprise, trahi au milieu de sa course par une expression traîtresse, que, par mégarde, il a poussée trop loin, ou sur laquelle il a trop appuyé; et nous trouverions qu'il n'y avait pas de correspondance entre ses mots et ses idées: témoins de son erreur, nous la jugerions avec indulgence, et, afin d'adoucir notre critique, nous observerions que, pour un aveugle, il a singulièrement bien développé son sujet.

Tel serait le sort de l'officieuse Raison, s'ingérant dans le domaine des sens. A la place subordonnée qu'elle y doit occuper, elle n'agit que comme un instrument; elle ne fait qu'aider les sens et rendre leur opération plus prompte, en leur sauvant la perte du temps et l'embarras. Donnez à un homme cent yeux et cent mains pour la science naturelle, et vous le rendez matériellement indépendant du ministère de la Raison.

Ce que je viens de dire, qu'on veuille bien y faire attention, n'offre pas une parité complète avec la vérité qui me l'a suggéré, car la couleur et la lumière sont du moins saisissables au moyen des définitions scientifiques, et, par conséquent, du ressort de l'intelligence, beaucoup plus que les choses morales. Cependant, appliquez la comparaison telle qu'elle est au sujet en question, non pas, cela va sans dire, dans le but extravagant de bannir de toute investigation religieuse l'usage de la Raison, mais pour marquer quelle est sa place réelle dans la conduite de ces investigations. Pour rendre cela clair, je voudrais encore ajouter deux observations: — La première, que nous devons mettre à l'écart l'appui indirect que prête à la Révélation la partie intelligente du genre humain; je veux dire, par voie d'*influence*. La réputation méritée par le talent, le savoir, la connaissance scientifique, a naturellement droit à nos hommages, et nous inspire un respect dont nous ne saurions nous défendre. Il en est de même du pouvoir; et, sous ce rapport, le pouvoir, comme les dons de l'intelligence, est nécessaire au maintien de la religion, pour amener le genre humain

à l'écouter sur un sujet qui ne lui est point agréable; mais là doit se borner son action; s'il va plus loin il outre-passe ses droits et n'est plus qu'un persécuteur déguisé; ici la comparaison est rigoureuse; vouloir faire croire les hommes à force d'arguments, c'est aussi absurde que de les torturer.

Mais en fait, dira-t-on, la Raison *peut* aller plus loin; car nous pouvons raisonner sur la Religion, et nous en former les Evidences. Ici donc, j'observe, en second lieu, qu'il nous faut déduire de l'usage réel de la Raison dans les investigations religieuses, tout ce qui n'est que le pur redressement de ses propres méprises. Il était possible à l'aveugle qui, par le raisonnement, tombait dans des erreurs d'optique, de s'en garantir par le raisonnement; toutefois, cela ne prouverait pas la nécessité ou l'utilité d'une grande pénétration pour la science elle-même. Elle n'était nécessaire que pour un aveugle, c'est-à-dire, en supposant qu'il voulût faire ce dont tout d'abord il aurait dû s'abstenir; et dans le doute après tout, si, par sa tentative, il gagnerait ou perdrait quelque chose dans ses recherches sur la vérité scientifique. Or, si nombreuses et si grandes ont été, sur les sujets religieux, les erreurs des hommes systématiques (je veux dire de ceux qui se sont jetés dans des spéculations sans se soucier d'agir d'après les inspirations de leur bon sens, ou ont appuyé leur cause sur de purs arguments, au lieu de chercher à en contempler directement le sujet), que, pour les rectifier, il a fallu à la Raison (1) le travail le plus opiniâtre et le plus subtil, et presque tous ses efforts réunis. Malheureusement un maître aveugle en morale peut réunir un auditoire aveugle, auquel il lui est permis de débiter sans risque ses paradoxes, qui sont admis quelquefois même par des hommes religieux, eu égard à ces heureuses conjectures que sa Raison pénétrante forme de temps en temps, et qu'ils trouvent justes. De là, quelle inexprimable confusion entre le mensonge et la vérité, dans les systèmes, les partis, les personnes! Quel talent surhumain ne faut-il pas pour démêler les fils de ce tissu

(1) C'est-à-dire à la faculté du raisonnement.

bariolé et embrouillé, et combien de reconnaissance ne doit-on pas à l'homme privilégié qui, par son savoir ou sa philosophie, achève en partie la tâche ! Dans ce cas, faut-il être reconnaissant envers la Raison comme principe de recherches ? Non, car elle répare seulement ses propres méfaits, et redresse, d'une façon pauvre et tardive, le tort qu'elle a eu de s'introduire dans un domaine qui n'est pas le sien ; mais celui qui mérite de la reconnaissance, c'est l'homme, c'est l'être moral, qui l'a soumise dans sa propre personne aux principes les plus élevés de sa nature.

En veut-on un exemple ? Quel extraordinaire exercice d'intelligence ne voit-on pas dans l'enseignement théologique de l'Eglise ? Et cependant, combien n'était-il pas nécessaire, surtout après les erreurs qu'avaient émises antérieurement les hérétiques, en raisonnant sur des sujets qui s'adressaient à la perception morale ? Car, pendant que la Foi était engagée dans cette voie de dévotion exacte et bien éclairée au Christ, que toute parole est impuissante à décrire comme il convient, la Raison s'empressa d'entrer dans le champ encore ouvert de la doctrine, et tenta d'y tracer, avec ses propres ressources, une image de l'Invisible. Dès lors l'Eglise fut obligée, pour se défendre, d'employer les dons de l'intelligence dans la cause de Dieu, afin de tracer, avec toute la précision possible, le portrait fidèle de ces vérités qu'une dévotion simple admet, et sur lesquelles elle agit sans avoir besoin pour cela qu'elles passent par le milieu d'une démonstration rationnelle.

Cela n'est certainement pas sans valeur à l'égard des Evidences, dont la plupart sont plutôt des réponses à des objections que des arguments directs en faveur de la Révélation ; les arguments directs eux-mêmes sont bien plus forts pour réfuter des adversaires captieux, que pour convaincre des investigateurs. Quoique le degré d'impression qu'opère un argument dans les matières religieuses varie dans chaque individu, de telle sorte qu'il est impossible de rien assigner à cet égard ; encore, peut-on demander si ces Evidences ne doivent pas être envisagées plutôt comme de magnifiques recherches philosophiques, que

comme des arguments pratiques ; si ce ne sont pas, tout au plus, des boulevards destinés à en imposer à l'ennemi par leur force et leur nombre, plutôt qu'à être mis réellement en usage dans la guerre. En fait, combien croyons-nous que, dans un siècle, en dehors de tout le corps des chrétiens, il y ait eu d'hommes primitivement amenés à croire ou à persévérer, par une perception intime et vivante de la force de ce qu'en terme technique on appelle Evidences ? Pourquoi sont-ils en si petit nombre ? Parce que pour l'esprit déjà familier avec les vérités de la Religion naturelle, le fait de l'existence du Christianisme est une évidence suffisante ; car de même que le monde visible nous atteste sa divine origine, ainsi, le Christianisme, vu dans sa liaison avec ses principes, ses causes et ses effets, porte sur son front le signe d'une institution divine ; — une investigation plus exacte, conduite par des talents supérieurs, ne faisant qu'amener à la lumière, pour et contre lui, une innombrable succession d'arguments, qui augmentent à la vérité le nombre de ceux qu'on peut invoquer en sa faveur, mais ne mènent pas plus loin, après tout, que la première suggestion du bon sens et d'une raison religieusement formée ; et en fait, dans quelques cas, n'arrivent jamais à une conclusion. Le pouvoir instinctif d'une conscience bien disciplinée est même si actif, que, par quelque faculté secrète et sans aucun procédé rationnel distinctible, elle semble découvrir la vérité morale partout où elle se trouve cachée ; elle a de la justesse de son sentiment une conviction que ne peuvent expliquer ceux qui en sont témoins ; et cela, spécialement au sujet de la Religion révélée, qui est un vaste fait moral, — selon cette sentence qui est d'accord avec les paroles du texte : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. »

Il résulte des considérations précédentes que les exercices de la Raison sont étrangers aux recherches et aux connaissances religieuses, ou du moins qu'ils n'en sont que les auxiliaires ; qu'ils sont accidentels, et non de leur essence ; qu'à leur place ils sont utiles, mais nullement nécessaires. Cependant, pour plus

amples explications, et afin de montrer l'importance de la doctrine que je voudrais défendre, appliquons-la aux circonstances du temps présent. Ici, d'abord, tout en trouvant des vices à l'époque actuelle, je crois devoir prévenir que je n'ai nullement l'intention de m'en plaindre. Il n'est pas seulement inconvenant de murmurer contre l'état de choses au milieu duquel nous nous trouvons, et de regretter le temps passé, mais c'est encore tout à fait insignifiant. Nous sommes nous-mêmes des parties nécessaires du système existant, dont chacun de nous est sorti pour occuper sa position actuelle dans la société. Dépendant par conséquent des temps, comme d'une condition d'existence, en soupirant après d'autres, nous désirons par là même de n'être pas nés. De plus, il y a de l'ingratitude à blâmer un état social dont nous tirons chaque jour de si grands avantages. Cependant, ce n'est point blesser les convenances, ni être ingrats, que d'en signaler les défauts, et de former le vœu de les voir disparaître.

Nous sommes témoins aujourd'hui de l'immense développement d'une usurpation qui a marché plus ou moins ouvertement pendant quelques siècles; je veux dire, de l'empiétement de la Raison dans le domaine moral et religieux. Dans les premières années de son accroissement, elle faisait profession de respecter les bornes de la justice et de la modération; elle était petite à ses propres yeux (1); mais, en grandissant, elle prit des tons plus hauts (2), et, renversant tout ce qui s'appelle Dieu ou qu'on adore, elle s'assit dans le temple de la divinité, comme son représentant. Tel est, du moins, ce que tend à réaliser le Tentateur; et il atteindra son but, à moins que celui qui délivre son Eglise des tyrans, au jour de leur orgueil, n'abaisse son regard du haut de la nue, et ne jette le désordre au milieu de ses bataillons.

N'allez pas croire qu'en parlant d'un empiétement actuel de la Raison s'étendant sur le terrain de la Religion, et, en fait,

(1) Cum parvulus esses in oculis tuis. 1 Reg. XV, 17.

(2) Dan. XI, 36.

sur l'Eglise chrétienne , j'accorde qu'elle ait réussi à s'établir solidement sur le territoire qu'elle a injustement envahi. Un tyran n'a pas besoin d'être fort ; il se soutient par la prescription et la crainte. Ce ne sont pas les penseurs profonds qui , dans leurs discussions et leurs critiques , franchissent les limites sacrées de la vérité morale. Un esprit réellement philosophique , si malheureusement il détruit en lui-même ses perceptions religieuses , gardera le silence ; il comprendra que la Religion est au delà de sa portée ; il pourra en rejeter les vérités , en regarder la croyance comme une faiblesse , ou , si vous voulez , la prendre pour un rêve fortuné , une délicieuse erreur dont la jouissance lui est interdite ; — quoi qu'il arrive , il n'empiétera pas. Mais les hommes peu instruits sont plus immédiatement placés , précisément pour cette raison , sous l'empire de l'imagination , qui étend pour eux à plaisir ces branches de la science auxquelles ils sont étrangers ; et de même que l'ignorance des esprits bas et rampants s'épouvante à l'aspect des spectres qu'elle enfante , ainsi l'ignorance des hommes remplis d'eux-mêmes est pleine de morgue et de présomption.

On peut dater de la Réforme les empiétements de la Raison. L'autorité légitime du pouvoir ecclésiastique , et , en quelques endroits , le sens moral , sa dernière base , furent alors , conjointement avec la tyrannie , plus ou moins ébranlés. Une classe d'hommes opposa de la résistance à l'Eglise ; une autre alla plus loin , et rejeta l'autorité suprême de la loi de la Conscience. Qu'arriva-t-il de là ? C'est que la Religion révélée fut en grande partie dépouillée de sa preuve ; car son évidence extrinsèque avait été l'existence de l'Eglise , et son évidence intrinsèque lui avait été fournie par le sens moral. La Raison entreprit alors de réparer la brèche qu'elle avait faite , et de rendre la preuve du Christianisme tout à fait indépendante et de l'Eglise et de la loi de la nature. Depuis ce temps (si nous envisageons ses opérations en général) , elle s'est occupée d'abord à faire des difficultés par la bouche des incrédules , et se mit ensuite à réclamer du pouvoir dans l'Eglise , à titre de récompense , pour les avoir repoussées avec partialité par la bouche des apologistes.

Les exemples suivants en offrent des échantillons. Qu'on n'aille pas s'imaginer qu'en les citant je cherche à jeter du blâme sur la mémoire d'hommes véritablement distingués, qui, à différentes époques, s'y trouvent compris. Ils ont bien fait d'employer ainsi leur intelligence; l'inspiration et les miracles étant suspendus, la fausse Raison ne pouvait être combattue que par la droite Raison.

1° Prenons la preuve qui établit la canonicité des Ecritures. Elle avait jusque-là reposé sur le témoignage que leur avait rendu l'Eglise existante. La Raison en imagina une de même nature, mais beaucoup plus subtile et plus compliquée dans sa forme; elle fit des recherches dans l'antiquité, demanda des témoignages aux siècles passés, au lieu de s'en rapporter à celui de l'Eglise présente, et en confia la garde (comme il était nécessaire) à l'oligarchie du savoir (1). En même temps, elle se vanta du service qu'elle avait ainsi rendu à la Révélation, service consistant réellement dans l'hommage extérieur de la science et du génie, mais n'ayant pas l'avantage direct et pratique d'amener les hommes au désir sincère de trouver et d'accomplir la volonté de Dieu, à faire pour le mieux, à préférer ce qui est salutaire et pieux, à ce qui satisfait sous le rapport de l'argumentation.

2° De plus, les Evidences elles-mêmes ont été laborieusement développées: de cette manière, elles contentèrent, il est vrai, la louable curiosité de l'esprit, et fournirent aux hommes religieux le moyen d'admirer dans toute sa variété la sagesse de Dieu; mais elles firent bien peu comparativement, pour garantir les hommes de l'incrédulité, ou les amener à une vie religieuse. La même remarque s'applique à certains ouvrages sur la théologie naturelle, qui traitent des marques de dessein dans la création, ouvrages beaux et intéressants pour ceux qui croient en Dieu, mais sans effet sur ceux qui, dans leurs cœurs, n'ont pas encore reconnu sa voix.

3° La Raison visa ensuite à un empiètement plus hardi encore, lorsqu'elle tenta de dépouiller la loi morale de son

(1) C'est-à-dire, à la critique.

autorité intrinsèque, afin de lui donner pour fondement une théorie d'utilité présente (1). Ainsi, elle se posa comme la cour d'appel en dernier ressort dans les discussions religieuses, sous prétexte de présenter un code plus lucide, et plus en harmonie avec la science, que ne pouvaient l'offrir les obscurs antécédents et les lois mutilées de la conscience.

4° Une autre erreur encore, qui se lie à la prétention que nous venons de mentionner, fut de substituer aux enfants de la sagesse, comme arbitres des questions religieuses, les hommes doués des dons de l'intelligence. Il suffit, pour ce qui regarde la preuve de la Révélation, de montrer que le Christianisme compte, parmi ses disciples, dès hommes de la plus haute capacité; tandis que, comme nous l'avons déjà remarqué, on a mis de l'empressement à établir l'orthodoxie de quelques grands noms dans la philosophie et la science, comme si vraiment la Religion, et non pas eux, gagnait beaucoup à ce qu'il fussent croyants. Une coutume encore plus blâmable fut celle de se glorifier de l'accord des incrédules à reconnaître la beauté et l'utilité du Christianisme, comme si c'était une chose bien importante pour un bienfait divin d'être loué, pour son excellence naturelle, par des hommes orgueilleux ou immoraux.

Il est bien différent, l'esprit de notre Eglise (2) qui, se réjouissant, comme elle le fait, de voir marcher ses enfants dans le sentier de la vérité, n'oublie jamais la grandeur et le prix des dons qu'elle présente; comme on le voit, par exemple, dans les avertissements qui précèdent l'administration de la Communion, ainsi que dans la Commination, et surtout, dans le symbole de saint Athanase: en cela, elle ne fait que suivre l'exemple de l'Eglise primitive, qui d'abord éloigna ses mystères de la foule, puis, lorsque la controverse les dévoila, les plaça sous la sauvegarde d'un anathème; et dans les deux cas, de peur qu'une raison curieuse ne portât sur eux un regard téméraire et n'y trouvât sa perte.

(1) L'auteur fait allusion aux doctrines utilitaires, représentées par Bentham.

(2) L'Eglise anglicane.

3° Enfin, un autre dangereux artifice de la Raison usurpatrice fut l'établissement de ces sociétés, où les convictions religieuses des membres n'étaient comptées pour rien, mais dont le lien essentiel était la littérature et la science. Ces corps, dont plusieurs n'ont été fondés dans aucune mauvaise intention, ont amené graduellement à une exaltation illégitime de la Raison, et ont établi un pouvoir inconstitutionnel, qui s'arroge le droit de conseiller et de contrôler les autorités légitimes de l'âme. Dans des temps de confusion tels que ceux-ci, les associations les plus inoffensives par elles-mêmes, et dont le but est le plus digne d'éloges, peuvent à peine échapper à ce blâme : telles furent les réunions et les sociétés littéraires des deux derniers siècles, pour ne pas mentionner les corps récemment établis qui ont un caractère moins innocent.

Et encore, laissons à l'état de question, de savoir si les théories de gouvernement, qui excluent la Religion des éléments essentiels d'un Etat, ne sont pas aussi des ramifications du même empiétement.

Maintenant, que nous reste-t-il à faire, sinon à déclarer, avec une assurance qui ne peut pas être trompée, que quel que soit le cercle d'usurpations que, dans les desseins de la divine Providence, la Raison doit parcourir, il faut que sa chute arrive enfin, comme celles des autres ambitieux qui l'ont précédée? « Ne soyez point ému, » dit David, « de la prospérité de méchants, et ne portez point envie à ceux qui commettent l'iniquité; en un instant, ils seront coupés comme l'herbe et se flétriront comme la fleur des champs. » Ils périront comme cette orgueilleuse Puissance dont parle le Prophète, qui, prétendant être plus sage que Daniel et initiée à tous les secrets, s'assit sur le trône de Dieu jusqu'à ce qu'enfin elle fut renversée de ce lieu sacré, comme un profane, aux beaux jours de Dieu (1). Pendant ce temps, notre principale affaire, c'est de nous fixer et de nous maintenir au poste qui nous a été assigné sur ce théâtre de confusion, sans trembler pour l'avenir; de veiller,

(1) Ezéch. XXVIII, 3, 16.

en nous livrant librement à toutes les nobles fonctions de la Raison, à ce qu'elle reste à la place subordonnée qu'elle occupe dans notre nature ; de ne pas nous imaginer qu'en l'employant ainsi ingénieusement au service de la Religion, nous faisons beaucoup pour elle, ou que nous augmentons directement son influence sur le cœur ; de prendre garde, en instruisant les autres dans toutes les connaissances utiles, d'admettre quelque principe d'union, d'attirer les gens par l'appât de quelque avantage capable d'affaiblir ces liens de fraternité chrétienne qui devraient jouir d'une autorité suprême. Ce que nous avons surtout à craindre, c'est de ne pas comprendre nos propres principes, d'abandonner lâchement des coutumes et des institutions qui contribuent singulièrement à faire de l'Eglise ce qu'elle est, la colonne et le fondement de la vérité morale ; de la livrer à ses ennemis, dans le désir de rendre la Religion aimable au monde en général, moins vulnérable qu'aucun autre système moral, plus immédiatement et plus visiblement favorable aux intérêts temporels de la grande famille, qu'il n'est dans les desseins généraux de Dieu de le permettre ; de ravir témérairement à l'Eglise la garde des saintes Ecritures, et de les abandonner au monde, c'est-à-dire à l'opinion publique, que les hommes, à la vérité, proclament infaillible, mais qui étant, en effet, l'opinion d'hommes dont le sens moral interne, à les voir en masse, n'a pas été cultivé, n'est juste dans les questions religieuses que par accident, ou seulement sur des questions de premiers principes, et trahit, le lendemain, les intérêts qu'elle affectait de soutenir la veille.

Cependant, quels sont les points essentiels de notre système, tant pour la doctrine que pour la discipline ? En quoi pouvons-nous nous relâcher sans nous compromettre, et à quoi devons-nous tenir fermement ? C'est à une sagesse plus mûre qu'on ne peut l'attendre dans une discussion telle que celle-ci, qu'il appartient de déterminer de tels points pratiques, ou, du moins, ils peuvent être résolus dans un traité spécial. J'atteins un but plus simple et suffisamment important, en contribuant à amener le sujet général sur le terrain de la discussion, et en soulevant des questions auxquelles d'autres doivent répondre.



## •DEUXIÈME DISCOURS.



# DEUXIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE 22 JANVIER 1832.

DE L'INFLUENCE PERSONNELLE COMME MOYEN DE PROPAGER  
LA VÉRITÉ.

---

Convaluerunt de infirmitate.  
(HÉBR. XI, 34.)

L'histoire des saints de l'Ancien Testament, contenue dans ce peu de mots, est égalée ou plutôt surpassée dans ce qui en fait le caractère particulier, par les vies de ceux qui les premiers ont proclamé la loi nouvelle. « Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, » fut l'avertissement qu'ils reçurent touchant la position qu'ils allaient avoir dans le monde en devenant ses prédicateurs. Le pouvoir de faire des miracles leur procura l'avantage d'être écoutés, mais ne les protégea pas. Saint Paul rappelle l'accomplissement de la prophétie de notre Seigneur, et montre par là combien la conduite du monde en général diffère de celle des Apôtres ; voici ses paroles : « On nous maudit, et nous bénissons ; on nous persécute, et nous le souffrons ; on nous blasphème, et nous prions ; nous sommes devenus comme les balayures du monde et le rebut de tous jusqu'aujourd'hui (1). »

(1) I Corinth. IV, 12, 13.

Ce n'est pas seulement au monde incrédule que s'applique ce que dit saint Paul ; l'Apôtre avait raison de se défier des chrétiens ses frères, et même d'adresser, sous ce rapport, des réprimandes paternelles à ceux qu'il avait convertis et qu'il appelait « ses très-chers enfants. » C'était beaucoup pour lui, et plus tard il put y penser avec satisfaction, de n'avoir pas été méprisé ni rejeté par les Galates, à cause de l'infirmité de sa chair ; et, dans le passage déjà cité, il s'attriste sur l'inconstance et la froideur des Corinthiens qui, sages, forts, et honorés, regardaient les Apôtres comme des hommes insensés, faibles et méprisés.

Comment se fait-il qu'en dépit de tant d'obstacles, leurs travaux aient été couronnés du succès ? Comment sont-ils parvenus à conquérir dans le monde ce poste où ils se sont maintenus jusqu'à ce jour, et au moyen duquel ils ont pu perpétuer des principes qui déplaisent à la plupart de ceux mêmes qui font profession de les admettre ? Quelle est cette propriété cachée de la Vérité, et comment fait-elle, toute faible qu'elle est, pour prévaloir sur les innombrables erreurs de toutes sortes qui l'attaquent simultanément et sans relâche ?

Ici, naturellement, nous pourrions rapporter ses succès tout à la fois à la volonté et à la bénédiction de celui qui l'a révélée, et qui a promis en termes exprès d'être « toujours, jusqu'à la fin des siècles » avec elle et avec ceux qui la prêcheront. Et la foi dans la réalité de cette promesse nous apprend que nos efforts pour rendre la Vérité recommandable dépendent de l'action de sa grâce, et nous encourage à persévérer. Cependant, pour avoir une manière pratique d'envisager les événements qui, dans le cours des choses humaines, passent successivement sous nos yeux, et pour comprendre ce que nous devons faire dans les cas particuliers, il est utile aussi de chercher quels sont les moyens humains que la Providence met en œuvre pour gouverner le monde ; c'est sous le rapport de ces moyens que je me propose d'examiner la question.

D'abord, il est évident que nous ne pouvons pas raisonnablement attribuer l'influence de la vérité morale dans le monde au

pouvoir de faire des miracles, dont furent investis ceux qui l'ont promulguée dans cette forme dernière et parfaite avec laquelle elle nous a été accordée ; ce don ayant été retiré après la première époque de sa prédication (1). On ne peut pas soutenir à meilleur droit que, dans les desseins de la Providence, l'Eglise visible, formée par les miracles, les a remplacés comme la base, à proprement parler, sur laquelle repose la Vérité, quoique assurément elle soit, dans un sens plus étendu que les miracles, l'instrument destiné à transmettre au monde cette Vérité. Il est certain que le vice et l'erreur, quelque bien préparés qu'ils fussent au combat, finiraient par céder, avec les années, devant une communauté d'hommes qui ne seraient même qu'imparfaitement vertueux, à les voir individuellement ; toutefois, personne ne prétend faire consister en cela la bénédiction de l'Eglise visible ; l'épître aux Corinthiens montrant assez que, dans tous les siècles, les vrais chrétiens, quoique contenus dans son sein et formant sa force et sa vie, sont cachés et disséminés dans la multitude, et que, ne se reconnaissant entre eux que partiellement, ils sont dans l'impossibilité de faire des combinaisons et d'agir avec ensemble. D'un autre côté, si nous voyons seulement dans l'Eglise une institution politique, et si nous attribuons à la force qui résulte d'une pareille constitution le triomphe de la Vérité qui lui est confiée, — revient alors la question de savoir d'abord comment ce corps mixte et hétérogène appelé l'Eglise a pu rester, en tout et pendant tant de siècles, fidèle aux principes qui ont été sa première base ; et ensuite, comment encore, sans s'écarter de ses principes, il a pu se concilier, tant de fois et dans tant de pays, la faveur et l'appui des autorités civiles. Il suffirait ici d'examiner les trois premiers siècles de son existence, et de chercher par quels moyens, avec des principes différents de ceux de la terre, il a

(1) C'est-à-dire que les miracles qui s'opèrent aujourd'hui dans l'Eglise ne sont pas l'argument principal dont on se sert pour défendre la vérité du Christianisme, tandis que ceux que faisaient les Apôtres en étaient la preuve formelle.

pu grandir et se fortifier dans le monde; et comment encore, offrant autrefois le même mélange qu'aujourd'hui, il a gardé en tout temps une fidélité si remarquable à ces mêmes principes reçus une fois pour toutes.

Il en est d'autres qui, pour rendre raison de ce triomphe de la Vérité, imaginent que le monde, tout d'abord son antagoniste, finit généralement par l'admettre après une mûre réflexion, réellement pénétré et convaincu de son excellence; que, de sa nature, elle est proportionnée à l'intelligence des hommes considérés purement comme êtres raisonnables, abstraction faite de leur caractère moral, bon ou mauvais; qu'en fait, les hommes, pris individuellement, la reconnaissent et l'acceptent, et ne l'approuvent pas seulement en masse, entraînés les uns par l'influence des autres; — qu'ils ne s'y soumettent pas réellement par un aveugle, mais véritable instinct, semblable à celui par lequel on croit les brutes dominées à la présence de l'homme, mais que c'est à une appréciation éclairée qu'elle doit son admission; et, en conséquence, quelques hommes vont jusqu'à penser que la cause de la Vérité est véritablement confiée à la multitude, comme à son juge légitime et son dépositaire.

Je trouverai peut-être l'occasion d'exposer la fausseté de cette idée, dans le cours des observations que je vais faire sur ce que je regarde comme la méthode réelle par laquelle se maintient, dans ce monde charnel, l'influence des principes spirituels. Mais il est à propos d'en appeler en même temps à l'Écriture contre une théorie qui, plausible ou non, peut difficilement s'appeler Chrétienne. Les textes suivants suggéreront une foule d'autres textes ou d'expressions de l'Écriture, contraires à l'idée que la Vérité morale est facile à reconnaître ou généralement reconnue. « L'homme charnel ne perçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu (1). » « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise (2). » « A celui

(1) I Corinth. II, 14. — (2) Jean, I, 5.

qui a, il sera donné (1). » « La sagesse est justifiée par ses enfants (2). »

D'un autre côté, que son influence réelle consiste directement dans un pouvoir moral qui lui est inhérent, dans la vertu sous telle ou telle forme, et non dans une évidence ou critérium au niveau de la raison inculte de la multitude, noble ou roturière, savante ou ignorante, des textes comme ceux que nous venons de rapporter l'impliquent : — « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; *soyez, par conséquent, sages comme les serpents, et simples comme les colombes.* »

Tel étant l'état de la question, je me propose de considérer si l'influence de la Vérité, dans le monde en général, ne vient pas de l'*influence personnelle*, directe ou indirecte, de ceux qui ont mission de l'enseigner.

Pour expliquer ce que j'entends par là, il sera mieux de commencer par montrer comment se forme le caractère moral d'un pareil organe de la Vérité. Le sujet est vaste, je demanderai donc la permission d'être, s'il le faut, un peu plus long qu'il n'est ordinaire de l'être ici.

Nous supposerons ce prédicateur de la Vérité dans des conditions où jamais, si l'on en excepte un seul (3), aucun des enfants d'Adam ne s'est trouvé; ce sera un homme qui toujours a été fidèle au sentiment du devoir, et n'a eu, depuis sa première enfance, d'autre occupation que d'accroître et de perfectionner la lumière originelle qui lui a été départie. En lui la connaissance et le pouvoir d'agir conformément à la droiture, ont grandi en proportion de l'étendue de ses devoirs, et sa conviction intime de la Vérité n'a jamais été au-dessous des tentations incessantes venues du dehors pour l'en détourner. Les autres hommes sont surpris et accablés par la gravité que prennent tout à coup les circonstances contre lesquelles ils n'ont pas eu soin de se précautionner; ou, perdant pied, ils se

(1) Matth. XIII, 12. — (2) Ibid. XI, 19.

(3) La conception immaculée de la sainte Vierge est niée dans ces paroles; cependant l'auteur prêche indirectement la doctrine catholique sur ce sujet dans un de ses sermons paroissiaux.

débattent, et dans les efforts, mêmes heureux, qu'ils font pour se retrouver, épuisent et ruinent leurs forces; ou bien, ils essaient de distinguer pour eux-mêmes, entre les grandes et les petites infractions aux lois de la conscience, et se permettent de violer celles qu'ils regardent comme faisant partie des dernières, tombant ainsi, pour ainsi dire, dans des précipices, au moment où ils croient descendre une pente douce, qu'ils pourront remonter un instant après. Il arrive de là que, dans un court espace de temps, ceux qui s'avançaient sur une seule ligne, prennent une direction si différente, et marchent dans tant de sens opposés. Leur conscience fait bien encore entendre sa voix, mais comme ils s'en sont joués, elle ne dit plus la vérité; elle équivoque ou est irrégulière. Tandis que, pour celui qui est fidèle aux dons de la nature implantés en lui, la pâle lumière de la Vérité devient de jour en jour plus brillante; les ombres qui d'abord l'obscurcissaient, les formes fantastiques qui naissaient de son état de crépuscule, s'évanouissent; ce qui était aussi incertain qu'un pur sentiment, et ne pouvait se distinguer d'un effet de l'imagination que par l'autorité de sa voix puissante, devient fixe et défini, prend la consistance d'un principe, et, en même temps, passe en habitude. A mesure que de nouvelles obligations naissent ou que de nouvelles facultés sont mises en action, elles sont absorbées par le système intérieur existant, dans lequel elles prennent la place qui leur convient. Assurément, des êtres désobéissants comme nous, dès notre plus tendre jeunesse, sont incapables de comprendre même les premiers développements d'un homme qui croit aussi véritablement en sagesse qu'en stature; qui n'a pas en lui de principes opposés, se détruisant l'un l'autre, ni d'erreurs à désapprendre; quoique ce passage de l'histoire de notre bien-aimé Seigneur, où, à l'âge douze ans, il monta dans le temple avec ses parents, nous en donne une idée. Moins encore sommes-nous capables de comprendre l'état d'une telle âme, ayant passé par l'épreuve des tentations particulières à la jeunesse et à l'âge mûr, et ayant chassé d'elle Satan au désespoir.

Quant au corps d'opinions formé dans de pareilles circon-

stances , corps qui n'est ni accidentel , ni superficiel , ni un pur reflet de ce qui se passe dans le monde , mais le résultat naturel et presque spontané du caractère intérieur arrivé à une formation complète , nous trouvons deux observations à faire. La première , c'est que chaque partie de ce symbole , qu'on pourrait appeler moral , sera également vraie et nécessaire ; car si , comme nous pouvons raisonnablement le supposer , la morale s'étend indéfiniment jusqu'aux détails les plus minutieux de nos pensées et de nos actions , l'œil pénétrant d'une conscience bien formée , telle que celle du personnage dont nous avons esquissé le portrait , pourra trouver le bien et le mal dans des actions que nous sommes habitués à regarder comme indifférentes. C'est l'ignorance qui nous fait attribuer au hasard les variations apparentes du cours de la nature dans les phénomènes physiques ; de même aussi , dans les choses morales , c'est la seule obscurité de nos consciences qui nous fait voir de la différence dans la valeur relative de nos actes. Voilà ce qu'en pratique il est important de se rappeler , même lorsqu'on accorde que jamais il ne nous a été donné un exemple de sainteté , tout à la fois sans aucun défaut et s'étendant jusqu'aux plus petits détails ; et , de plus , que dans tous les modèles existants , outre les défauts réels , il y a aussi des faiblesses , des différences de disposition , de goût et de talents , voire même d'organisation corporelle , par lesquelles est modifié l'enseignement de cette lumière intérieure , qui est elle-même divine et infaillible. Cela est important , dis-je , pour nous empêcher de juger avec précipitation les hommes de bien au sujet de certaines de leurs opinions et de leurs pratiques , dans lesquelles nous ne pouvons pas entrer nous-mêmes , mais qui , autant que nous le savons , peuvent être des parties nécessaires de la Vérité , quoique trop subtiles pour nous à cause du peu de vivacité de nos perceptions , tout aussi bien que ces grands traits qui la distinguent , et que conjointement avec la majeure partie des hommes sincères , nous lui reconnaissons. Ce sera pour nous un motif de nous abstenir de ces censures peu judicieuses contre la primitive Eglise , qui , malgré les défauts qui l'ont défigurée depuis le commencement ,

peut encore , par la sainteté collective de ses membres , être regardée comme approchant du Christ son modèle , aussi près qu'il est possible à l'homme tombé ; car elle est , en quelque sorte , une manifestation de cet Esprit-Saint , revêtu , pour ainsi dire , d'une forme corporelle , qui nous a été promis comme un second Prédicateur de la Vérité après la mort du Christ , et qui l'a été , en effet , sur un sujet bien plus diversifié que celui sur lequel , avant lui , notre Seigneur lui-même avait fait des révélations. Par exemple , le droit divin des Evêques , ou la pratique du baptême des enfants , qui remontent au temps des Apôtres , ne sont pas , que nous sachions , clairement prouvés par l'Écriture ; cependant , dans le plan de la vérité Chrétienne , ils peuvent être aussi nécessaires que la doctrine de l'unité d'un Dieu , ou celle de la responsabilité de l'homme , qui , dans le système que les hommes se sont fait , constituent naturellement la base de la religion , comme étant les premières dans l'ordre de la succession et du temps. Observez que cela fait connaître pourquoi , dans l'Écriture , de tels ou de semblables principes ou pratiques n'ont pas une sanction expresse ; observez aussi que cette omission ne prouve rien contre leur vérité , attendu que le but de l'Écriture n'est pas de former un système intellectuel , où chaque dogme ait sa place déterminée , mais de former en nous un caractère moral.

En second lieu , il est évident que l'homme privilégié que nous avons imaginé , sera le moins capable de tous (comme tel) de défendre ses propres vues , par cela même , qu'extérieurement , il ne fait pas attention à lui. Ce sont les choses qui nous sont les plus familières , les plus faciles en pratique , dont l'explication demande le plus de soin et donne le plus d'embarras ; tels sont , par exemple , le nombre , la combinaison et la succession de ces mouvements par lesquels , en marchant , nous gardons l'équilibre , ou par lesquels nous articulons les mots que nous prononçons ; et cela , qu'il existe ou non un langage propre pour en faire la description. Plus une personne persévère longtemps dans la pratique d'une vertu , moins il est

probable qu'elle puisse se rappeler comment elle a commencé ; quelles difficultés se sont rencontrées sur sa route , et comment elle en a triomphé ; par quel procédé une vérité l'a conduite à une autre ; plus aussi elle est incapable de produire avec précision les raisons véritables cachées au fond de son âme , et pour lesquelles elle tient à des pratiques ou à des opinions particulières. Elle admet tout l'assemblage des notions morales presque comme autant de faits collatéraux et évidents par eux-mêmes. D'où il arrive què des chrétiens , profondément instruits , et enrichis des dons les plus variés , se fourvoient ou ne peuvent être compris qu'à l'aide d'une étude des plus attentives , lorsqu'ils se mettent à parler ou à écrire sur la religion ; et peut-être , après tout , ne sont-ils ni logiques , ni systématiques , regardant comme admis ce dont leurs lecteurs demandent la preuve , et semblant prendre pour la cause , la connexion ou l'antécédence ; pour la preuve , la probabilité. Voilà ce qui fait que des personnes telles que celles dont nous venons d'esquisser le portrait , sont parfois mises à bout par la petite intelligence d'hommes moins doués des dons de la nature , d'hommes qui saisissent rapidement , mais dont la vue n'a pas de profondeur ; ils ne comprennent pas que , même quand il s'agit d'excellence dans les facultés intellectuelles , on regarde comme le plus élevé des dons , de posséder sans raisonnement ni investigation , une connaissance intuitive de ce qui est beau dans l'art , ou de ce qui est efficace dans l'action ; que c'est là , en effet , le *génie* ; et que ceux qui communiquent par intuition avec la vérité morale , ont , en proportion , atteint , dans la partie spirituelle de leur nature , cette perfection spéciale que l'on trouve si rarement , et à laquelle on attache tant de prix , parmi les qualités intellectuelles de l'âme.

Ne pourrions-nous pas même aller jusqu'à assurer que la Vérité morale sera non-seulement défendue avec moins d'habileté par ceux qui en sont les dépositaires naturels , mais même que le langage est insuffisant pour l'exposer et la défendre complètement ? Il n'y a pas de proportion entre ses vues et le langage humain. Car , après tout , qu'est-ce que le langage ,

sinon une composition artificielle, adaptée à des fins particulières déterminées par nos besoins ? Et ici ne suffit-il pas d'un coup d'œil, pour voir qu'il n'a pas été formé en vue d'idées si relevées, si délicates, si étrangères à tout ce qui tient au monde, que celles que, pour me servir des expressions de l'Écriture, « personne ne peut apprendre » s'il ne fait partie de cette réserve d'hommes d'élite « rachetés d'entre les hommes, » et dans la bouche desquels « on ne trouve point de mensonge (1). » Ce n'est pas seulement ce langage céleste qui manque d'expressions correspondantes aux idées. Il est impossible, assurément, de représenter avec exactitude, au moyen des mots, le caractère moral, bon ou mauvais, tel qu'il se manifeste soit en pensée, soit en action. Nous pouvons, en effet, par un effort, le réduire aux formes de ce milieu conventionnel ; mais, dans l'ensemble de ses dimensions, il est aussi difficile d'écrire et de lire un homme (si je puis m'exprimer ainsi), que d'assigner une profondeur réelle à un tableau.

Maintenant que nous avons fait ces remarques sur la nature de la Vérité morale, tirons de sa retraite notre Docteur, qui en est la personnification, pour le conduire après ses trente ans de préparation, au milieu du fracas et du tumulte du monde ; et pour le mettre en bonne voie, supposons-le environné de quelques titres de recommandation, soit ordinaires, soit extraordinaires, tels que le pouvoir de faire des miracles, l'appui des chefs du gouvernement, la réputation de savoir, qui puissent le faire écouter de la multitude. Car, par le temps qui court, il faut supposer tout cela : au milieu du bruit incessant qui se fait entendre dans le monde, il n'y a que celui qui crie fort et sans cesse qui attire l'attention. Les hommes professent un respect sincère pour la vertu, mais ils la laissent se morfondre (2), c'est un vieux proverbe. Ils ont, en effet, au fond du cœur, un sentiment mauvais qui, en dépit de pensées meilleures,

(1) Apocalypse, XIV, 3, 5.

(2) Probitas laudatur et alget.

leur fait envisager, comme une superstition et un esclavage, l'attachement à certaines lois et à certains principes; pour eux, il n'y a de liberté que dans la faculté de vouloir efficacement le mal comme le bien, et ils prouvent (ce que personne ne peut nier) que celui qui secoue le joug d'une conscience délicate, accroit indéfiniment le talent qui est à sa disposition pour le temps, ainsi que son pouvoir immédiat d'arriver à ses fins. Ce qu'ils peuvent faire, c'est tout au plus d'admirer l'homme religieux et de le traiter avec déférence; mais, en son absence, ils sont forcés d'avouer, comme ils disent, qu'un être si aimable et si doux n'est pas propre à jouer son rôle sur la scène de la vie; qu'il est trop bon pour ce monde; qu'il est formé pour un âge plus primitif et plus pur; que son arrivée n'est plus de saison. *Μακαρισάντισ υμῶν τὸ ἀπειρέκκλον*, dit, dans l'histoire, le politique moqueur, *οὐ ζηλοῦμεν τὸ ἄφρον;* ne serait-ce pas la majeure partie des hommes de basse comme de haute condition qui parleraient ainsi de l'apôtre saint Jean, s'il vivait aujourd'hui?

Il nous faut donc investir notre Docteur d'un certain appareil de puissance, afin qu'il inspire de la crainte. Et même avec cela, combien sa tâche, au premier coup d'œil, ne paraît-elle pas devoir être stérile! Combien n'est-il pas peu probable qu'il puisse jamais faire un pas de plus que ne le comportent ses titres extérieurs de recommandation? Aussi, c'est merveille que la Vérité se soit répandue et maintenue parmi les hommes. Car, ne perdez pas de vue que ce qu'il doit promulguer, ce n'est pas seulement un corps d'opinions qu'il puisse déposer à la surface de l'âme, mais qu'il est destiné à changer les cœurs, comme le dit l'Écriture, à mouler tous les hommes sur un seul modèle, s'en faisant aimer, ou plutôt leur faisant aimer plus que lui celui qui est le principe d'une création nouvelle. Dépourvu, comme nous l'avons dit, d'une éloquence suffisante, — n'ayant pas même de langage à sa disposition, — quelles sont, je le demande, les armes qu'il a en main? Il se trouve donc réduit, par la nature même des choses, à ses ressources personnelles, grandes ou petites; car il est évident

qu'il ne peut confier sa charge à d'autres, comme à ses représentants, ni être transporté, pour ainsi dire, et promené par le monde jusqu'à ce qu'il ait rendu les autres semblables à lui.

Telle est l'histoire anticipée de la Vérité ; ouvrez-la, cette histoire, et vous y trouverez l'accomplissement de tout ce que nous venons de dire. La conscience de quelques-uns de ceux qui l'entendirent annoncer fut troublée un instant, et un grand nombre furent frappés de la majestueuse simplicité du grand Docteur ; mais les orgueilleux et les hommes sensuels s'irritèrent contre lui ; les prétendus philosophes trouvèrent ses doctrines étranges et chimériques ; la multitude le suivit pendant quelque temps remplie d'une admiration stupide, et ensuite abandonna subitement une cause qui paraissait perdue. En vérité, un Apôtre avait-il une autre tâche que celle de ressusciter les morts ? Et de quel ridicule ne devait-il pas se couvrir, même aux yeux des hommes les mieux intentionnés et les plus sincères, en persistant à vouloir réchauffer, stimuler les membres glacés du cadavre, comme s'il eût pu lui communiquer sa vie, ou que le mouvement dût continuer un seul instant après le dernier effort de l'agonie ?

Ne fallait-il pas, en vérité, qu'un tel homme s'attendit à n'être regardé que comme un discoureur, un cerveau dérangé par son « grand savoir, » — un visionnaire, un enthousiaste, — bon pour le désert ou le temple ; pouvait-il espérer être autre chose qu'un sujet de raillerie à l'Aréopage, à Ephèse, un criminel condamné à combattre contre les bêtes (1), un acteur jouant un rôle qui se terminerait par sa mort.

Cependant (Dieu soit béni !), aujourd'hui la Vérité, par des moyens quelconques, a renversé ces grands obstacles qui s'opposaient à sa propagation, et nous comprendrons mieux quels furent ses moyens en la contemplant établie et généralement professée, comme elle l'est aujourd'hui ; une sanction ordinaire ayant pris la place des miracles, et l'incrédulité étant l'assailante, au lieu d'être elle-même assaillie.

(1) *Ἐπιθνήστιος*. (I Corinth. IV, 9.)

Quelques mots suffiront pour montrer clairement combien sera impétueuse et (pour le moment) triomphante l'attaque de la Raison rebelle, contre le système dont la Vérité est le principe vital, système depuis longtemps établi, qui ne connaît pas le trouble, et dont l'œuvre ne s'accomplit qu'en silence.

1. D'abord, chaque partie de la Vérité est nouvelle pour son antagoniste; et vue détachée de tout, elle devient une objection. La Raison n'a qu'à faire beaucoup de questions et à chanter victoire, tandis que l'autre partie cherche la réponse qui convient à chacune d'elles en particulier. Les spectateurs, s'imaginant (comme il est ordinaire aux hommes) qu'une élocution claire et facile est la marque de la Vérité, ne seront pas lents à la proclamer victorieuse. Elle peut aussi choisir les questions, et prendre de préférence, celles qui prêtent le plus aux objections dans les dogmes et les pratiques du système reçu; et, selon toute apparence, elle tombera, même involontairement, sur les parties les plus difficiles, ce qui est à la surface étant à la fois et ce qu'il y a de plus frappant, et, aussi, de plus éloigné du centre d'où il dépend. D'un autre côté, les objections resserrées dans un fort petit cadre, seront par elles-mêmes complètes. Ainsi, par exemple, les hommes attaquent les cérémonies et la discipline de l'Eglise, par un appel au sens commun, comme ils disent; ce qui signifie réellement qu'ils en appellent à une proposition qui, vraie à son endroit, n'est rien théologiquement parlant; ou bien, ils en appellent à la perfection logique de l'argument, lorsque tout dépend du sens réel des termes qu'on emploie, sens qui n'est intelligible que pour les esprits religieux.

2. Ensuite, les hommes qui font ainsi des recherches purement intellectuelles, sans avoir dans leur vertu personnelle une base et un guide suffisants, ne sont retenus par aucune crainte, par aucune délicatesse. Non-seulement par défaut d'esprit, mais de préférence ils choisissent, pour la dispute, le point auquel une Foi respectueuse ne veut pas qu'on touche, parce qu'elle le tient pour sacré; et tandis que celle-ci examine avec soin où elle met le pied, dans la crainte de commettre un

sacrilège, ils font dans la lutte un libre usage de leurs yeux que rien ne gêne, et triomphent, par leur adresse et leur agilité, d'un antagoniste plus fort qu'eux.

3. De plus, la lutte entre la Vérité et l'Erreur est nécessairement, par sa nature même, avantageuse à cette dernière, parce qu'elle a un langage et des traités tout préparés; et cela, non-seulement pour une raison que nous avons déjà assignée, savoir, que la Vérité n'a pas à son service la puissance de l'éloquence, et manque même de mots, mais encore parce que toutes les fois qu'on emploie l'argument, il faut être net et précis. Envisagée comme système, la Vérité est immense et s'étend au loin; et, considérée dans ses dogmes pris à part, elle est à la merci de la combinaison d'un nombre d'évidences variées, délicates et dispersées çà et là; ce qui fait qu'il est à peine possible de la présenter dans un nombre donné de propositions. Son défenseur, s'il essaie, se trouvant incapable de produire autre chose qu'un fragment, doit en polir les extrémités rugueuses, rassembler les lignes vagabondes, par un procédé qui ne ressemble pas mal à celui par lequel on convertirait un récit historique en un conte. Voilà ce en quoi consiste réellement l'art de la composition, qui, conséquemment, ne peut être qu'à grand-peine exempt d'exagération et d'artifice. Qui ne voit pas que tout cela est favorable à la cause de l'Erreur, à ce parti qui n'a pas assez de foi pour supporter le doute, et a tout juste assez de talent pour regarder la perspicuité comme le principal mérite d'un écrivain? Pour en être convaincu, nous n'avons qu'à comparer les œuvres de l'évêque Butler avec celles de cet écrivain impie du dernier siècle (1), dont le nom est devenu populaire, et qui se donnait pour le précurseur d'un Age de Raison.

4. Cette grande, mais dangereuse faculté, que, dans sa lutte contre la Vérité, le mal met en œuvre comme son instrument, peut simuler toutes sortes de vertus, et devenir la rivale des véritables saints du Seigneur dont elle est l'ennemie. Elle

(1) Paine.

peut faire de belles peintures de la vertu, ou exprimer une suite de pieux sentiments ou de sérieuses réflexions. Rien de si facile que d'être religieux sur le papier ; ainsi, les armes de la Vérité sont, autant qu'il est besoin, tournées contre elle-même.

5. Il faut, de plus, observer que les productions de la Raison, par elles-mêmes complètes et n'ayant rien de personnel, peuvent se présenter partout, se multiplier et circuler indéfiniment, au moyen de la composition ; ici encore, l'orateur a sur l'homme religieux un immense avantage ; il peut être entendu de plusieurs milliers à la fois, — une bonne action ne peut être vue et appréciée que par un petit nombre.

6. Finissons ces remarques sur les avantages de l'Erreur dans sa lutte avec la Vérité, en disant que les productions de la Raison étant, dans leur opération, séparables de celui qui les met au jour, n'ont ainsi que peu ou point de responsabilité. La plupart du temps, leur marque distinctive, c'est d'être anonymes et de produire tous les maux que doit nécessairement engendrer la faculté de commettre impunément, dans l'occasion, l'injustice et le mensonge.

Le manque d'armes pour assaillir les opinions du monde ; le tranchant et la force de celles que l'on peut employer contre elle, lorsqu'à son tour elle est assaillie, tels sont les obstacles qui s'opposent à la propagation de la Vérité. Comment donc, après tout, s'est-elle maintenue au milieu des hommes, comment a-t-elle pu soumettre à son empire les esprits malgré eux, en contraignant même quelques-uns à faire profession extérieure de lui obéir, et d'autres à garder au moins une neutralité forcée et l'inaction du désespoir ?

Je réponds qu'elle a été soutenue dans le monde, non comme un système, ni au moyen des livres, ou de l'argument, ou du pouvoir temporel, mais par l'influence personnelle d'hommes tels que ceux dont nous avons tracé le portrait, qui en ont été les docteurs et les patrons. Je vais exposer quelques idées à l'appui de cette assertion, puis je conclurai :

1° Ici, d'abord, il faut tenir compte de la beauté naturelle et de la majesté de la vertu, que tous les hommes, à l'exception des plus dépravés, sentent plus ou moins. Je ne parle pas de la vertu en abstraction, — de la vertu dans un livre. Les hommes se laissent aller sans peine à se moquer des principes, à tourner les livres en ridicule, à se faire un jouet du nom des hommes de bien, mais ils ne peuvent supporter leur présence; c'est la sainteté revêtue d'un corps de chair qu'ils ne sauraient regarder en face, dont ils n'osent soutenir l'aspect, de sorte que la conduite silencieuse d'un homme vertueux lui concilie, dans les cœurs de tous ceux qui le contemplent, un sentiment qui n'a pas son égal dans tous ceux que fait naître l'inconstante et loquace Raison.

2° Considérez ensuite combien est rare la simple et sincère dévotion envers Dieu, portée à un haut point de perfection et de pureté, et vous aurez découvert un autre instrument d'influence en faveur de la cause de la Vérité. Naturellement les hommes prisent ce qui est nouveau et peu commun; et si l'on considère le peu d'élévation des vues du grand nombre en fait de devoirs sociaux et religieux, leur ignorance de ces lois de générosité, d'abnégation, de patience héroïque qu'impose la religion, bien plus, la difficulté qu'ils éprouvent à croire (qu'ils en aient connaissance ou non) à l'existence dans le monde d'une sainteté, d'une fidélité austère, on ne s'étonnera pas qu'ils soient surpris comme à la vue d'un miracle, lorsque le hasard leur découvre ces perfections dans un autre, et qu'ils attachent leurs yeux sur lui avec un mélange de curiosité et de respect.

3° De plus, la conduite d'un homme religieux les passe. En vain essaieraient-ils de l'imiter. Il peut être facile pour ceux d'entre eux qui ont de l'instruction, de faire des discours ou d'écrire des livres; mais une haute perfection morale est le propre d'une école à laquelle ils sont presque étrangers, n'ayant que peu et péniblement appris les premiers éléments de la science céleste. Une seule petite action en vue de Dieu contre l'inclination de la nature, ne consistât-elle qu'en quelque chose de permis ou de souffert comme de supporter une insulte, de

soutenir la vue d'un danger, de renoncer à un avantage, à en elle plus de puissance que toute la poussière et la paille d'une puré profession, soit de candeur et de bienveillance éclairée, soit, au contraire, de haute foi religieuse et de zèle ardent.

4° Les hommes sentent, en outre, que l'objet de leur contemplation est placé plus haut qu'ils ne peuvent atteindre, — qu'il est inaccessible aux tentations ordinaires qui influencent les hommes, et assis sur un fondement, dont la découverte leur est impossible. Et qu'y a-t-il de plus puissant, d'abord pour irriter, ensuite pour abaisser l'orgueil des hommes, que de voir quelqu'un qui leur est supérieur entièrement indépendant d'eux?

5° La stabilité de la vertu est une autre prérogative qui dompte insensiblement la rudesse du monde, et s'en fait obéir. La vicissitude des choses humaines d'abord entraînant et pleines d'intérêt finit par jeter le dégoût dans l'âme, qui commence alors à chercher du regard, autour d'elle, un objet auquel elle puisse se rattacher, pour trouver le calme et la paix; et qu'y a-t-il d'immuable et de sûr, sinon la parole et les promesses de Dieu, comme ses serviteurs fidèles en offrent dans leur personne un témoignage éclatant à l'investigateur? Chaque jour nous voyons combien, dans les choses pratiques, la fermeté est la condition de l'influence; et que sont toutes les espèces de fermeté dont le monde donne l'exemple, sinon des ombres et des reflets de cette véritable fermeté d'âme qui a son appui dans la grâce et la contemplation du Dieu tout-puissant?

6° Telles seront spécialement les pensées de cette multitude innombrable d'hommes qui, dans le cours de leur épreuve, sont de temps en temps accablés sous le poids de l'affliction, ou tourmentés par des souffrances corporelles. Ce sera, pour eux, l'heure où se fera sentir fortement la Vérité, qui, pour les hommes pris en masse, passe inaperçue, il est vrai, et n'est point écoutée, mais vient les trouver chacun à son tour, quoiqu'à des époques différentes. C'est alors que les puissances, les conseils et les efforts du monde (tout vigoureux qu'ils paraissaient dans leur course) perdent pied, et sont devancés

par la lente Vérité; et il arrive ainsi, qu'en même temps que le monde extérieur semble avancer sans relâche vers une impiété et une perversité ouvertes, il se trouve mille secrets obstacles, ménagés par la bonté divine pour embarrasser les roues de son char, afin de les empêcher de tourner si vite, et de l'arracher à une ruine certaine.

Nous trouverons difficile, même avec ces quelques considérations sous les yeux, d'apprécier le pouvoir moral qu'un homme, formé à la pratique des vertus qu'il enseigne, peut acquérir, avec les années, sur ceux qui l'entourent. Quoique les Ecritures soient jetées dans le monde, comme pour être la propriété commune de quiconque veut en faire son bien, c'est lui, en effet, et non pas un autre, qui en est l'interprète légitime; la parole inspirée n'étant qu'une lettre morte (dans la manière ordinaire de l'envisager), si elle n'est transmise d'un esprit à un autre. Inconnu au monde, il n'en deviendra pas moins, pour ceux qui sont autour de lui, l'objet de sentiments différents de ceux qui ne sont excités que par la supériorité de l'intelligence. Ordinairement, les hommes illustres, sont plus grands à quelque distance; à mesure qu'on s'en approche ils deviennent petits; mais l'entraînement exercé par une sainteté qui s'ignore, a en elle une force, une énergie à laquelle rien ne peut résister; elle persuade le faible, le timide, le chancelant, et celui qui est à la recherche de la vérité; elle gagne l'affection et la confiance de tous ceux qui sont, en quelque manière, pareillement disposés; elle exerce une puissance coercitive et souveraine sur la multitude des insoucians et des pervers qu'elle intimide et réduit au silence, en vertu du droit divin qu'elle a de les gouverner; elle les force à reconnaître son titre héréditaire à leur obéissance, quoiqu'ils ne comprennent ni les principes ni les conseils de cet esprit « né, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. »

Si telle est l'influence personnelle du Prédicateur de la Vérité sur la foule mixte avec laquelle il est en contact, quel sera (pensez-vous) son pouvoir sur ces hommes d'élite dont nous

avons parlé tout à l'heure, qui ont déjà, dans un certain degré, formé leurs cœurs d'après la loi de la sainteté, et sentent, pour ainsi dire, que c'est à eux personnellement que s'adresse l'invitation de ses exemples? Ce sont ceux-là que notre Seigneur appelle spécialement ses élus et qu'il est venu « rassembler (1), » car il sont dignes. Ce sont ceux-là même que la providence de Dieu a destinés à devenir le sel de la terre, — à continuer à leur tour la succession de ceux qui lui rendent témoignage, afin que la ligne royale ne manque jamais d'héritiers, quoique la mort en fasse disparaître successivement chaque génération, pour qu'ils aillent goûter le repos et recevoir leur récompense. Ils se sont peut-être rencontrés par hasard dans celui qui était destiné à les engendrer à la vérité, sans discerner tout de suite ce qu'il y avait en lui de grandeur réelle. Tout d'abord, peut-être, ils ont regardé son enseignement comme fantastique, et une partie de ses actions comme marquées au coin de l'extravagance et de la faiblesse. Des années ont pu se passer, avant que ces préjugés aient disparu entièrement de leurs esprits; mais, par degrés, ils auraient distingué de plus en plus autour de lui les empreintes d'une majesté céleste; témoins de temps en temps des épreuves qu'il avait à subir au milieu des différents événements de la vie, ils auraient trouvé que, soit qu'ils portassent leurs regards en haut ou en bas, la hauteur à laquelle il s'élevait, et la profondeur où il allait prendre racine, étaient incommensurables. Ils auraient vu, enfin, avec un étonnement mêlé de crainte, qu'ils avaient sous les yeux une image du Christ, et, selon les paroles de la sainte Ecriture, ils auraient glorifié Dieu dans son serviteur (2); et tout cela, pendant qu'eux-mêmes se transformaient en cette glorieuse image, objet de leur contemplation, pour devenir ses successeurs, et continuer comme lui à la propager.

Dira-t-on que c'est là un être imaginaire et qu'on n'en trouve pas d'exemple? Je réponds d'abord qu'un homme irréligieux ne peut rien savoir concernant les saints cachés; ensuite, que

(1) Jean II, 52. — (2) Gal. I, 24.

nul, religieux ou non, ne peut le découvrir sans les étudier attentivement. Dites après tout, si vous voulez, que des chrétiens si éminents sont en petit nombre, que s'ensuit-il? Ils sont assez nombreux pour faire marcher l'œuvre tranquille et silencieuse de Dieu. Tels étaient les Apôtres. Je pourrais, dans leurs nombreuses générations, en nommer d'autres qui ont succédé à leur sainteté. Ils communiquent leur lumière à une grande quantité de moindres flambeaux, par lesquels, à son tour, elle est distribuée dans le monde; les premières sources de clarté étant toujours invisibles, même à la majeure partie des chrétiens sincères, — invisibles comme l'est ce suprême Auteur de la Lumière et de la Vérité, l'origine de tout bien. Quelques hommes enrichis de dons supérieurs comme ceux-là sauveront le monde pour des siècles à venir. Dans ceux qui nous ont précédés, il s'en est trouvé un (1) dont la main a tracé une image du Christ, qui, par la grâce de Dieu, restera ineffaçable jusqu'à la fin des temps. De tels hommes, sont comme le prophète, placés en sentinelle sur leur tour, et allument leurs fanaux sur les hauteurs. Chacun d'eux reçoit et transmet le flambeau sacré, rivalise de zèle avec ses prédécesseurs pour en entretenir la flamme, se proposant bien de la laisser aux autres aussi brillante qu'il l'a reçue; et ainsi, le même feu, allumé un jour sur le mont Moriah, quoiqu'il ait paru s'éteindre par intervalles, c'est conservé jusqu'à nous et se transmettra de même, nous en avons la confiance, jusqu'à la fin des siècles.

Concluons. De telles manières d'envisager la nature et l'histoire de la Vérité Divine, ont pour but de nous rendre contents et résignés, au milieu de la génération à laquelle nous appartenons, quel que soit le caractère particulier ou la puissance des erreurs du temps où nous vivons. Car le Christ ne régnera jamais visiblement sur la terre; dans le cours de chaque siècle, nous aurons à lire des troubles et des erreurs, et nous entendrons les plaintes des hommes de bien étonnés à la vue de ce qu'ils appellent la perversité particulière à leur temps.

(1) Saint Athanase.

De pareilles considérations doivent en outre nous amener à nous contenter du lot le plus humble et le plus obscur, en nous montrant que non-seulement il peut devenir entre nos mains l'instrument d'un grand bien, mais que (rigoureusement parlant) il nous serait difficile d'être, dans quelque position que ce soit, des instruments directs de bien pour d'autres que pour ceux qui nous connaissent personnellement, et dont le cercle sera toujours nécessairement fort restreint. Quant au bien indirect que nous pourrions faire dans une position plus élevée (qu'il ne faut pas juger superficiellement), une place inférieure dans l'Eglise ne nous le rend pas impossible. Certainement, il est déjà arrivé que des postes comparativement obscurs ont été remplis par des hommes dont l'influence sur les destinées de la Religion a été immense, dans les temps qui les ont suivis ; il en est de même dans les choses de ce monde, souvent les grands bienfaiteurs du genre humain sont inconnus.

Que tous ceux donc qui reconnaissent la voix de Dieu leur parlant intérieurement et les attirant vers le ciel, attendent patiemment jusqu'à la fin, s'exerçant eux-mêmes et travaillant avec soin, en vue de ce jour où les livres seront ouverts, et tout le désordre des affaires humaines revisé et mis en règle ; où « le dernier sera le premier, et le premier le dernier ; » où « toutes les choses mauvaises et ceux qui font l'iniquité seront rassemblés et jetés dehors ; » où « les justes brilleront comme le soleil ; » où la Foi verra son Dieu ; où « les sages resplendiront comme le firmament, et ceux qui en ramènent un grand nombre dans le chemin de la justice, comme les étoiles, pour toujours et à jamais. »

---



## TROISIÈME DISCOURS.



# TROISIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE 27 MAI 1832.

DE L'ANTAGONISME DE LA VUE ET DE LA FOI.

---

La victoire qui triomphe du monde,  
c'est notre foi. (I Jean, v, 4.)

L'épître catholique de saint Jean a pour but principal de faire connaître aux chrétiens à quel danger les expose l'influence des choses visibles, ou le monde, comme l'appelle l'Écriture. Il semble le prendre pour quelque faux prophète, qui promet ce qu'il ne peut tenir, et gagne du crédit par l'assurance du ton avec lequel il parle. L'envisageant comme opposé au Christianisme, il l'appelle « l'esprit de l'Antechrist, » le père d'une race nombreuse d'esprits mauvais et faux comme lui, prêchant toutes les doctrines mensongères qui traînent captifs les hommes à leur suite. L'antagoniste de ce grand tentateur, c'est l'esprit de Vérité, « plus grand que celui qui est dans le monde ; » il en est l'antagoniste victorieux, parce qu'il est doué de ces yeux perçants de la Foi, qui peuvent voir à découvert la futilité du monde, et pénétrer jusqu'au glorieux royaume de Dieu, à travers les nuages de l'erreur qui en dérobent la vue. « La victoire qui triomphe du monde, » dit le texte, « c'est notre Foi. » Et si nous voulons connaître quelles sont les visions que voit notre Foi, l'apôtre nous répond : « l'Esprit qui porte

témoignage, parce que l'Esprit est la Vérité. » Le monde témoigne en faveur d'une erreur qui sera exposée un jour ; et le Christ est « l'Amen, le fidèle et véritable témoin, » venu dans le monde « par l'eau et le sang, » pour « rendre témoignage à la Vérité, » afin que, comme d'un côté les voix nombreuses de l'erreur subjuguent et entraînent l'investigateur par leur tumulte et leur importunité, ainsi, de l'autre, la Vérité puisse avoir son représentant vivant et visible, non plus jeté comme le pain à l'aventure sur les eaux, ou péniblement tiré des écoles et des traditions humaines, mais confié à celui qui est venu « avec une chair véritable, » qui a un nom et une habitation terrestres, qui, en un sens, est une des puissances de ce monde, qui a son train et sa suite, sa cour et son royaume, ses serviteurs unis entre eux par les liens de l'amitié fraternelle et du zèle contre les prophètes de mensonge. « Quel est celui qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le fils de Dieu? » « Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand ; or, c'est Dieu lui-même qui a rendu témoignage de son Fils. » Comme si « l'esprit, l'eau et le sang » parlaient plus fort pour Dieu, que le monde ne parle pour l'esprit Mauvais. Tout au commencement de l'épître, il nous a mis devant les yeux, mais sous une autre forme, la même vérité propice, à savoir, que l'Evangile, en nous présentant dans la personne et l'histoire du Christ un témoin du monde invisible, s'adresse à nos sens et à notre imagination, là précisément où les fausses doctrines du monde viennent nous assaillir. « Ce qui a été depuis le commencement..... ce que nous avons vu de nos propres yeux.... ce que nous avons vu et entendu, — nous vous l'annonçons. »

Ici, nous nous trouvons incidemment amenés à une vérité, dont la rencontre peut être la source de quelques utiles réflexions : cette vérité, c'est que le monde triomphe de nous, non pas seulement en faisant appel à notre raison ou en excitant nos passions, mais en frappant notre imagination. Les systèmes des hommes s'écartent tellement de la vérité consignée dans l'Écriture, que même, lorsque notre raison les condamne,

leur présence devient, par la persévérance de leurs assertions, un fait en opposition constante avec l'Écriture, et qu'ils subjuguent insensiblement ceux qui avaient commencé par en être les contradicteurs. En tout cas, ce qu'on affirme souvent, finit par trouver du crédit dans la masse du genre humain; et ainsi il arrive, qu'admettant tout d'abord, comme nous le faisons, que le monde est un de nos trois principaux ennemis, soutenant et n'accordant pas simplement que la face extérieure des choses parle un langage autre que la parole de Dieu; cependant, lorsque nous venons à agir dans le monde, nous trouvons que c'est, non-seulement une épreuve pour notre obéissance, mais même pour notre foi, c'est-à-dire, qu'en fait, le monde nous paraît tel que nous l'avons reconnu dans le principe.

Portons maintenant notre attention sur ce sujet, pour voir ce que cela signifie, et comment on en voit des exemples dans le cours ordinaire des choses du monde.

Commençons d'abord à l'âge où les hommes sont, pour la première fois, fortement exposés à la tentation d'ajouter foi aux assertions du monde; à cet âge où ils entrent, comme on dit, dans la vie. Ils ont jusque là appris les vérités révélées comme un symbole ou comme un système; ils sont instruits des grandes vérités chrétiennes et les admettent; animés de sentiments vertueux et zélés pour l'accomplissement de leurs devoirs, ils se croient véritablement et pratiquement religieux. L'Écriture leur a donné quelque connaissance des choses du monde, mais ils n'ont qu'une faible idée de ce qu'il est réellement; ils le croient plein d'iniquités, mais ils ignorent comment il fait pour détourner de la Vérité, donner au mal l'apparence du bien, et au bien l'apparence du mal. L'Écriture, à la vérité, parle beaucoup du monde; mais ils ne peuvent pas avoir la connaissance pratique de ce qu'il est d'après l'Écriture; car, pour ne pas en donner d'autres raisons, l'Écriture, étant l'œuvre de l'inspiration, représente les choses telles qu'elles sont réellement aux yeux de Dieu, telles qu'elles nous paraîtront, à mesure que nous apprendrons à en juger sainement,

et non comme elles paraissent à ceux « dont l'esprit » n'est pas encore « exercé à discerner le bien et le mal. »

C'est dans ces circonstances que les hommes sont mis à l'épreuve. A la vie simple et comparativement retirée dont ils avaient joui jusqu'alors, succèdent les scènes variées et séduisantes de la société. Ses réunions nombreuses et ses occupations leur découvrent les variétés et les différences d'opinions, de conduite et de sujets, sur lesquels s'exerce le travail de la pensée. C'est là ce qu'on appelle voir le monde. Ici donc ils se trouvent tout d'un coup égarés et abandonnent les leçons qu'ils croyaient avoir si bien apprises. Incapables de mettre en pratique ce qui leur avait été enseigné de bouche, et embarrassés à la vue de cette multiplicité de caractères et de conditions que revêt la nature humaine, de l'étendue et du labyrinthe du plan social, ils sont insensiblement amenés à croire que le système religieux qu'ils avaient admis jusqu'alors est une solution incomplète des mystères du monde, et une règle de conduite trop simple pour ses affaires compliquées. Les hommes sont peut-être tous, à leur manière, soumis à cette tentation. Il n'est pas jusqu'à leurs rapports ordinaires et les plus innocents avec les autres, leurs professions, leurs récréations légitimes, qui ne captivent leur imagination, et en entrant sur cette nouvelle scène, ils jettent avec intérêt leurs regards vers l'avenir, forment des projets, et se laissent bercer par des rêves de bonheur que cette vie n'a jamais réalisés. Or, n'est-il pas évident que si, après avoir ainsi effectué pour eux-mêmes les promesses du monde, ils reportent leurs yeux sur la Bible et les premières leçons qu'ils ont reçues, elles leur paraîtront non-seulement insipides et absurdes, mais qu'ils n'y verront même qu'une pure théorie, et une théorie insignifiante, sans couleur, faisant l'effet d'un sombre point de vue, après que les cieux ont offert à nos regards étonnés le spectacle d'un brillant météore ; — mais de plus, une théorie impraticable, contraire à la nature, incompatible avec les exigences de la vie et la constitution de l'homme.

Car, considérons combien l'Écriture parle peu des sujets

qui absorbent nécessairement une grande partie de l'attention de tous les hommes, et qui, ne s'y trouvant pas mentionnés, deviennent par là même le sujet de leur épreuve. Leur conduite privée de chaque jour, leurs devoirs civils, sociaux et domestiques, leur marche à suivre à l'égard de ces événements qui marquent les périodes de la vie humaine, et sont, pour la plupart des hommes, la source de ses plus grands plaisirs et l'objet de ses plus profondes affections, se trouvent, comme à dessein, passés sous silence, pour leur laisser achever par eux-mêmes le portrait de la vraie foi et de la sainteté commencé en eux par la révélation.

Ainsi, comme nous l'avons déjà dit, ce qui met d'abord à l'épreuve notre soumission finit par y mettre aussi notre foi. La Bible paraît contenir en elle-même un monde, et un monde autre que celui que nous habitons. Ceux qui font profession de se conformer à ses règles nous inspirent, à la vérité, du respect, s'attirent nos éloges, et cependant ils nous font en quelque sorte l'effet d'esprits étroits et exaltés, qu'il faut traiter avec égard et toucher avec autant de précaution qu'un précieux objet d'art; mais, en résumé, aussi peu propres à être de bon service dans le monde tel qu'il est, qu'une épée d'or ou un vêtement souple et moelleux sur un champ de bataille.

Naturellement cette illusion s'attachera bien plus à l'esprit, l'enveloppera plus étroitement, si, en cédant aux tentations de la chair, un homme se prédispose à en subir l'influence. L'expédient principal de Satan est de s'adresser à l'orgueil de notre nature, et de nous entraîner au péché par la promesse de l'indépendance. Ceux qui ont été élevés dans l'ignorance des formes corruptrices du monde, ne sentent que trop souvent leur âme se soulever contre la discipline et la contrainte bienveillante et salutaire à laquelle ils sont soumis; et ne comprenant pas que leur ignorance fait leur gloire, et qu'ils ne peuvent pas réellement user à la fois et du bien et du mal, ils murmurent de ce qu'il ne leur est pas permis de faire l'essai de ce qu'ils ne désirent pas pratiquer, ni de fixer eux-mêmes leur choix dans des matières où la connaissance leur semble donner de la supé-

riorité aux enfants de la corruption. Ainsi, la tentation de devenir comme des dieux les travaille comme aux premiers jours, l'orgueil ouvrant la porte à la convoitise; et alors, jetés dans le délire par leur expérience du mal, ils s'imaginent posséder la véritable sagesse et envisager plus largement et plus impartialement que la Religion, la nature et les destinées de l'homme; et pendant que les habitudes de la société les empêchent de le déclarer ouvertement, ils apprennent néanmoins à croire dans leurs cœurs, que le péché est une chose ordinaire, indifférente, et non un mal sérieux; une faiblesse à laquelle nous participons tous; qu'il faut traiter avec indulgence ou plutôt regarder, à l'égard de chaque individu, comme une chose admise et sur laquelle on doit passer sans rien dire. Dans cette persuasion, ils découvrent ou imaginent volontiers de la faiblesse dans ceux qui ont la réputation d'être au-dessus du commun des hommes; insinuent qu'ils peuvent bien être influencés par telles ou telles passions humaines, d'une nature plus épurée, s'il n'est pas possible de leur en imputer de plus grossières; et, atténuant en même temps les fautes des gens vicieux, ils réduisent de cette manière tous les hommes à peu près au même niveau. On ne peut pas demander un type plus exact de cet état de l'âme, que celui que nous fournit l'ouvrage fameux d'un historien du dernier siècle (1), qui, pour ses grandes qualités d'un côté, et, de l'autre, son cœur froid, ses sentiments dépravés et son esprit satirique, peut être justement compté, dans ce pays du moins, parmi ces maîtres d'une nouvelle école d'erreurs, qui ne paraît pas encore avoir accompli ses destinées, et se trouve moulé plus exactement sur le type reconnu de l'auteur du mal, que les principaux antechrists qui ont dans ces derniers temps occupé la scène du monde.

La tentation que j'ai mentionnée plus haut, de prêter l'oreille à la voix du monde, parce qu'il parle hardiment, et de penser qu'il faut admettre le mal, puisqu'il existe, aura encore plus

(1) Gibbon.

de force et de succès, lorsqu'elle sera subie par un homme qui a l'esprit en travail, et manque de principes fixes et définis, capables de le guider et de le soutenir dans la voie étroite. On lui avait enseigné qu'il n'y a qu'une seule vraie foi, et en entrant dans la vie, il rencontre parmi les hommes d'innombrables doctrines, qui toutes prétendent être vraies. Il avait appris qu'il n'y a qu'une Eglise, et il trouve des sectes religieuses sans nombre, avec l'opinion prédominante, qui plus est, que toutes sont également bonnes, et qu'il n'existe point d'Eglise divinement établie. On l'avait accoutumé à diviser les hommes en deux classes, les bons et les méchants, mais il ne voit pas sur quoi s'appuyer pour réduire à une classification leurs caractères tels qui sont en réalité; les bons et les méchants étant mélangés dans les proportions les plus variées, les vertus et les vices combinés à l'infini; et ce qui est encore plus étrange, une croyance défectueuse étant en apparence unie à une vie vertueuse, tandis qu'une profession de foi orthodoxe est déshonorée par une conduite peu d'accord avec elle. De plus, il trouve qu'en dépit de l'enseignement des théologiens et des moralistes, les hommes en général ne veulent pas agir par des motifs élevés; l'expérience qu'il a de tout cela le jette dans la perplexité, jusqu'à ce qu'il commence à croire qu'il y a de l'absurdité à vouloir faire ainsi marcher le genre humain, ou à prêcher une morale et des vérités élevées; et il finit par regarder les principes religieux qu'il a reçus dans sa jeunesse, comme beaux, il est vrai, et praticables peut-être dans la vie privée et pour les plus basses classes, mais absolument incompatibles avec la condition de ceux qui vivent dans le monde; et tandis que, ne voulant pas l'avouer dans la crainte de donner un mauvais exemple, il l'accorde tacitement, jamais on ne le voit se montrer le champion des principes qu'il professe, lorsqu'ils sont attaqués, ni les prendre franchement pour point de départ, et agir en conséquence dans les affaires de la vie.

Ou bien si son esprit spéculatif, ou une philanthropie naturelle l'amène à examiner la nature de l'homme, ou à élaborer lui-même des plans dans un but d'amélioration sociale, alors

ses opinions deviennent définitivement marquées au coin d'une incrédulité plus prononcée. Quelquefois il est intérieurement persuadé qu'il va contre le Christianisme, non cependant par mauvais vouloir, mais fatalement selon lui, comme le rencontrant sur son chemin. C'est, à l'époque actuelle, un état d'esprit dans lequel des hommes bien intentionnés sont en danger de tomber. A la poursuite d'objets qui tendent, à leur avis, au bonheur de l'humanité, ils finissent par se convaincre que la Religion révélée met obstacle à leurs procédés, et, déterminés tout à la fois à ne pas abandonner leurs plans et à ne pas blesser les sentiments des autres, ils se décident à laisser les choses aller leur train; et bien persuadés que le Christianisme doit tomber devant les lumières croissantes du siècle, ils veulent cependant le soustraire aux attaques directes, et veiller à ce qu'il ne tombe que comme il doit infailliblement tomber dans un temps ou dans un autre, c'est-à-dire, comme tout instrument inflexible, toute vieille institution tombe en poussière sous la main du Grand Innovateur (1), qui crée de nouvelles influences pour des conjonctures nouvelles, et ne reconnaît pas de droit divin dans un monde tumultueux et changeant.

Quelquefois, d'un autre côté, en prenant pour maître l'esprit du monde, un tel homme est à son insu jeté loin de la vérité telle qu'elle est dans Jésus, et soutient, uniquement par ignorance de l'Écriture, des théories que l'Écriture frappe d'anathème. Ainsi, pendant un temps, il songe, comme à regret, à désertier ses premières croyances; s'il vient alors à se rencontrer, par hasard, dans quelques dogmes révélés, tels que l'Incarnation, par exemple, ou l'éternité des peines, qui lui ont été enseignés dans son enfance, il trébuche. Il cherche alors à les écarter, comme s'ils ne se rattachaient qu'accidentellement au symbole contenu dans l'Écriture, pensant à peine qu'ils en sont les points fondamentaux et essentiels, et ne faisant pas attention que, par cela seul qu'il y trouve une pierre d'achoppement, c'est une preuve que ses vues ne coïncident qu'en appa-

(1) Ce grand innovateur, c'est le temps. BACON.

rence avec le système complet des vérités révélées : et c'est ainsi qu'il restera à la porte de l'Eglise, témoignant contre lui-même en demeurant là, et perdant de plus la récompense accordée même au prosélyte de la porte, à l'époque des temps païens, parce qu'il aurait pu « connaître la voie de la justice, » et que cependant « il s'est écarté de la loi sainte qui lui avait été donnée. »

Il en est qui, tout en prétendant être dans la disposition de ne pas abandonner leur foi, nient cependant que ce soit une chose vitale. Voyant que les hommes ne veulent pas s'accorder sur les points de dogme et de discipline, et s'imaginant qu'il faut enfin qu'on s'accorde de quelque manière, ils consentent à abandonner les articles de foi comme base de la société chrétienne, et essaient d'opérer ce qu'ils appellent une fusion des cœurs, pour servir de lien de fraternité entre ceux qui n'ont pas les mêmes notions d'un seul Dieu, d'un seul Seigneur, d'un seul Esprit, d'un seul baptême et d'un seul corps, oubliant la condamnation expresse portée par notre Sauveur contre ceux qui « ne croient pas » à ce que prêchent ses disciples (1); et que « celui qui nie le Fils, ne reconnaît pas le Père (2). »

D'autres, ne pouvant se résoudre à nier l'importance de la vérité doctrinale, et gênés, néanmoins, par les difficultés qu'offre le cours des choses humaines, qui suivent le côté opposé, prennent l'habitude de faire une distinction toute gratuite entre leurs devoirs publics et leurs devoirs privés, et de les juger d'après des règles particulières. Ce sont souvent ceux-là qui commencent par employer un *test* extravagant ou banal pour s'assurer de l'existence du principe religieux dans les autres, et sont amenés à croire que ce principe ne se trouve nulle part, pas plus dans la véritable Eglise que dans les sectes qui l'entourent; et ainsi, regardant tous les hommes (pour parler en général) comme également éloignés de la Vérité, et étrangers à cette régénération Divine que le Christ accorde au petit nombre de ses élus, et, de l'autre côté, voyant que les

(1) Marc, XVI, 16. — (2) I Jean, II, 22.

hommes, par là même qu'ils vivent en société, doivent agir conjointement d'après des principes quels qu'ils soient, ils laissent de côté dans leurs relations civiles les principes rigoureux de l'Ecriture; ne donnent aucune préférence à ceux qui honorent l'Eglise sur ceux qui professent des opinions qui lui sont injurieuses; acceptent peut-être l'opinion que l'Etat, comme tel, n'a rien à faire dans les matières religieuses; louent et blâment d'après une autre règle que celle que le Christianisme révèle; et tout cela, pendant que peut-être, dans leurs secrètes pensées, ils restent attachés à un symbole défini, rigide dans ses décisions, stimulant dans son influence, en dépit de cette douceur, de cette condescendance, de cette libéralité de sentiments que semble manifester leur manière publique de parler et d'agir.

Les meilleurs mêmes d'entre les hommes ne peuvent pas se soustraire entièrement à l'enseignement du monde, qui a tant d'influence sur la multitude. Il est vraiment un merveilleux ouvrage de la grâce divine, celui qui, jeté au milieu du fracas et du tumulte du monde, peut voir les choses avec autant de calme que lorsqu'il les contemplait dans le lointain, avant que le moment de l'action ne fût arrivé. Si nombreuses sont les raisons secondaires qu'on peut invoquer pour et contre chaque règle et chaque principe, si pressantes sont les sollicitations de l'intérêt ou de la passion, lorsqu'une fois l'âme est dans un état de relâchement ou d'excitation, si grande est la difficulté de comparer des considérations opposées et d'établir leur importance relative, que les plus sincères et les plus zélés des chrétiens ordinaires s'avouèrent à eux-mêmes, à leur grande surprise, qu'ils se sont égarés dans le désert, dont ils pouvaient exactement mesurer la dimension avant d'y descendre, et qu'ils ont perdu la ligne qui, vue à l'horizon, paraissait comme un fil brillant à travers les collines. C'est d'après l'expérience de leur incapacité et de leur faiblesse, que les hommes graves ont été dans l'habitude de faire des vœux concernant les desseins sur lesquels ils étaient pleinement arrêtés, de peur qu'un mouvement subit des passions ou un leurre d'intérêts mondains ne

vint à prendre possession d'un cœur qu'ils désirent présenter au Christ, sans tache et sans souillure, comme une chaste vierge.

Voilà quelques-unes des nombreuses raisons qu'on pourrait donner de l'influence exercée et de la doctrine soutenue par l'école du monde, par cette école que nous nous accordons tous à regarder comme ennemie de l'école du Christ, mais de laquelle nous sommes contents de tirer des leçons qui nous apprennent à mettre la sagesse en pratique, en avançant dans la vie. Tel est le triomphe de la Vue sur la Foi. Le monde n'appelle vraiment à son aide aucun nouvel argument, il se contente d'affirmer. Tout d'abord, les chrétiens accordent que son enseignement est contraire à la Révélation, et ne doit pas être regardé comme une autorité; néanmoins, dans la suite, quoique dépourvu de raisonnements, cet enseignement qui, théoriquement, ne formait pas une objection contre la vérité de la parole inspirée, finit, lorsqu'il est communiqué dans le commerce de la vie, par les convertir plus ou moins au service « du prince de la puissance de l'air, cet esprit qui maintenant exerce son pouvoir sur les enfants de rébellion. » Il frappe leur *imagination*. Le monde passe en longue procession. Ce sont ses principautés et ses puissances, sa Babel de langages, les astrologues de la Chaldée, le cheval avec le cavalier et les chariots de l'Égypte, Baal et Astharoth, et leur faux culte; ceux qui en sont témoins, en ont les yeux fascinés; ils courent en foule à sa suite; poussés par un étrange délire, ils en imitent les gestes et se passionnent pour ses momeries; et si, alors, ils se rencontrent par hasard dans les solennités sans appareil de l'Église du Christ, et qu'après avoir abandonné les vérités de l'Évangile, il leur arrive d'entendre ceux qui leur rendent témoignage, lorsqu'ils en parcourent le cercle et citent des paroles comme celle-ci : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie; » « Soyez sobres, soyez vigilants; » « Étroite est la porte, étroite est la voie; » « Si quelqu'un veut venir après Moi, qu'il se renonce soi-même; » combien tout cela leur paraît vide, et qu'ils sont déraisonnables, qu'ils sont puérils, les prédicateurs de telles

vérités! Quelle opinion extravagante que la leur! Quelle faiblesse dans leurs raisonnements! et s'ils les plaignent et les supportent, combien leur compassion n'est-elle pas voisine du mépris!

Le mépris des hommes! pourquoi ne voudrions-nous pas l'endurer! Nous ne sommes pas meilleurs que nos pères. Dans tous les siècles, ce fut le lot de chrétiens bien plus largement partagés que nous dans les richesses de la sagesse divine. Ce fut le lot des Apôtres, des Prophètes et du Sauveur lui-même. Lorsqu'on l'eut amené devant Pilate, le gouverneur romain l'entendant avouer qu'il n'était pas venu accomplir une mission terrestre, montra la même surprise et le même dédain que le monde aujourd'hui. « Je suis né... pour rendre témoignage à la Vérité... Qu'est-ce que la Vérité? dit Pilate (1). » De plus, lorsque Festus voulut expliquer au roi Agrippa la cause de la dispute qui s'était élevée entre les Juifs et saint Paul, « ses accusateurs, dit-il, ne lui reprochèrent aucun des crimes dont je le soupçonnais coupable. Ils l'accusaient seulement à l'occasion de quelques débats sur leur superstition et sur un certain Jésus mort, et que Paul assurait être vivant (2). »

Telles sont, cependant, les paroles des hommes qui, ne connaissant pas la force du Christianisme, ne sont pas coupables d'une apostasie délibérée. Mais quelles sérieuses pensées ne sent-on pas naître dans son âme en voyant quelque chose de semblable à l'arrogance et à l'aveuglement païens, dans un pays chrétien, où les hommes pourraient connaître mieux, s'ils se donnaient la peine de chercher! Et quel avertissement pour nous tous, que la vue de ceux qui, appartenant de nom à l'Eglise, n'ont pour elle, de leur propre aveu, qu'une froide indifférence? Car, assurément, nous subissons tous notre épreuve, et à mesure que nous avançons dans le monde, nous sommes vannés, et la paille séparée insensiblement du bon grain. Voici comme en parle saint Jean : « Ils nous ont quittés, mais ils n'étaient pas des nôtres; car s'ils eussent été des nôtres,

(1) Jean, XVIII, 36, 38. — (2) Act. XXV, 18, 19.

ils auraient sans doute continué de rester avec nous : mais ils nous ont quittés , afin qu'il devint manifeste qu'ils n'étaient pas des nôtres. » Notre Seigneur est là qui surveille la marche et nous parle « de l'heure de la tentation qui viendra sur toute la terre ; » il nous exhorte « à éprouver ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas , » et à « garder ce que nous avons, afin que personne ne nous ravisse notre couronne. »

Cependant, c'est pour nous un encouragement de penser à ce que peut faire, par voie de protestation et d'enseignement, le seul exemple de ceux qui s'efforcent de servir Dieu fidèlement. Nous pouvons, de cette manière, tourner contre le monde ses propres armes; et de même que ses succès ne reposent que sur la hardiesse de l'affirmation par laquelle il soutient que le mal est bien, ainsi, par la contre-assertion d'une vie pénitente et d'une confession constante et courageuse de la vérité, nous pouvons, à notre tour, réagir sur l'imagination des hommes, en leur montrant que l'obéissance religieuse n'est pas impraticable, et que l'Écriture a ses moyens de persuasion. Un martyr ou un confesseur est un fait, et porte en lui-même son témoignage ; et tandis qu'il dérange les théories de la sagesse humaine, il interrompt la sécurité de l'homme du monde, et force cette solitude où il voudrait s'isoler de toute pensée religieuse. Un prophète, contre quatre cents, jeta le trouble dans l'âme d'Achab, roi d'Israël. Et, dans la vision de saint Jean, lorsque les témoins furent tués, quoiqu'ils ne fussent que deux, « ceux qui habitaient sur la terre en conçurent de la joie, ils se mirent en fête, s'envoyèrent des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes les tourmentaient, eux qui habitaient sur la terre. » Certes, de tels confesseurs trouvent un témoin même dans les cœurs de ceux qui les combattent, un instinct qui a sa source en Dieu, et qui peut bien se changer en haine, mais difficilement en un mépris absolu de la Vérité, quand elle est exposée à leurs yeux. L'histoire du genre humain n'offre pas d'exemple qu'un pouvoir antichrétien se soit abstenu longtemps de persécuter. Le dédaigneux Festus interrompt enfin, avec impatience, les paroles de son prison-

nier ; et dans nos temps mieux réglés, quels que soient la malveillance et le mépris auxquels est en butte le chrétien fidèle, ces sentiments mêmes montrent qu'il est une digue contre le vice et l'incrédulité, un avertissement et un guide pour les esprits faibles, et pour ceux qui restent encore dans le monde avec des sentiments plus religieux que les opinions qu'ils professent. Ainsi, il triomphe même encore littéralement du monde, selon les paroles que j'ai choisies pour texte, conquérant pendant qu'il souffre, supportant de bon cœur les manières méprisantes et les insultes des autres, de sorte qu'il peut encore leur faire quelque bien, quoique plus il les aime, moins il en soit aimé.

---

## QUATRIÈME DISCOURS.



# QUATRIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE 1839.

LA FOI ET LA RAISON COMPARÉES COMME HABITUDES DE L'ÂME.

---

La Foi est la substance des choses que nous devons espérer, l'évidence des choses que nous ne voyons point.

(Épît. aux HÉB. ch. XI, 1.)

L'idée de traiter le sujet de la Foi nous a été spécialement suggérée par l'événement dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, et l'insigne bienfait dont il a été les prémices. C'est en ce jour que les sages de l'Orient obtinrent la faveur d'approcher de l'enfant Sauveur et de l'adorer. Ils furent l'avant-garde de cette multitude de Gentils, qui, lors de la prédication du royaume de Dieu, devaient en prendre possession comme par violence et l'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. A eux le Christ fut manifesté comme à nous et de la même manière; non aux yeux grossiers de la chair, mais aux yeux illuminés de l'âme, à leur Foi. La manifestation de Dieu accordée aux Juifs était bornée et s'adressait aux sens; celle qui fut accordée aux chrétiens est universelle et s'adresse à l'esprit. Les dons de l'Évangile étant invisibles, la Foi en est le récipient naturel; et son Église étant catholique, la Foi est le lien qui en unit les membres; car, les choses extérieures, locales, sensibles, ne sont plus des objets assez importants pour qu'on s'y arrête,

mais simplement des moyens de faire arriver les dons célestes de l'Auteur de la grâce au cœur qui en est le véritable sanctuaire.

De même donc que la Catholicité est la marque distinctive de l'Eglise chrétienne, ainsi une manifestation intérieure en est le privilège et la Foi le devoir; ou, selon les paroles de l'Apôtre, « les *Gentils* » reçoivent « la promesse de l'*Esprit* par la *Foi*. »

Je resterai donc dans les bornes des sujets sur lesquels cette grande fête attire notre attention, en entrant dans quelques recherches sur la nature de cette grâce spéciale de l'Evangile, qui procure aux Juifs et aux Gentils la jouissance des bénédictions que le Christ leur a acquises au prix de son sang, et dont il est parlé en ce sens dans la collecte du jour (1) comme du caractère propre de notre condition dans cette vie, ainsi que la Vision le sera dans le monde à venir. De cette manière; je traiterai un sujet qui aura vraisemblablement beaucoup d'importance dans les controverses dont nous sommes témoins aujourd'hui, et sur lesquelles je ne vous parle pas de cette chaire pour la première fois (2).

Il est à peine nécessaire de prouver par l'Écriture la dignité toute spéciale et l'influence de la Foi dans l'économie de l'Evangile, en ce qui regarde notre condition tant spirituelle que morale. Quelle que soit la faculté particulière ou l'état de l'esprit désigné par le mot, la Foi est certainement regardée dans l'Écriture comme l'instrument choisi pour unir le ciel avec la terre, comme un nouveau principe d'action des plus puissants par l'influence qu'il exerce sur le cœur et les regards de Dieu sur nous, encore qu'elle soit en elle-même d'une nature à exciter le mépris et la risée du monde. Ces marques distinctives, son apparente faiblesse, sa nouveauté, le choix spécial que Dieu en a fait, et son efficacité, se trouvent indiqués dans

(1) O Dieu, qui par la conduite d'une étoile avez manifesté aux Gentils votre Fils unique bien-aimé, accordez-nous dans votre miséricorde, maintenant que nous vous connaissons par la foi, de pouvoir, après cette vie, jouir de votre divinité glorieuse, par J.-C. N. S.

(2) Vid. Discours I.

des passages tels que les suivants : — « Ayez foi en Dieu ; car je vous dis en vérité que quiconque dira à cette montagne : Ote-toi et jette-toi dans la mer, et ne doutera point en son cœur, mais croira à l'accomplissement de tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il aura dit s'accomplira. C'est pourquoi je vous dis, tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et il vous sera accordé. » Et ailleurs : « Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit. » Et encore : « La prédication de la Croix, pour ceux qui se perdent, est folie ; mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, c'est la force de Dieu. » « Où est le sage ? où est le scribe ? où est le savant du siècle ? Car après que dans la sagesse de Dieu, le monde par la sagesse méconnut Dieu, il plut à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. » De plus : « La parole est près de vous ; elle est dans votre bouche et dans votre cœur ; c'est la parole de foi que nous prêchons.... La foi vient par l'audition, et l'audition par la prédication de la parole de Dieu. » Puis : « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas ; en attendant, le juste vivra de la foi..... » Et bientôt après viennent les paroles du texte : « La Foi est la substance des choses que nous devons espérer, l'évidence des choses que nous ne voyons point (1). »

Telle est la grande arme employée par le Christianisme considéré ou comme un plan religieux, ou comme un système social, ou comme une règle morale ; et ce que nous en apprennent les textes précédents se trouvent implicitement ou explicitement dans d'autres passages trop nombreux pour être cités. On accordera, je suppose, que la première impression qu'ils produisent sur le lecteur, c'est que la Foi est un instrument de connaissance et d'action, inconnu au monde auparavant, un principe *sui generis*, distinct de ceux qui sont fournis par la nature, et en particulier (c'est le point que je me propose d'examiner) indépendant de ce que l'on comprend communément

(1) Marc xi, 22, 24 ; ix, 23. I Corint. i, 18, 21. Rom. x, 8, 17. Hébr. x, 37, 38.

par Raison. Certainement, si après tout ce que nous lisons sur la Foi dans le Nouveau Testament, où elle est regardée comme ce qu'on pourrait appeler une découverte de l'Évangile et une méthode divine de salut d'un caractère tout spécial; si, après tout, elle finit par être purement une croyance basée sur l'évidence, une sorte de conclusion tirée d'une série d'arguments, une solution mathématique, le texte inspiré n'est plus au niveau de l'intelligence, ou propre à l'instruction des lecteurs illettrés. Si la Foi est un tel principe, comment est-il nouveau? comment est-il étrange?

On peut faire valoir d'autres considérations pour soutenir la chose au même point de vue. Il est parlé de la Foi, par exemple, comme puisant sa vie dans un certain tempérament moral; or, des syllogismes n'ont rien de moral, — donc, la Foi, dans ses preuves, ne procède pas comme la Raison.

La Foi est aussi désignée comme un des dons surnaturels communiqués par l'Évangile. « C'est la grâce qui vous a sauvés par la Foi, et cela ne vient pas de vous, mais c'est le don de Dieu (1). » Or, l'investigation et la preuve appartiennent à l'homme comme homme, antérieur à l'Évangile; par conséquent la Foi est quelque chose de plus élevé que la Raison.

Que, de plus, la Foi soit indépendante de la Raison, c'est évident, ce semble, d'après leurs objets respectifs. « La foi vient par l'audition, et l'audition par la parole de Dieu. » Elle accepte simplement le témoignage. De même donc que le témoignage diffère de l'expérience, ainsi la Foi diffère de la Raison.

D'ailleurs, lorsque les Apôtres prennent en pitié « la sagesse de ce monde, » « les disputes, » « l'éloquence, » et autres choses semblables, ils paraissent avoir en vue véritablement ce qu'on appellerait aujourd'hui série d'arguments, discussion, investigation, — c'est-à-dire, procédés de la Raison.

Enfin l'Écriture nous fournit différents exemples qui révèlent le sentiment du Christ et de ses Apôtres sur la Foi; et cette

(1) Epît. aux Ephés. II, 8.

Foi ne serait certainement pas regardée par le monde comme une conviction rationnelle basée sur l'évidence. Saint Paul, par exemple, dit au boiteux de la Belle-Porte : « Regarde-nous, » et cet homme fut guéri pour avoir cru, après que saint Paul lui eut adressé ces seules paroles. Et cet autre boiteux de Lystre ne vit saint Paul opérer aucun miracle, mais il l'écoutait seulement prêcher lorsque l'Apôtre, « fixant ses regards sur lui, et voyant qu'il avait foi en sa guérison, lui dit à haute voix : « Lève-toi debout sur tes pieds. » Dans Athènes, saint Paul n'opéra non plus aucun miracle, il se contenta de prêcher, et cependant « un certain nombre d'hommes s'attachèrent à lui et crurent (1). » La même chose se remarque dans les paroles adressées par notre Seigneur aux disciples venus de la part de saint Jean pour lui demander s'il était le Christ. A la vérité, il fit des miracles pour les convaincre, mais il ajouta : « Heureux celui qui ne sera point scandalisé en moi (2). » Il voulut bien aussi accorder à saint Thomas, doutant de sa résurrection, la preuve sensible qu'il demandait, mais il ajouta : « Bienheureux ceux qui ont cru sans avoir vu. » « Si vous ne voyez des signes et des merveilles, dit-il dans une autre occasion, vous ne croyez pas (3). »

D'un autre côté, cependant, on peut objecter qu'il est évidemment impossible que la Foi soit indépendante de la Raison, et un nouveau moyen d'arriver à la vérité; que l'Évangile ne change pas la constitution de notre nature, mais l'élève et y ajoute seulement; que toute connaissance commence par la Vue et se complète par la Raison. Nous sommes conscients que nous voyons; nous nous en rapportons instinctivement à notre Raison : comment une religion révélée pourrait-elle prétendre s'établir en nous comme Divine par d'autres voies que celles-là? La Foi doit donc nécessairement se réduire, en dernière analyse, à la Vue et à la Raison; à moins, toutefois, que, d'accord avec les enthousiastes, nous n'admettions que des

(1) Actes des apôtres, III, 4; XIV, 9, 10; XVIII, 34.

(2) Matt. XI, 6. — (3) Jean XX, 29. Ib. IV, 48.

facultés toutes nouvelles sont implantées dans nos âmes, et cela sensiblement, par la grâce de l'Évangile; facultés connues par conséquent sans preuve, par ceux qui en sont doués, et qu'aucune ne peut faire connaître à ceux qui en sont dépourvus. L'Écriture confirme cette manière d'envisager la chose, toutes les fois que les Apôtres en appellent à leurs miracles ou à l'Ancien Testament : c'est un appel à la Raison; et ce qui est rapporté dans quelques cas, eut lieu probablement ou certainement dans d'autres (comme on peut le présumer d'après la nécessité des circonstances), lors même qu'il n'en est pas fait mention.

Telle est, touchant le rapport de la Foi avec la Raison, la question qui se présente à ceux qui lisent l'Écriture; et on est dans l'habitude aujourd'hui de la résoudre d'une manière injurieuse à la Foi; — de dire qu'elle n'est autre chose qu'une qualité morale subordonnée à la Raison (1); — que la Raison juge et l'évidence sur laquelle on doit admettre l'Écriture, et le sens même de l'Écriture; que la Foi suit alors, ou ne suit pas, selon les dispositions du cœur; que nous nous décidons par la Raison sans la Foi, pour arriver ensuite à obéir par la Foi en dehors de la Raison; que, quoique la Foi repose sur le témoignage, non sur des raisonnements, la Raison juge cependant, à son tour, de la légitimité de ce témoignage, et, pour cela, devient un préliminaire indispensable.

1. Je vais maintenant chercher quelles sont, dans les matières religieuses, les fonctions distinctes de la Foi et de la Raison, et le rapport de l'une avec l'autre. Voici ce que j'observe en premier lieu : il est incontestable que dans toute opinion et dans toute manière d'agir, la Raison a un pouvoir de critique et d'analyse; que cela seul est vrai, que cela seul est bien, qui peut être justifié et dans un certain sens prouvé par elle; il est aussi, en conséquence, incontestable que si les

(1) *Ab hæreticis catholici dissentiunt in facultate et potentia animi quæ sedes est Fidei. Siquidem illi Fidem collocant in voluntate, cum fiduciam esse definiunt, ac per hoc eam cum spe confundunt; Catholici Fidem in intellectu sedem habere docent.*

(Bellarminus. *De Justif.* 1, cap. 4.)

dogmes admis par la Foi ne peuvent recevoir l'approbation de la Raison, ils n'ont pas le droit d'être regardés comme vrais; mais, bien qu'il en soit ainsi, il ne suit pas nécessairement que dans l'esprit du croyant la Foi soit réellement basée sur la Raison (1); à moins que, toutefois, pour citer un cas analogue, un juge proclamant l'innocence ou l'intégrité de ceux qui paraissent devant lui, ne puisse en être regardé comme l'origine. Un juge ne rend pas les hommes honnêtes, mais il les acquitte et les justifie. De même la Raison, pour être la pierre de touche de la Foi et le moyen de la vérifier, n'en est pas nécessairement l'origine, en tant qu'elle existe dans l'esprit du croyant. Il faut donc éclaircir cette confusion qui fait regarder la Raison, dans les recherches sur la Religion, comme le principe intérieur d'action ou de conduite, pour tel ou tel individu, parce que comme un spectateur, elle reconnaît ce qui se passe et y prête son concours; cette confusion, dis-je, qui fait prendre un pouvoir de critique pour un pouvoir de création.

Nous ne pouvons manquer de reconnaître cette distinction comme vraie en elle-même et applicable au sujet que nous traitons. Nous l'admettons tous pour ce qui concerne le principe de la Conscience. Personne ne dira que la Conscience est contre la Raison, ou que ses lois ne peuvent être formulées en syllogismes; cependant qui refusera de reconnaître en elle un principe original, et soutiendra qu'avant d'agir elle est subordonnée à un procédé préalable de la Raison? La Raison analyse les fondements et les motifs d'action: une Raison est une analyse, mais n'est pas le motif lui-même. De même donc que la Conscience; quoique simple élément de notre nature, admet dans ses opérations la surveillance et l'examen de la Raison; ainsi la Foi peut être connue et ses actes justifiés par la

(1) Cette distinction est vraiment celle que font les théologiens entre *ordo logicus* et *ordo chronologicus fidei*. *Ordo chronologicus cognitionum veritatum est relativus*, siquidem pendet ex subjecto, quod earum veritatum notionem acquirit, ac ex variis adjunctis quæ facultatis cognoscendi subsidio vel impedimento esse possunt. *Ordo logicus veritatum est absolutus* quippe statuit intimas idearum relationes et nexus, quæ ex ipsa rerum natura exsurgunt. (Perrone, *Prælect. theolog.* 2, part. 3, p. 1270.)

Raison, sans cependant qu'en effet elle en dépende. Nous repoussons, sous le nom d'Utilitarisme, la substitution de la Raison à la Conscience ; c'est peut-être une semblable erreur d'enseigner qu'un procédé de la Raison est le *sine qua non* d'une vraie Foi. Lorsqu'on dit que l'Évangile veut une Foi raisonnable, cela n'a pas besoin de signifier autre chose, sinon, que la Foi est elle-même conforme à la droite Raison, et non qu'elle en résulte dans tel ou tel individu.

La différence généralement reconnue qui existe entre le génie poétique ou tout autre semblable génie et l'art de la critique, nous fournit un exemple semblable et tout à fait familier. Cet art est le souverain dispensateur de la louange et du blâme, et constitue en matière de goût une cour d'appel ; de même donc que le critique applique une règle à ce qu'il ne peut créer, ainsi la Raison sanctionne les actes de la Foi, sans être, pour cela, la source d'où la Foi découle.

D'un autre côté, la Foi certainement semble, en fait, exister et agir dans une entière indépendance de la Raison. Dira-t-on qu'un enfant ou un homme sans instruction ne peut faire un acte de Foi utile au salut, sans être capable de produire les raisons qui le font agir ainsi ? Voit-il suffisamment les Evidences du Christianisme ? Quelle preuve logique a-t-il de sa divinité ? S'il n'en a point, la Foi envisagée comme habitude de l'âme, ne dépend ni des recherches, ni de l'examen, mais elle a sa base, quelle qu'elle soit, aussi bien que la Conscience. La Raison, comme nous le voyons, peut donc être le juge sans être l'origine de la Foi, et la Foi, être justifiée par la Raison, sans en faire usage. Voilà ce qu'on trouve à mentionner au premier coup d'œil.

2. J'observe en second lieu que, quelle que soit la distinction réelle et le rapport qui existent entre la Foi et la Raison, ce qu'il n'entre pas dans notre dessein de déterminer tout de suite, la différence qu'on pourrait établir entre elles, en les envisageant sous un point de vue populaire, c'est que la Raison n'admet rien avant d'avoir une forte évidence, tandis qu'une plus faible suffit à la Foi.

Lorsque, par exemple, un incrédule (1) bien connu du dernier siècle, prétend que la divinité du Christianisme, contrairement à la nature des choses, repose sur le témoignage des Apôtres, que les lois de la nature sont uniformes, tandis que celles du témoignage varient, et qu'il ajoute ironiquement : Le Christianisme est fondé sur la Foi et non sur la Raison, dit-il autre chose, sinon que la Raison, dans l'évidence qu'elle demande, est plus exigeante que la Foi ?

De plus, le fondateur (2) de la nouvelle Ecole Utilitaire insiste pour que toute évidence concernant les miracles compare, avant d'être admise, devant un tribunal, qui procède juridiquement à son examen ; — ce qui prouve encore que la Raison demande des preuves exactes, et que la Foi en accepte de moins précises.

On trouve aussi la même chose dans l'idée entretenue par les gens du monde, que la Foi n'est que crédulité, superstition, fanatisme ; ces principes d'action, comme il est notoire, étant de ceux auxquels une évidence incomplète de leurs objets suffit. D'un autre côté, le scepticisme, qui paraît ne vouloir s'accommoder d'aucune évidence, est souvent qualifié du nom de Raison. Ce que sont, comparées ensemble, la Raison et la Foi, peut donc être déterminé d'après ce qui en est la contre-façon, c'est-à-dire, d'après le rapport mutuel qui existe entre la crédulité et le scepticisme, rapport sur lequel personne n'élève aucun doute.

Si l'on dit, de même, que les mathématiques font pencher l'esprit vers le doute et le latitudinairianisme, cela vient, selon la remarque d'un homme (3) qui sentit l'influence de cette étude, de ce qu'elles nous indisposent contre les arguments fondés sur de pures probabilités.

Ou, pour prendre des exemples particuliers : — que la preuve du baptême des enfants soit appuyée par ses défenseurs sur des textes comme celui-ci : « Laissez venir à moi les petits

(1) Hume.

(2) Bentham.

(3) L'évêque Watson.

enfants (1), » un homme habitué à raisonner attaquera un pareil argument comme n'étant pas suffisant pour établir le point en question ; il dira, que de ce qu'il faut laisser approcher les enfants du Christ et les lui consacrer, il ne s'ensuit pas qu'on doive les baptiser ; et qu'il attend une évidence plus décisive.

De plus, si l'on défend l'observance d'un Sabbat Chrétien, en donnant pour raison que les Apôtres l'ont observé eux-mêmes, un raisonneur captieux pourra fort bien objecter que, vu la déclaration expresse de saint Paul, le Sabbat, comme tel, étant aboli, une pure pratique, dont le souvenir se trouve consigné dans les Actes, et qui, autant que nous le savons, était temporaire et accidentelle, ne peut rétablir ce qui fut une fois détruit, et introduire un rit judaïque dans l'Évangile. Les personnes religieuses qui ne peuvent répondre à cette objection sont souvent tentées de l'imputer « à la sagesse des hommes, » « à la logique des écoles, » « à l'orgueil de la Raison » et à d'autres causes semblables, et d'insister sur la nécessité d'étudier ingénument l'Écriture comme moyen de la repousser. Nous n'avons pas à nous occuper de défendre leur langage ; mais il est évident qu'il fortifie ce que nous avons avancé, comme montrant que la Raison pour être convaincue demande plus d'évidence que la Foi.

On voit donc, en comparant la Raison et la Foi, que Foi veut dire facilité, Raison, difficulté de conviction. La Raison est appelée bon sens ou scepticisme, selon la disposition de celui qui parle, et la Foi, simplicité ou crédulité.

3. La question suivante à laquelle je me bornerai aujourd'hui est celle-ci : — Comment, s'il en est ainsi, est-il conforme à la Raison d'accepter une évidence inférieure en force à celle que la Raison requiert ? Si la Foi est ce que nous l'avons faite, elle s'oppose à la Raison, comme se contentant du moins lorsque la Raison demande le plus. Si donc, la Raison est l'action normale de l'âme, il faut que la Foi en soit la faiblesse.

(1) Matt. xix, 14.

La réponse à cette question nous avance d'un pas dans nos recherches sur le rapport qui existe entre la Foi et la Raison.

La Foi (1) donc, ai-je dit, ne demande pas une évidence aussi forte qu'il est nécessaire pour ce que l'on considère communément comme une conviction rationnelle ou une croyance basée sur la Raison ; et pourquoi ? parce qu'elle est principalement dominée par des considérations antécédentes. Voilà ce qui fait que ces deux principes sont opposés l'un à l'autre ; la Foi est influencée par des indices préalables, des prépossessions, et (dans le bon sens du mot) des préjugés ; mais la Raison, par des preuves directes et précises. L'esprit qui croit, est dominé par ses propres espérances, ses craintes et ses opinions ; tandis qu'il est supposé sévère dans ses preuves, lorsqu'il rejette la preuve antécédente d'un fait, — qu'il rejette tout, excepté l'évidence réelle qui peut être produite en sa faveur. Quelques mots suffiront pour le montrer.

La Foi est un principe d'action, et l'action ne laisse pas le temps de faire des recherches minutieuses et complètes. Libre à nous de penser, si nous le voulons, que de telles investigations sont d'une grande valeur ; bien qu'en vérité, elles tendent à énerver l'énergie pratique de l'âme, tout en perfectionnant son exactitude scientifique ; mais, quels qu'en soient le caractère et les conséquences, il est impossible de les mettre en œuvre dans l'action. Rassembler soigneusement des évidences, examiner des arguments, peser la valeur de témoignages opposés, peut convenir à des personnes qui ont du loisir et sont à même d'agir quand et comment il leur plaît, mais ne convient nullement à la multitude. La Foi, donc, comme étant un principe pour la multitude et un principe de conduite, est influencée plus par ce qui, dans un langage familier à cette enceinte, est appelé *σικόρα* (2) que parce qu'on appelle *σημεία* ; —

(1) C'est-à-dire la foi telle qu'elle existe dans l'âme du croyant *in ordine chronologico* ; car la foi *ordine logico* est basée sur la démonstration.

(2) Cette distinction se trouve au commencement de la Rhétorique d'Aristote.

moins par l'évidence, plus par des principes, des vues, des désirs dont l'âme est préalablement en possession.

Il en est ainsi de toute Foi, et non pas seulement de la Foi religieuse. Nous entendons un rapport qui circule dans les rues, ou nous le lisons dans les feuilles publiques. Nous ne connaissons rien de l'évidence; nous ne connaissons ni les témoins, ni rien qui les concerne; cependant nous croyons quelquefois implicitement, quelquefois pas; quelquefois nous croyons sans demander d'évidence, quelquefois nous refusons de croire jusqu'à ce qu'elle nous ait été donnée. Un bruit court qu'en Syrie, ou au Midi de l'Europe, un tremblement de terre désastreux vient de tout renverser; nous le croyons facilement, parce qu'il peut bien être vrai, et que peu nous importe qu'il ait eu lieu. Mais s'il s'agissait d'une contrée voisine de nous, nous essaierions d'en suivre la trace jusqu'à ce que nous nous fussions assurés de son authenticité. Nous ne réclamons l'évidence qu'à défaut de probabilités antécédentes.

De plus, il est à peine nécessaire de remarquer combien nos propres inclinations ont à faire avec notre croyance. On croit ce que l'on désire être vrai; c'est presque un proverbe. Celui qui caresse un projet, se persuade difficilement qu'il a manqué; c'est avec peine que l'on ajoute foi à un messenger de mauvaises nouvelles. On peut objecter, à la vérité, que l'ardent désir d'un objet nous empêche parfois de croire que nous l'avons obtenu. Certainement; mais cela n'arrive que lorsque la réalisation en est aussi peu probable qu'elle est plus à souhaiter. Ainsi saint Thomas douta de la résurrection; ainsi Jacob, surtout pour avoir été déjà trompé par ses enfants, ne voulut pas croire que Joseph était gouverneur de l'Égypte, lorsqu'on vint lui annoncer cette nouvelle: « Le cœur de Jacob tomba en défaillance, car il ne les croyait pas.....; mais, à la vue des chariots envoyés par Joseph pour l'amener, l'esprit de Jacob leur père se ranima. »

Il en est de même des opinions préconçues. Les hommes croient facilement les rapports défavorables aux personnes qu'ils haïssent ou ce qui confirme leurs propres théories. « Des riens

légers comme l'air, » voilà tout ce qu'un esprit prédisposé demande pour croire et agir.

Tels sont les motifs de crédibilité, qui, par une loi de notre nature, exercent sur nous tous leur influence, qu'ils soient raisonnables ou non dans un cas particulier. Lorsque nous invoquons des probabilités qui n'existent pas réellement, ou que nos désirs sont désordonnés, ou nos opinions fausses, notre Foi devient faiblesse, extravagance, superstition, enthousiasme, bigotisme, préjugé, selon la circonstance; mais s'il n'y a rien à reprendre dans nos prépossessions, nous avons alors raison de croire ou de ne pas croire, je ne dis pas sans évidence, mais sur une évidence légère.

Ainsi, tandis que la Raison (dans le sens ordinaire du mot) s'appuie sur l'évidence, la Foi est influencée par des présomptions; voilà pourquoi, lorsque la raison demande des preuves rigoureuses, des preuves vagues et incomplètes suffisent à la Foi.

Quelques conséquences et quelques réflexions qui découlent de cette doctrine serviront à la faire ressortir et à la rendre plus palpable. Elles ne sont pas sans importance.

1<sup>o</sup> Je voudrais tout d'abord faire remarquer comment coïncide, car il semble y avoir coïncidence, ce qui a été dit précédemment, avec la définition de la Foi, selon saint Paul, telle qu'elle se trouve dans le texte. Il aurait pu la définir: « confiance dans la parole d'un autre, » ou « acceptation d'un divin message, » ou « soumission de l'intelligence aux mystères, » ou en d'autres termes aussi justes et plus théologiques; mais au lieu de s'exprimer ainsi, il adopte une définition basée sur sa nature, et qui justifie singulièrement la manière dont nous l'avons envisagée ici. « La Foi, dit-il, est la substance » ou la réalisation « des choses que nous devons espérer. » Elle consiste à tenir pour existant, ce dont elle espère ou désire l'existence; elle n'est pas « la réalisation de choses prouvées. » Son désir, voilà son évidence majeure, ou, comme le dit expressément l'Apôtre à la suite, elle est à elle-même sa propre évidence, « étant l'évidence des choses que nous ne voyons point. » Et

voilà pourquoi, naturellement, la Foi, selon les paroles de saint Paul dans d'autres épîtres, semble si déraisonnable au monde. Non pas qu'elle ne s'appuie nullement sur la Raison, c'est-à-dire sur l'évidence; mais parce que ce dont elle se contente est tellement au-dessous de ce qui serait nécessaire, abstraction faite de l'inclination de l'âme, que son évidence semble au monde comme rien.

2° Maintenant, on voit clairement en quel sens la Foi est un principe moral. Ce sont moins des faits que des probabilités qui la font naître dans l'esprit; et comme les probabilités n'ont pas de valeur définitivement établie, et échappent aux règles de la science, c'est le tempérament moral qui les fait ce qu'elles sont pour chaque individu. La probabilité est autre pour un homme vertueux que pour un homme vicieux. Des objets qu'au jugement d'un cœur droit, on peut désirer et obtenir, ne seront considérés par des hommes irrégieux que comme de vaines imaginations. Une telle rectitude dans le jugement moral, une telle appréciation des choses, voilà le véritable *medium* dans lequel les preuves du Christianisme ont leur pleine influence; une faible preuve ayant, dans des circonstances, plus de puissance qu'une forte, à part ces circonstances. Cela s'applique aussi bien à la matière qu'à l'évidence de l'Évangile. Il est difficile de dire où se trouverait l'évidence de l'Écriture ou du symbole, sans ces illuminations accidentelles que par sa présence elle fait jaillir de l'esprit de l'investigateur pour se les assimiler ensuite, et qu'une Providence miséricordieuse y place précisément dans ce dessein. Les textes puisent leur puissance lumineuse dans l'atmosphère de l'habitude, de l'opinion, de l'usage, de la tradition à travers laquelle nous les voyons. D'un autre côté, les hommes irrégieux sont les juges compétents de la valeur de l'évidence proprement dite, lorsque c'est d'elle que dépend la décision; car l'évidence s'adresse à la Raison, force la Raison de croire en proportion de sa puissance, et lui permet de douter ou de ne pas croire en proportion de sa faiblesse. Le sang répandu sur la robe aux diverses couleurs de Joseph était aussi visible à un ennemi qu'à un ami; les miracles

en appellent aux sens de tous les hommes, bons et mauvais ; et tandis que cette connaissance pratique de la nature, commune aux justes comme à ceux qui ne le sont pas, en montre le caractère surnaturel, le fait de leur existence dans telle ou telle occasion dépend de certaines considérations sur le témoignage, l'enthousiasme, l'imposture, et autres choses semblables, dans lesquelles il n'y a rien d'intime, rien de personnel. C'est une espèce de preuve qu'un homme ne fait pas pour lui-même, mais qui est faite pour lui. Elle existe indépendamment de lui ; c'est son propre éclat et son caractère objectif qui la font saisir. Ce dont elle se fait gloire, c'est de ne demander que des oreilles simples et candides ; bien plus, elle s'adresse spécialement à l'incrédule, et l'engage à se convertir comme malgré lui. Il n'y a pas à choisir ; il n'y a ni mérite, ni louange, ni blâme, à croire ou à ne pas croire ; ni l'un ni l'autre n'est une marque de caractère. Mais un homme est responsable de sa Foi, parce qu'il est responsable de ce qu'il aime et de ce qu'il n'aime pas, de ses espérances et de ses opinions, sur tout ce dont sa foi dépend. Et c'est parce que les incrédules ne voient pas cette distinction, qu'ils persistent à dire que l'homme n'est pas plus responsable de sa Foi que de ses fonctions corporelles ; qu'elles viennent également de la nature ; qu'il ne dépend pas de la volonté de rendre forte une preuve faible ; que si quelqu'un pense que telle raison ne va pas au delà de telles limites, il agit mal en cherchant à les lui faire dépasser ; que si, après tout, il erre dans ses jugements, c'est pour lui un malheur, mais nullement sa faute ; qu'il est sous l'action de certains principes extérieurs, et doit obéir aux lois de l'évidence, qui sont nécessaires et constantes. Mais, en vérité, quoiqu'une évidence donnée ne varie pas en force, la probabilité antécédente qui l'accompagne, varie indéfiniment, selon l'état de l'âme de celui qui l'examine.

3° De plus, ce qui vient d'être dit, montre clairement pourquoi nos grands théologiens, Bull et Taylor, pour n'en pas rappeler d'autres, ont soutenu que la foi qui justifie est *fides formata charitate*, ou, dans les termes de saint Paul, *πίστις διάγάπης ἐνεργουμένη*... Car, de même que la Foi, qui n'est pas

morale, mais dépend de l'évidence, est *fides formata ratione*, — Foi morte qu'un infidèle peut avoir; ainsi, celle qui justifie ou est agréable aux yeux de Dieu, trouve sa vie et son aliment dans le désir de ces choses qu'elle accepte et confesse.

4° Ici, encore une fois, nous voyons ce que veulent dire ces mots, la Foi est un principe surnaturel. Les lois de l'évidence sont les mêmes pour l'Evangile et pour les matières profanes. Si ces lois étaient les seuls arbitres de la Foi, il s'ensuivrait que la Foi ne pourrait avoir en elle-même rien de surnaturel. Mais l'amour du grand Objet de la Foi, sa contemplation attentive, la disposition à le croire tout près, la facilité à croire à son intervention dans les choses humaines, la crainte de courir le risque de mépriser ou de perdre ce qui peut réellement venir de lui; voilà des sentiments qui ne sont pas naturels à l'homme tombé, et ils ne peuvent être que l'œuvre d'une grâce surnaturelle; et ce sont ces sentiments qui nous font regarder comme suffisamment prouvé, ce qui en soi n'est pas fort de preuves. L'homme, à l'état naturel, n'a pas le cœur fait pour les promesses de l'Evangile; il en dissèque l'évidence sans respect, sans espérance, sans hésitation, sans trouble; et lorsque, peut-être, il l'analyse plus philosophiquement qu'un autre, le discute avec plus de lumières, et le résume avec l'habileté et la précision d'un légiste, il s'en tient là, sans arriver jamais aux vérités plus hautes qui en sont l'objet, sans jamais aspirer l'esprit qui s'en exhale.

5° Cette remarque porte sur un fait qui a parfois inquiété des chrétiens, — c'est que ces philosophes (1), tant anciens que modernes, qui se sont distingués dans les sciences physiques, ont souvent manifesté des tendances à l'incrédulité. Le système des causes physiques est tellement plus tangible et plus satisfaisant que celui des causes finales, que s'il n'y a dans l'esprit de l'investigateur des dispositions préexistantes et indépendantes, l'amenant à méditer sur les phénomènes qui révèlent un Créateur Intelligent, il se déterminera certainement pour

(1) Voyez Bacon, de augm. scient. § 5.

ceux qui s'harmonisent avec l'hypothèse d'un ordre de choses immuable et de lois qui ne relèvent que d'elles seules. Ce fut même une grande question de savoir si l'athéisme n'est pas aussi philosophiquement compatible avec les phénomènes du monde physique, que le dogme d'une Puissance créatrice et modératrice. Mais, quoi qu'il en soit, la sauvegarde pratique, contre l'athéisme pour ceux qui font des recherches scientifiques, c'est le besoin, le désir, le sentiment intime de cette Puissance, existant dans l'âme, avant qu'ils n'examinent le monde matériel sorti de ses mains, et indépendamment de cet examen.

6° C'est en cela que consiste le vice principal du fameux argument contre les miracles, d'un philosophe écossais dont personne ne peut nier la profondeur et la subtilité. Accordons (du moins en passant) qu'à en juger par l'expérience de la vie, l'erreur des témoins est plus vraisemblable que la suspension des lois de la nature. Il peut encore y avoir, à part cette manière d'envisager la question, des considérations qui fassent pencher la principale probabilité de l'autre côté, savoir, la vraisemblance, *à priori*, de l'existence d'une révélation. Ici, donc, nous voyons comment la Foi est et n'est pas d'accord avec la Raison; unie à la probabilité antécédente que la Providence se révélera elle-même au genre humain, telle évidence du fait, qui dans un autre cas serait insuffisante, peut engendrer la conviction, même au jugement de la Raison. Mais il n'est pas besoin qu'elle soit suffisante, à part cette probabilité; c'est-à-dire, que la Raison pesant seulement l'évidence, ou arguant d'après l'expérience des choses visibles, est opposée à la Foi; mais qu'admettant l'influence complète des sentiments moraux, elle est d'accord avec elle.

On pourrait croire d'après cela que Paley, dans l'Introduction à son ouvrage sur les Evidences, a exigé à peine assez, lorsqu'il dit du dogme de la vie future et d'une révélation relative à ce même dogme: « Il n'est pas nécessaire pour notre dessein, que ces propositions soient susceptibles de preuve, ou même, qu'à l'aide d'arguments tirés de la lumière natu-

relle, elles puissent être présentées comme probables ; il suffit que nous puissions dire qu'elles ne sont pas tellement improbables, qu'on doive rejeter, au premier examen, les propositions ou les faits qui leur sont unis. » Ce fin et ingénieux écrivain demande ici la liberté de faire seulement ce que l'auteur Utilitaire mentionné ci-dessus requiert, savoir, de porter son affaire, en quelque sorte, devant un tribunal ; comme s'il se confiait dans la force de son évidence, se dispensant de faire des considérations religieuses d'un côté ou d'un autre, et arguant des seuls phénomènes de l'esprit humain, tels que les inclinations, les motifs, les habitudes d'après lesquels l'homme agit. Je me contenterai de dire qu'un tel procédé me paraît dangereux. Les miracles, comme on le dit communément, ne sont pas faits pour convaincre les athées, et présentés comme évidence d'une révélation, ils présupposent l'existence d'un Agent Intelligent, auquel on doit les rapporter ; de même les Evidences, en général, ne seraient pas fondées si l'on n'admettait pas que la doctrine à l'appui de laquelle on les invoque, non-seulement n'est pas inconsistante, mais est même en harmonie avec les lois de son gouvernement moral. Quoique les miracles soient une dérogation aux lois physiques qui régissent l'univers, ils tendent à l'accomplissement légitime de ses lois morales. En effet, lorsqu'ils étaient opérés, ils s'adressaient à des personnes qui déjà croyaient non pas à la simple probabilité, mais même à la vérité des révélations surnaturelles. On en trouve une preuve dans la prédication de notre Seigneur et de ses Apôtres, qui ont coutume d'en appeler aux sentiments religieux de leurs auditeurs, et qui, quoique mal accueillis du grand nombre, persuadaient ainsi ceux qui étaient persuadés ; — non pas, il est vrai, les sophistes d'Athènes ou les publicistes de Rome, mais cependant des hommes qui différaient entre eux par la disposition de l'âme, les pieux, les superstitieux, les débauchés, séparés d'opinions, il est vrai, sur d'autres points, mais s'accordant tous à reconnaître des vérités qui dépassent ce monde, qu'ils en aient eu ou non une connaissance claire, qu'ils y aient ou non conformé leur vie, — le juif

dévoit, le prosélyte de la porte, le pécheur ignorant, le publicain méprisé, et le païen idolâtre.

7° Enfin, nous voyons ici l'intention des théologiens qui ont été amenés à déprécier ce qu'on appelle Evidences de la Religion. Le dernier siècle, époque à laquelle la charité était refroidie, est désigné spécialement comme l'Age des Evidences : et maintenant que des sentiments plus pieux et plus ardents ont pris place dans les cœurs, il existe en plusieurs endroits, à peine s'il est besoin de le dire, une disposition marquée à penser légèrement que tel fut le dix-huitième siècle, telles sont ses fameuses démonstrations. Je n'ai point à faire ici une comparaison formelle du dernier siècle avec le siècle présent, ni à dire qui approche le plus de la vérité, ou de ceux qui dans ces matières marchent avec l'époque actuelle, ou de ceux qui restent en arrière avec le siècle précédent. Je veux seulement faire connaître ma pensée sur les personnes qui déprécient les Evidences ; je crois qu'elles considèrent, comme une règle générale, que les esprits religieux admettent l'Évangile, surtout d'après la grande probabilité antécédente d'une révélation, et parce que l'Évangile répond à leurs besoins ; que, d'un autre côté, les Evidences sont sans valeur pour les esprits irréligieux. De plus, elles veulent peut-être dire qu'insister beaucoup sur des matières qui sont la plupart si peu utiles pour quelque but pratique que ce soit, c'est empêcher les hommes de voir le Christianisme dans son véritable jour, et les amener à penser que la Foi est surtout le résultat de l'argument, que la Vérité religieuse est une matière légitime de discussion, et que ceux qui la rejettent font plutôt une faute de jugement qu'un péché. Elles croient voir dans l'étude en question une tendance qui viole la sainteté et la dignité de la Religion, puisque ses partisans avoués confessent qu'ils sont sur le même terrain que les philosophes du monde, qu'ils admettent les mêmes principes et tendent seulement à en tirer d'autres conclusions ; car, n'est-ce pas là l'erreur, l'erreur commune et fatale du monde, de se constituer juge de la Vérité religieuse sans avoir préparé son cœur ? « Je suis le bon Pasteur, et je connais mes brebis, et mes

brebis me connaissent. » « Il marche devant , et ses brebis le suivent , car elles connaissent sa voix. » « Ceux dont le cœur est pur voient Dieu. » « A celui qui est doux, les mystères sont révélés. » « L'homme spirituel juge de tout. » « Les ténèbres ne l'ont point comprise. » Les yeux grossiers ne voient pas ; les oreilles dures n'entendent pas. Mais dans les écoles du monde , les chemins qui conduisent à la Vérité sont considérés comme de grandes routes ouvertes à tous les hommes et en tout temps, quelles que soient leurs dispositions. Il est permis d'approcher de la Vérité sans respect. Chacun est regardé comme n'étant pas plus que son voisin, ou plutôt, les facultés de l'intelligence, la pénétration, la sagacité, la subtilité et la profondeur, sont regardées comme les guides qui mènent à la Vérité. Les hommes pensent qu'ils ont autant de droits de discuter les sujets religieux, que s'ils étaient eux-mêmes religieux. Ils abordent à l'instant, quand il leur plaît, les points les plus sacrés de la Foi ; et, si l'occasion se présente, sans avoir préparé leur âme, dans leurs heures de récréation, au milieu même des libations d'un festin. Faut-il s'étonner s'ils finissent ordinairement par être Indifférentistes, et par conclure que la Vérité religieuse n'est qu'un nom, que tous les hommes ont raison et que tous ont tort, comme le témoignent visiblement la multitude des sectes et des partis, et comme ils le sentent par la conviction claire qu'ils ont que le terme inévitable de leurs propres recherches, c'est la nuit ?

Cependant, quelque sérieux que puissent être ces dangers, il ne s'ensuit pas que les Evidences ne soient pas capables de rendre un grand service à certaines personnes d'une trempe d'esprit particulière. Elles peuvent frapper les insoucians, comme les frapperait un miracle qui, toutefois, n'est pas une condition nécessaire de croyance. De plus, elles sont souvent comme la pierre de touche de la bonne foi ; les incrédules se condamnant eux-mêmes en les rejetant. Il arrive encore que des personnes religieuses sont quelquefois embarrassées et s'égarent dans leur route ; sont accablées par des objections ; voient des difficultés insurmontables ; offrent une proie facile à

la subtilité d'esprit, ou succombent sous le poids d'une excessive anxiété. Dans ces circonstances, les différentes preuves du Christianisme seront un soutien, un refuge, un encouragement, un point de ralliement pour la Foi, une bienfaisante économie ; et même, pour les chrétiens les mieux affermis, une source de reconnaissance et d'admiration respectueuse ; ainsi qu'un moyen de fortifier en eux la foi et l'espérance. Inutile de retrancher, à cet égard, quelque chose de l'usage des Evidences ; beaucoup moins encore un esprit sain peut-il se laisser aller à l'étrange idée que les défenseurs du Christianisme peuvent se dispenser d'invoquer des preuves en sa faveur, et que ceux qu'on voudrait amener à le professer n'ont pas le droit d'en exiger. Je voudrais seulement maintenir que ces preuves n'ont pas besoin d'être soumises à l'analyse, ni de prendre une forme méthodique, ni d'être complètes et symétriques dans l'esprit du croyant, et que leur vie c'est la probabilité. Je dis seulement que c'est la probabilité antécédente, qui donne de la portée à ces arguments tirés des faits, qu'on appelle communément les Evidences de la Révélation ; que, si une pure probabilité ne prouve rien, de purs faits ne persuadent personne ; que la probabilité est au fait, ce que l'âme est au corps ; que de purs présomptions peuvent n'avoir point de force, mais que de purs faits n'ont pas de chaleur. Une évidence mutilée et incomplète suffit pour persuader lorsque le cœur est vivant ; mais des évidences mortes, quelque parfaites qu'elles soient, ne peuvent créer qu'une foi morte.

Pour conclure : on observera que je n'ai pas dit ce qu'est réellement la Raison, ni quel est son rapport avec la Foi, mais que je les ai seulement contrastées, prenant le mot Raison dans l'acception populaire. Je ne me propose pas autre chose que de déterminer le sens dans lequel les mots Foi et Raison sont employés par les écrivains chrétiens et catholiques ; si j'y réussis, je serai content, sans en essayer la défense. La moitié des controverses dans le monde, ne roulent que sur des mots, et si l'on pouvait clairement les préciser et les définir, elles seraient bientôt terminées. Ceux qui s'y trouveraient engagés ne

tarderaient pas à voir qu'en substance ils sont d'accord , ou que leur dissidence a sa source dans les principes fondamentaux. Tel est le grand objet vers lequel il faut tendre aujourd'hui , quoiqu'il offre , je l'avoue , d'immenses difficultés. Inutile pour nous de disputer , inutile pour nous de prouver , — nous n'avons besoin que de définir. C'est ce par quoi nous devons , à tout événement , commencer , si nous pouvons le faire. La controverse , au moins dans ce siècle , n'existe pas entre les armées du ciel , Michel et ses Anges d'un côté , et de l'autre , les puissances du mal ; mais c'est une sorte de bataille nocturne , où chacun combat pour soi , où les amis et les ennemis sont pêle-mêle. Lorsque les hommes comprennent ce que chacun d'eux veut dire , ils voient , pour la plupart , que la controverse est superflue et ne mène à rien.

---

## CINQUIÈME DISCOURS.



# CINQUIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE 13 JANVIER 1839,

SUR LA NATURE DE LA FOI EN RAPPORT AVEC LA RAISON

---

Dieu a choisi ce qui était insensé  
selon le monde pour confondre les  
sages, et il a choisi ce qui était faible  
pour confondre les forts.

(1 Cor, 1, 27.)

On est aujourd'hui dans l'habitude, en parlant de la Foi, de lui accorder simplement une nature morale, et de la faire dépendre et suivre d'un acte de la Raison antérieur et distinct, — la Raison garantissant, sur une évidence tout à la fois ample et soigneusement examinée, que l'Évangile vient de Dieu, et la Foi l'embrassant *alors*; d'un autre côté, l'idée la plus conforme à l'Écriture, et évidemment aussi la plus en harmonie avec les faits, semble être celle-ci : que l'acte de Foi, au lieu d'être réellement le produit d'une série d'arguments d'où résulterait la croyance, est simple, élémentaire et complet par lui-même (1), et ne dépend d'aucun procédé rationnel préalable. Cette doctrine est d'accord avec la commune opinion des

(1) En d'autres termes, quoique dans l'ordre logique (in ordine logico) la Foi soit basée sur le raisonnement, cependant dans la pratique (in ordine chronologico) l'acte de Foi et celui de la Raison s'unissent tellement dans l'âme du croyant qu'il est difficile d'en marquer la distinction.

hommes qui, quoique regardant comme opposées la Foi et la Raison, voient cependant plutôt dans la Foi une Raison faible qu'une qualité morale ou un acte ayant la Raison pour principe. On prêche à un homme la parole de Vie ; il l'écoute, il y croit. Sur quels fondements ? Sur ces deux-ci, savoir : — la parole de l'être humain qui en est le messager, et la vraisemblance du message. Pourquoi le message lui paraît-il probable ? Parce qu'il se sent de l'amour pour lui, son amour étant fort, quoique le témoignage soit faible. Il est vivement pénétré de l'excellence intrinsèque du message, du désir qu'il soit vrai, de sa ressemblance avec celui que la bonté divine accorderait, ce lui semble, si elle voulait en accorder un, de la nécessité et de la probabilité d'une Révélation. Ainsi la Foi est le raisonnement d'un esprit religieux, ou de ce que l'Écriture appelle un cœur droit ou renouvelé, agissant plutôt d'après des présomptions que d'après l'évidence, spéculant et se hasardant sur l'avenir, lorsque ce raisonnement ne peut l'en assurer.

Prenons pour exemple saint Paul prêchant à Athènes (1) ; il s'annonça comme le messager de ce Dieu que les Athéniens adoraient déjà sans le connaître, et dont parlaient leurs poètes. La conviction de la nature spirituelle et de l'unité de Dieu résidait au fond de leurs cœurs ; il fit un appel à cette conviction, puis les exhorta à se tourner vers Celui qui en avait établi un par lequel le monde entier serait jugé un jour. C'était un appel à la probabilité antécédente d'une Révélation qui devait être appréciée différemment, selon le désir que chacun en avait dans son cœur. Mais quelle évidence leur donna-t-il pour concentrer ces différentes présomptions antécédentes, auxquelles il en référerait en faveur du message dont il était porteur ? Une bien légère, quelque chose cependant ; non par un miracle, mais sa parole que Dieu avait ressuscité le Christ d'entre les morts ; évidence qui ressemble beaucoup à celle que l'on donne aujourd'hui à la masse des hommes, ou plutôt moins

(1) Vid. Act. xvii.

encore. Personne ne prétendra qu'elle était forte ; toutefois, aidée par ce que la prétention avait de nouveau et d'original, si je puis m'exprimer ainsi, par ce qu'elle avait d'étrange et d'improbable à la voir comme une pure invention ; soutenue par l'air de l'Apôtre lui-même, et'en outre, par toute la puissance des probabilités antécédentes qui existaient en eux et que saint Paul réveilla, elle suffit. Elle suffit, car quelques-uns crurent ; — elle suffit, non pas, il est vrai, par elle-même, mais elle suffit à ceux qui aimaient, et qui, par conséquent, inclinaient à croire. Paul ne fut qu'un « discoureur » et rien de plus, pour ceux auxquels un autre monde n'inspirait ni craintes, ni désirs, ni vœux ardents, ni espérance ; mais ceux dont les cœurs en étaient remplis, c'est-à-dire, qui, selon les paroles de l'Évangéliste en un autre endroit, étaient « prédestinés à la vie éternelle, » ceux-là « s'attachèrent à lui et crurent. »

Ainsi, cet exemple semble me justifier pleinement d'avoir envisagé la Foi comme un acte de la Raison, mais de cette Raison que le monde appellerait faible, défectueuse, insuffisante, parce qu'elle s'appuie plus sur la présomption, et moins sur le raisonnement. D'un autre côté, je conçois que ce passage de l'Écriture ne s'accorde pas du tout avec la théorie moderne maintenant en honneur, qui fait de la Foi un acte purement moral, dépendant d'un procédé préalable de la lucide et prudente Raison. S'il en était ainsi, on serait autorisé à croire que saint Paul n'avait nul droit à la foi de ses auditeurs, avant d'avoir opéré sous leurs yeux un miracle valable au jugement de la Raison, pour preuve que son message devait être accepté passivement par la Foi.

Or, que cette différence de théorie sur la nature de la Foi religieuse ne soit pas sans portée, c'est évident peut-être, d'après les conclusions que j'en ai tirées la semaine dernière, conclusions certainement importantes, si elles sont légitimes ; dans la pensée qu'il en est ainsi, je vais maintenant établir clairement le rapport qui existe entre la Foi et la Raison, tel que je le conçois. Voici donc ce que j'ai à observer.

Nous sommes environnés par des êtres qui existent dans

une entière indépendance de nous, et cela, que nous existions ou que nous cessions d'exister, que nous en ayons connaissance ou non. Nous les divisons communément en deux grandes classes, les êtres matériels et les êtres immatériels. Les sens nous font connaître directement les premiers ; l'existence des personnes et des choses, leurs propriétés et leurs modes, leurs rapports mutuels, leurs actes, sont pour nous des objets de sensation. Toutes ces choses nous sont directement connues par les sens ; nous voyons, nous entendons ce qui se passe et sans intermédiaire. Pour les êtres immatériels, que des facultés analogues à celles des sens nous avertissent directement de leur présence, rien ne l'indique, excepté toutefois pour ce qui regarde notre âme et ses actes. Mais, toujours est-il, au moins, que si nous possédons ces facultés, nous n'en n'avons pas la conscience, et faire profession de l'avoir, c'est ce que nous appelons, avec raison, enthousiasme. Parfois, il est vrai, cette conscience a été accordée, comme dans quelques-unes des apparitions de Dieu à l'homme rapportées dans l'Écriture ; mais, dans le cours ordinaire des choses, quelque direct que soit le rapport entre l'âme et les êtres immatériels, que nous les percevions ou non, que nous en soyons influencés ou non, nous n'avons certainement pas conscience de cette perception ni de cette influence, comme il arrive lorsque nous percevons par le moyen des sens les choses matérielles. Les sens donc sont les seuls instruments que nous sachions nous avoir été départis pour nous mettre en rapport direct et immédiat avec ce qui est en dehors de nous. Il est en outre très-clair aussi que nos sens n'étendent guère notre sphère au delà de nous-mêmes, et qu'ils ne nous initient au monde extérieur qu'en certaines circonstances, à certaines conditions de temps et d'espace, et par certains milieux à travers lesquels ils agissent. Il faut, pour toucher des objets, que nous soyons près d'eux ; pour percevoir des sons, que nous ne soyons pas interrompus par d'autres frappant simultanément nos oreilles ; pour voir quoi que ce soit, que nous ayons de la lumière ; nous ne pouvons ni voir, ni entendre, ni toucher les choses passées ou futures.

La faculté de l'âme qui supplée à ce défaut, c'est la Raison. C'est par elle que nous arrivons à la connaissance des choses qui sont en dehors de nous, des êtres, des faits, des événements, qui dépassent la portée de nos sens. Elle ne nous assure pas seulement des choses matérielles, ou des choses immatérielles, ou seulement du présent, ou du passé, ou du futur; bien que limitée dans sa puissance, elle est illimitée dans sa sphère, si on la considère comme faculté, quoique naturellement, dans chaque individu, cette sphère ne soit pas la même. Elle atteint aux extrémités de l'univers et au trône de Dieu même assis par delà les mondes; elle nous amène de toutes parts des connaissances qui, claires ou incertaines, n'en sont pas moins des connaissances, quel qu'en soit le degré de perfection; mais, en même temps, avec cette particularité, qu'elle ne les obtient pas directement, mais indirectement.

La Raison ne perçoit *réellement* quoi que ce soit; mais c'est une faculté qui passe des choses connues aux choses inconnues, dont elle nous certifie l'existence, d'après l'hypothèse de quelque autre chose reconnue pour exister, en d'autres termes, admise comme vraie.

Telle est la Raison, considérée dans sa simplicité; d'où la convenance d'un certain nombre de mots employés communément pour la désigner, elle et ses actes. Par exemple, on la regarde ordinairement comme une déduction, ce qui doit signifier nécessairement qu'on infère une idée d'une autre idée; un exercice de l'intelligence que l'on pourrait difficilement nommer perception à travers les sens; ou encore, une investigation, une analyse; on dit aussi qu'elle compare, distingue, juge et décide; termes qui tous impliquent, non un simple assentiment à la réalité de certains faits extérieurs, mais un examen approfondi des raisons, et ensuite une admission résultant de ces raisons. Elle est donc la faculté d'acquérir la science sur des fondements donnés; sa fonction consiste à affirmer une chose, à cause de quelque autre chose; bien dirigée dans son exercice, elle conduit à la connaissance; mal dirigée, à la connaissance apparente, à l'opinion, à l'erreur.

Or, si telle est la Raison, un acte ou un procédé de Foi, dans sa simplicité, est certainement un exercice de la Raison; est-il légitime ou ne l'est-il pas, c'est une autre question; c'est encore une autre question de savoir si cette dénomination en donne une idée suffisante. Il consiste à accepter comme réelles, sur certains fondements préalables, des choses qui ne nous sont pas transmises par les sens; c'est un instrument de connaissance indirecte pour les choses qui sont en dehors de nous, — d'après une induction telle que celle-ci : « J'admets cette doctrine comme vraie, parce qu'on me l'a enseignée; » ou « parce que des supérieurs me le disent ainsi, » ou « parce que des hommes bien différents entre eux; » ou « parce que tous les hommes, » ou « la plupart des hommes pensent ainsi; » ou « parce qu'elle est établie; » ou « parce que des hommes auxquels j'ai confiance disent qu'elle fut autrefois sanctionnée par des miracles; » ou « parce qu'un homme qui passe pour avoir fait des miracles, » ou « qui dit en avoir fait » l'a enseignée; ou « parce que j'ai vu un homme sous les yeux duquel ont été opérés des miracles; » ou « parce que j'ai vu quelque chose que j'ai pris pour un miracle; » ou « pour toutes ces raisons; » ou « pour quelques-unes de ces raisons réunies. » L'acte de Foi, considéré dans sa nature, est un exercice de la Raison semblable à celui-là.

D'un autre côté, la Foi demeure pleinement exposée au reproche populaire d'être un exercice défectueux de la Raison, comme opéré sur des bases insuffisantes; et tout le monde avouera, je suppose, ou qu'elle n'est pas logique, ou que l'esprit s'appuie sur certaines raisons qui ne sont pas complètement exprimées, dans l'exposé d'une telle induction; en d'autres termes, que lorsque l'esprit croit comme il faut croire pour être sauvé, le raisonnement que cet acte implique, s'il est logique, n'est pas dû seulement à l'évidence qu'il a présentement à sa disposition, mais à d'autres raisons qu'il tient d'ailleurs.

Je dis qu'en examinant le procédé particulier de la Raison que renferme la Foi, on est dans l'alternative de dire qu'il n'est

pas logique, ou que la chose dont il s'agit est d'une nature plus ou moins spéciale et mystérieuse, que la conclusion est fautive ou que les prémisses ne sont pas développées ; que la Foi est faible ou qu'elle est surnaturelle. L'Écriture la dit surnaturelle, et le monde l'appelle faiblesse d'esprit.

L'imputation dirigée contre la Foi consistant donc à lui reprocher d'être le raisonnement d'un esprit faible, tandis qu'en vérité c'est le raisonnement d'un esprit éclairé d'une lumière divine, je vais maintenant essayer de montrer, en quelques mots, l'analogie de cet état de choses avec ce qui se passe à l'égard des autres opérations de la Raison, c'est-à-dire essayer de montrer que la Foi n'est pas son seul procédé qui, soumis au creuset de la critique, serait appelé déraisonnable, sans cependant l'être en effet.

I. Ceux qui, par leur tournure d'esprit, sont portés à raisonner, se regardent ordinairement comme les seuls qui raisonnent bien. Il n'y a en vérité rien de plus commun. Naturellement, tous les hommes pensent avoir raison et donnent tort à ceux qui ne sont pas de leur avis; et ils sont d'autant plus dans la nécessité de trouver faux les raisonnements des autres, que personne ne se propose d'agir sans avoir une raison quelconque. Conséquemment, plus les hommes sont dans l'habitude d'analyser les opinions des autres, et d'étudier les procédés par lesquels s'élabore en eux la pensée, plus ils sont tentés de les mépriser comme illogiques. Qu'un individu se mette à examiner pourquoi, en politique, ses voisins se rangent de tel côté et non pas de tel autre; pourquoi ils sont opposés à certaines mesures sociales, économiques ou civiles; pourquoi ils appartiennent à un parti religieux et non pas à un autre; pourquoi ils adoptent telle ou telle doctrine; pourquoi ils ont tel goût en littérature; ou pourquoi ils tiennent à certaines manières de voir en matière d'opinion; il va sans dire que s'il mesure leurs motifs aux raisons qu'ils en donnent, il ne lui sera pas difficile de les exposer au ridicule, ou même à la censure. Il en est ainsi des conséquences que nous tirons des faits qui se passent sous nos yeux. A l'aspect d'un beau ciel, l'un peut augurer un beau

jour, l'autre un jour mauvais ; des signes précurseurs des temps, celui-ci peut pronostiquer la venue du bien , celui-là celle du mal ; dans les mêmes actions d'un individu , l'un peut voir de la grandeur morale , l'autre de la dépravation ou de la perversité ; l'un de la simplicité , l'autre de la ruse ; sur le même témoignage , l'un justifie , l'autre condamne. Les miracles du Christianisme étaient , dans les premiers temps , imputés à la magie par quelques-uns ; d'autres , en les voyant , se convertissaient ; l'union de ceux qui en faisaient profession était attribuée à des projets de révolte et de trahison par ceux-ci ; ceux-là disaient au contraire : « Voyez ces chrétiens , comme ils s'aiment ! » Les phénomènes du monde physique ont donné naissance à une multitude de théories , c'est-à-dire de faits allégués , auxquels elles sont supposées répondre : il y a des théories d'astronomie , de chimie , de physiologie ; des théories religieuses et des théories athées. Les mêmes événements sont regardés comme prouvant une Providence particulière et ne la prouvant pas ; comme attestant la divinité d'une religion , ou celle d'une autre. La chute de l'empire romain était pour les païens une réfutation , pour les chrétiens , une évidence du Christianisme. Telle est la diversité qui règne parmi les raisonnements des hommes ; elle nous montre que la Foi n'est pas le seul exercice de la Raison qui se recommande à ceux-ci et pas à ceux-là , ou qui soit , dans le sens ordinaire du mot , irrational.

Ce serait être malavisé de dire qu'une telle variété d'opinions a sa source dans le manque de puissance logique commun à la généralité des hommes , et que , par conséquent , je n'ai fait que donner un spécimen d'un pareil défaut dans le portrait que j'ai tracé de la Foi. Voilà ce que les hommes qui raisonnent clairement ne sont pas lents à imaginer. Des têtes bien lucides , bien organisées , tenaces , mais peu profondes , verront la cause de ces différences de déduction dans les imperfections de la faculté du raisonnement , et les mépriseront ou les excuseront en conséquence. Il en est ainsi de ceux qui , pour l'ordinaire , sont latitudinairiens en religion d'un côté , ou novateurs de

l'autre; hommes d'un esprit juste et fin, mais étroit, qui donnent tort à tous les autres, et ne donnent raison qu'à eux seuls, quoique la chose leur importe fort peu; qui ne regardent la recherche de la vérité que comme un procédé logique, et ceux qui n'y arrivent pas, comme dépourvus du jugement nécessaire pour former un raisonnement conforme aux lois de l'argumentation. C'est à coup sûr la plus insigne des méprises. Car l'expérience de la vie contient des preuves nombreuses, qu'en pratique, lorsqu'ils ont l'âme fortement impressionnée, les hommes ne sont pas de mauvais raisonneurs. Ils ne se trompent pas lorsque leur intérêt se trouve engagé. Ils sentent instinctivement la direction dans laquelle il est, et ce qu'ils doivent faire pour ne pas compromettre leur propre conservation, leur propre agrandissement. De même, dans les questions où il s'agit d'esprit de parti, d'opinions politiques, de principe moral, ou de sentiment personnel, ils ont, souvent à leur insu, une sagacité surprenante qui leur fait trouver leur vraie place. Quelque éloignée que soit la connexion du point en question avec leur propre croyance, leurs habitudes, leurs sentiments, ils trouvent dans les principes qu'ils professent des guides qui les mènent directement à leurs conséquences légitimes; ainsi, il arrive souvent que dans des pratiques, des expressions, des usages indifférents en apparence, ou dans des questions de science, de politique ou de littérature, nous pouvons presque prophétiser d'avance où s'arrêteront certaines personnes, en examinant leur manière de voir, soit en religion, soit en morale, et les défendre beaucoup mieux qu'elles ne se défendent elles-mêmes. C'est ce que prouve l'enchaînement et la cohésion des croyances religieuses qui ont du temps et de l'espace pour prendre un libre développement; tels sont, par exemple : le Christianisme primitif, le Système du moyen âge, ou le Calvinisme; cet enchaînement et cette cohésion sont cependant le travail de l'esprit grossier et sans culture de la multitude. On en trouve encore une preuve dans la marche uniforme que présente, dans le cours de son existence, la même doctrine politique, religieuse ou philosophique, en dif-

férents temps et en différents pays ; les lois de la Raison lui imposant les mêmes développements, la même succession de phases, les mêmes commencements et la même décadence, tellement que rappeler son histoire dans un siècle, serait presque tracer d'avance sa marche dans le suivant.

Tout ceci montre qu'en dépit de l'inexactitude de l'expression, ou, si nous voulons, de la pensée, qui domine dans le monde, les hommes en général raisonnent juste. Si c'était leur Raison même qui fût en défaut, ils raisonneraient chacun à sa manière ; tandis qu'ils se forment en écoles, et cela, non par pure imitation, ou par sympathie, mais d'après une impulsion intérieure, d'après l'influence irrésistible de leurs différents principes. Qu'ils argumentent mal, c'est possible, mais ils raisonnent bien ; c'est-à-dire que l'énoncé de leurs principes ne représente pas suffisamment leurs principes réels. Ainsi, quoique l'évidence dont la Foi se contente paraisse n'être pas adéquate à son dessein, ce n'est cependant point une marque de faiblesse ou d'imperfection réelle dans son raisonnement. Elle semble opposée à la Raison, sans lui être opposée en effet ; elle n'est qu'indépendante et distincte de ce qu'on appelle recherches philosophiques, systèmes intellectuels, série d'arguments et autres choses semblables.

C'en est assez sur les phénomènes généraux qui accompagnent l'exercice de cette grande faculté, l'une des marques distinctives de la supériorité de l'homme sur les brutes. Soit que nous considérions les procédés de la Foi ou quelque autre opération de la Raison, nous verrons que les hommes marchent appuyés sur des fondements qu'ils ne produisent pas, ou ne peuvent produire, ou dont, supposé qu'ils le puissent, ils ne seraient pas capables de démontrer la vérité ; qu'ils marchent, dis-je, appuyés sur des fondements latents ou antécédents qu'ils regardent comme admis.

II. Observons ensuite que, quelle que soit la plénitude, quelle que soit la précision des raisons que nous pouvons donner, quelque systématique que soit notre méthode, quelque claires et saisissables que soient nos preuves, cependant,

lorsque notre argument est réduit à ses simples éléments ; il y reste toujours en dernière analyse quelque chose d'indémontrable et sans quoi notre conclusion sera aussi peu logique que notre Foi peut le paraître aux gens du monde.

Prenons le cas de la perception empirique, et de la plus forte possible. Alors, quelle qu'elle soit, il faut en regarder la force comme une chose admise, tant elle est à elle-même sa propre évidence, tant elle ne peut être acceptée que d'après l'instinct ou le préjugé. Nous nous en rapportons à nos sens, par exemple, en dépit des erreurs dans lesquelles ils nous font souvent tomber. Parfois, ils sont même en contradiction, et cependant nous ne laissons pas d'y avoir confiance. Et puis, ils seraient toujours en harmonie les uns avec les autres, et jamais infidèles, que la fidélité n'en serait pas pour cela démontrée. Nous trouvons si forte la probabilité antécédante de leur fidélité, que nous nous dispensons de la prouver. Nous regardons le point comme admis ; ou, si nous en avons des raisons suffisantes, elles consistent dans notre croyance secrète, à la stabilité de la nature, ou à la présence préservatrice et à l'action uniforme de la Divine Providence, — qui, encore, sont des points accordés. Ainsi donc, de même que les sens peuvent nous tromper et nous trompent en effet, et que, néanmoins, par un instinct secret, nous y avons confiance, de même, aussi, c'est sans faiblesse et sans témérité que, sur un certain pressentiment de l'âme, nous avons confiance à la fidélité du témoignage en faveur de la Révélation.

De plus, nous nous reposons implicitement sur notre mémoire, nonobstant son instabilité manifeste et ses infidélités fréquentes. C'est à elle que nous nous en rapportons pour la vérité de la plupart de nos opinions ; les fondements qui leur servent d'appui n'étant pas tous, à un moment donné, présents à notre esprit. Nous laissons à la mémoire le soin de nous informer de ce que nous admettons et de ce que nous rejetons. On peut m'objecter que s'il n'en était pas ainsi, le monde ne pourrait aller son train ; cela est vrai, et pour la même raison,

l'Eglise ne saurait aller son train sans la Foi. Acquiescer au témoignage, ou à une évidence dont la force ne surpasse pas celle du témoignage, telle est la seule méthode au moins que nous connaissons, par laquelle le monde à venir puisse nous être révélé.

Les mêmes remarques s'appliquent à la confiance que nous avons, sans preuve, à la fidélité de nos facultés intellectuelles, auxquelles, dans certains cas, nous nous en rapportons implicitement, sachant bien cependant qu'elles nous ont trompés dans d'autres.

Sans ces instincts, notre expérience des illusions des Sens, de la Mémoire et de la Raison, nous jetterait infailliblement dans une grande inquiétude sur la confiance pratique que nous leur accordons dans les choses de ce monde. Ainsi, ceux qui, pour les choses de l'autre, n'ont pas cette appréhension instinctive de l'omniprésence de Dieu et de l'action constante et universelle de sa Providence, que créent en nous la sainteté et l'amour, ne doivent pas être surpris de trouver que l'évidence du Christianisme ne remplit pas une fonction à laquelle elle ne fut jamais destinée, c'est-à-dire, ne porte pas en elle-même les titres de recommandation qu'elle donne à la révélation. Rien donc de ce que l'Écriture dit de la Foi, quelque suprenant que ce puisse être au premier coup d'œil, n'est en désaccord avec l'état dans lequel la nature nous a mis, en ce qui regarde l'acquisition de la science en général. Dans cet état, nous sommes obligés de partir d'une chose admise sans preuves, si nous voulons prouver quoi que ce soit; nous ne pouvons rien conquérir dans le domaine de la science, si nous refusons de nous y aventurer, dans la crainte de tomber dans l'erreur.

III. Ensuite, posons en principe que notre acquisition de la science semble régie par la loi suivante, savoir, que plus une connaissance est à désirer, soit à cause de son excellence, soit à cause de son étendue ou de sa complication, plus l'évidence sur laquelle nous la recevons est vague. Nous sommes constitués de telle sorte, que si nous voulons être aussi sûrs qu'il est possible de le concevoir, à chaque pas que nous fai-

sons, il faut nous contenter de ramper sur le sol, sans pouvoir jamais prendre l'essor. Si nous nous proposons de grandes choses, de grands hasards nous attendent; privés de la certitude absolue de quoi que ce soit, il nous faut en toutes choses opter entre le doute et l'inertie, et la conviction que nous sommes sous les yeux d'un Dieu, qui, pour une raison quelconque, nous essaie avec l'évidence la plus faible, quoiqu'il puisse nous donner la plus forte. Il a mis cette évidence en nos mains, lui qui nous aime, et il nous commande de l'examiner, à la vérité, avec notre meilleur jugement, de rejeter ceci et d'admettre cela, mais en ne cessant pas de l'aimer à notre tour; de l'examiner, non pas froidement et avec l'esprit de critique, mais avec le sentiment de sa présence, et la pensée que peut-être en ne nous accordant qu'une évidence incomplète, il éprouve l'amour que nous portons à ce qui en est l'objet; que peut-être, encore, c'est une loi de sa Providence de parler moins fort à proportion qu'il promet davantage. Par exemple, le toucher est le plus sûr et le plus circonspect de tous nos sens, mais il est en même temps le plus borné et ne dépasse pas la longueur du bras. L'œil, dont la portée est bien plus vaste, n'a d'action qu'à l'éclat de la lumière. La Raison, qui s'étend au delà du domaine des sens et du temps présent, ne nous amène la connaissance que par des circuits et des voies indirectes. Cette connaissance, lors même qu'elle a le plus de clarté, se dessine en traits pâles et mourants, comme des objets que l'œil aperçoit sur un horizon lointain. Et, à son tour, la Foi qui nous fait connaître les choses divines, repose sur l'évidence du témoignage, évidence faible en proportion de la grâce qu'elle atteste. De même donc que la Raison, avec ses grandes conclusions, est, de l'aveu de tout le monde, un instrument plus élevé que le Sens avec ses prémisses assurées, ainsi la Foi surpasse la Raison dans son objet, plus qu'elle ne tombe au-dessous d'elle par ce qu'il y a d'obscur dans son procédé. Il ne peut qu'être analogue à la manière ordinaire dont Dieu agit envers nous, de nous faire arriver la Vérité divine par une méthode si subtile et si indirecte, une méthode moins tangible

que les autres, moins à la portée de l'analyse, qui ne se plie que partiellement aux formes de la Raison, et contre laquelle les objections et la moquerie aient beau jeu.

IV. On pourrait, de plus, faire beaucoup d'observations sur la délicatesse spéciale et l'abstraction des procédés rationnels qui accompagnent l'acquisition de toute connaissance supérieure. Ce n'est pas trop de dire qu'aucun des faits les plus mémorables de la Raison ne pourrait paraître avantageusement, ne pourrait être clairement justifié et mis à l'abri de la critique, si on lui donnait la forme technique requise par la science de l'argumentation. Les triomphes du génie les plus fameux, et par leur originalité et par l'assurance avec laquelle ils ont été poursuivis, ont été obtenus avec des armes pour ainsi dire invisibles, à l'aide de pensées si mystérieuses et si inextricables, que la masse des hommes est obligée de les admettre sur parole, jusqu'à ce que l'événement ou une autre évidence vienne les confirmer. Telles sont les méthodes que des esprits pénétrants ont inventées dans les sciences mathématiques, méthodes qui ressemblent à des sophismes et finissent par être vraies. Ici, même dans les plus rigoureuses des règles, et dans des procédés absolus démonstratifs, l'instrument de découverte est si subtil, que les expressions techniques et les formules lui sont nécessairement substituées, pour servir de fil dans le labyrinthe, dont les difficultés, sans cela, ne seraient pas proportionnées à la raison moins cultivée du grand nombre. Ou bien, considérons combien est déliée et immatérielle (si je puis parler de la sorte) la preuve métaphysique; combien il est difficile de la saisir, lors même qu'elle est présentée par des philosophes dans la lucidité d'esprit et le bon sens desquels nous avons une pleine confiance; quel vain assemblage de mots sans idées de tels hommes ne nous semblent-ils pas former, tandis que, peut-être, nous devrions avouer que c'est nous qui avons l'esprit bouché, et non pas eux qui rêvent; et que, quel que soit le caractère de leurs investigations, nous manquons de la vigueur ou de la finesse d'esprit nécessaire pour les juger. Ou, cherchons encore à reconnaître le travail d'esprit qui s'opère, lorsque de faibles

indices dans les choses présentes mènent à la découverte des choses futures. Considérez la sagacité surhumaine avec laquelle un grand général connaît où en sont ses amis et ses ennemis , quel sera et où s'effectuera le résultat définitif de leurs mouvements combinés ; supposez qu'il soit requis d'en faire la démonstration de vive voix ou sur le papier , et dites-moi si , alors , toutes ses plus brillantes conjectures ne pourraient pas être réfutées , et toutes les raisons qu'il produirait regardées comme illogiques.

La Foi, dans un sens analogue, est un procédé de la Raison, dans lequel les bases de l'induction sont si difficiles à produire, et d'un autre côté, dépendent tellement de la trempe de l'esprit lui-même, de sa manière générale d'envisager les choses, de son jugement sur le probable et l'improbable , de ses impressions touchant la volonté de Dieu, des présomptions qui ont leur source dans les désirs qu'il tient de la nature, que le monde ne cessera de la regarder comme déraisonnable et digne de mépris, — je veux dire, jusqu'à ce que l'événement vienne la confirmer. Par exemple, l'acte de l'intelligence par lequel une personne illettrée croit à l'Évangile utilement pour son salut, sur la parole de celui qui l'instruit, peut être analogue à l'exercice de la sagacité dans un grand publiciste ou un grand général, une grâce surnaturelle faisant pour la raison sans culture ce que le génie fait pour eux.

V. Cette manière d'envisager le sujet se trouve singulièrement confirmée, si l'on fait attention que les raisonnements des hommes inspirés de l'Écriture, bien plus, de Dieu lui-même, sont de cette nature secrète et mystérieuse ; tellement, que des esprits peu respectueux hésitent à peine à les traiter avec le même mépris que la Foi du commun des chrétiens. Les arguments de saint Paul ont été abandonnés il y a longtemps , même par des défenseurs avoués du Christianisme. On ne peut pas dire, assurément, que nos faibles esprits saisissent mieux l'enchaînement des pensées (si je puis m'exprimer ainsi) tel qu'il est dans quelques discours de notre toujours bien-aimé Sauveur ; et, de plus, remarquez ici, qu'en supposant à

l'espèce de raisonnement que nous appelons Foi le caractère subtil que je maintiens, et aux exemples du raisonnement tel qu'il se trouve dans l'Écriture, la même subtilité, on jette de la lumière sur une autre particularité remarquable, que personne ne peut nier, et dont quelques-uns ont tiré une objection, — je veux dire, la manière indirecte avec laquelle sont présentées les preuves de l'Écriture qui sont les fondements de la doctrine catholique. C'est peut-être cette particularité du texte inspiré qui en fait le vrai corrélatif de la Foi; le véritable sujet sur lequel s'exerce la Foi; de sorte que, d'une Écriture telle que nous l'avons, et non telle qu'était le Pentateuque pour les Juifs, on peut conclure que nous sommes sous l'empire de la Foi et non sous l'empire de la Loi.

VI. Enfin, qu'on veuille bien faire attention que l'analogie que je viens d'établir s'étend aux actions morales, à leurs propriétés et à leurs objets, aussi bien qu'aux actes de l'intelligence. Le mode par lequel on atteint les objets est extraordinaire en proportion de leur grandeur; et selon qu'il est plus ou moins extraordinaire, l'action a plus ou moins de mérite. Ici, au lieu de recourir à l'Écriture, ou de prendre un exemple dans la religion, permettez-moi d'en appeler, sur cette matière, au jugement du monde. Pour acquérir, par exemple, la gloire militaire, la puissance, la réputation de grandeur d'âme, la distinction dans la science expérimentale, il faut les poursuivre à travers les risques et les aventures. Ce n'est pas dans le calcul que consiste le courage, mais dans la lutte contre les dangers. L'homme d'État dont le nom passe à l'immortalité, est celui qui ose prendre des mesures qui semblent périlleuses, mais que néanmoins le succès couronne, et qu'on ne peut justifier que lorsqu'elles ont été mises à exécution. Un chef de gouvernement qui marche résolument d'après sa perception instinctive d'une vérité dont la plupart se moquent, et qui semble vicieuse, fait preuve de fermeté et de grandeur d'âme. Les hommes sont amenés à une obéissance volontaire, par l'enthousiaste religieux qui est assez fin pour découvrir les principes et les sentiments ensevelis au fond de leurs cœurs, et assez hardi pour en

appeler à ces principes, à ces sentiments qu'eux-mêmes ne connaissent pas, que lui ne réalise que par lueurs et de temps en temps, qu'il poursuit uniquement à cause de l'intensité et non de l'assurance de la vue qu'il en a. Ainsi donc, en toute chose, de grands objets exigent qu'on s'aventure, et le sacrifice est la condition de la gloire. Et pourquoi ce qui est vrai dans le monde, ne serait-il pas vrai aussi dans le royaume de Dieu? Nous devons « nous avancer en pleine mer, et jeter nos filets pour pêcher; » « nous devons répandre notre semence le matin, et ne pas cesser, le soir, car nous ne savons lequel sera le meilleur, ou de celui-ci ou de celui-là. » « Celui qui observe les vents ne sèmera pas, et celui qui regarde les nuages ne moissonnera pas. Celui qui manque neuf fois et réussit la dixième, a plus de gloire que celui qui cache son talent dans un linge; et ainsi, quand même les sentiments qui nous suggèrent de voir Dieu en tout, de reconnaître des œuvres surnaturelles dans les choses de ce monde, nous tromperaient quelquefois, quand même ils nous inspireraient de la confiance pour une évidence non recevable, et nous feraient encourir justement par là le reproche de crédulité, toujours est-il qu'une Foi qui embrasse avec générosité la Vérité Eternelle, dégénérât-elle quelquefois en superstition, n'en est pas moins bien supérieure à ce ton froidement sceptique et critique de l'esprit, qui n'a aucun sentiment intérieur d'une Providence régulatrice et toujours présente, aucun désir d'approcher de son Dieu, mais qui attend avec indifférence le terrible éclat de sa venue visible, tandis qu'il pourrait le chercher et le trouver, autant que de raison, au milieu de la demi-lumière du monde présent.

Concluons : telle est la Foi mise en contraste avec la Raison; montrer comment elle diffère de la Superstition, comment elle en est distincte, et quels sont les principes et les lois qui l'en garantissent, c'est là une question plus importante sans laquelle toute manière d'envisager la Foi est naturellement incomplète; mais il n'entre pas dans le plan que je me suis tracé pour aujourd'hui d'aborder cette considération.



## SIXIÈME DISCOURS.



# SIXIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE MARDI DE LA PENTECOTE 21 MAI 1839.

L'AMOUR SAUVEGARDE DE LA FOI CONTRE LA SUPERSTITION.

---

Les brebis le suivent parce qu'elles entendent sa voix. Elles ne suivent point un étranger, mais fuient loin de lui, car elles ne connaissent pas la voix des étrangers.

(Evang. selon St. JEAN, x, 4, 5.)

La Foi, considérée comme un exercice de la Raison, a cela de particulier qu'elle part bien plus des motifs antécédents que de l'évidence; elle s'abandonne avec beaucoup de confiance aux présomptions, et c'est en cela que consiste son mérite spécial. Ainsi elle se distingue de la Connaissance dans l'acception ordinaire de ce mot. Nous passons communément pour connaître une chose, lorsque nous nous en sommes assurés par les moyens naturels qui nous ont été donnés à cet effet. Ainsi, nous connaissons les vérités mathématiques par l'évidence démonstrative qui les concerne; nous connaissons par les sens les choses présentes et matérielles; nous connaissons par la preuve morale les événements de la vie; nous connaissons les choses passées ou les choses invisibles, en raisonnant d'après certains accessoires qui accompagnent présentement les faits, comme serait le témoignage dont ils sont appuyés. Nous étant

assurés, par exemple, du fait d'un miracle par un bon témoignage, le témoignage d'hommes qui ne trompent pas ni qui ne sont pas trompés, nous pouvons dire que nous avons connaissance du fait ; car nous sommes en possession de ces motifs particuliers, de cette garantie spéciale en sa faveur, qu'exige et permet la nature même du fait. Ces motifs spéciaux reçoivent souvent le nom d'Evidence ; et si notre croyance en est une conséquence, on la dit basée sur la Raison.

Par Raison, il est vrai, on entend proprement certain procédé ou acte par lequel l'esprit passe d'une chose à la connaissance d'une autre chose ; que ce soit ou non une véritable Raison, qu'elle provienne de probabilités antécédentes, ou procédé par démonstration, ou s'appuie sur des faits allégués. Dans ce sens général, elle renferme conséquemment la Foi, qui est surtout une anticipation, une présomption ; mais, dans son sens le plus populaire (et c'est dans celui-là que, la plupart du temps, je m'en servirai ici comme dans mes premiers discours), elle contraste avec la Foi comme signifiant principalement un procédé par lequel on tire à l'égard des faits, des conclusions telles qu'elles sortent des faits en question eux-mêmes, c'est-à-dire des Evidences, et qui, conséquemment, conduisent à la Connaissance.

La Foi et la Raison, dans le sens populaire, contrastent donc l'une avec l'autre ; la Foi consistant en certains exercices de la Raison qui partent principalement des présomptions ; et la Raison, en certains exercices qui partent principalement des preuves. Le point le plus important, au jugement de la Raison, c'est le fait particulier dont il faut s'assurer ; elle le contemple, en recherche l'évidence, sans exclure pour cela les considérations antécédentes, mais ne les prenant pas pour point de départ. La Foi, d'un autre côté, part de ses connaissances préalables et de ses opinions, elle avance et décide sur des probabilités antécédentes, c'est-à-dire, sur des raisons dont la portée n'est pas telle qu'elles touchent précisément à la conclusion désirée, quoiqu'elles y tendent, quoiqu'elles en approchent de très-près. Elle agit, sans attendre une certitude ou une

connaissance complète, sur des fondements restant, pour la plupart, visiblement séparés de la chose même qui en est l'objet, quelque près qu'ils puissent en approcher. Ce qui a fait dire, et justement, qu'en acceptant les données de la Foi, on se risque, on s'aventure, que la Foi est contre la Raison, qu'elle surpasse ou devance la Raison, qu'elle atteint ce à quoi la Raison est incapable d'atteindre, qu'elle fait ce que la Raison trouve au-dessus de ses forces; ou encore, qu'elle est au-dessus ou au delà de l'argument, qu'elle n'est pas soumise aux règles de l'argument; qu'elle ne peut pas se défendre, qu'elle n'est pas logique, et d'autres choses semblables.

Telle est la manière d'envisager la Foi sur laquelle j'ai insisté il n'y a pas longtemps. Ce sujet, quoique dépourvu d'intérêt au premier coup d'œil, vous paraîtra cependant, je pense, digne d'attention, parce qu'il touche immédiatement à la pratique. Il est, de plus, intimement lié à la doctrine exprimée dans le texte, et à la grande Vérité dont nous rappelons la mémoire en cette Saison, Vérité au sujet de laquelle l'Évangile de ce jour, dont le texte fait partie, a été choisi.

Soutenir que la Foi est un jugement sur les faits en matière de conduite, et un jugement tel qu'il se forme moins par l'impression produite tout simplement sur l'esprit par ces faits, que parce qu'il va lui-même à leur rencontre, — que c'est une présomption et non une preuve, — peut avoir l'air d'un paradoxe. Il n'en est rien cependant, l'état réel des choses telles qu'elles se passent chaque jour sous nos yeux, témoigne de la vérité de cette assertion. Peut-on douter, en effet, que la grande majorité de ceux qui, sincèrement et après une mûre délibération, se sont jetés entre les bras de la Religion, qui ont pris la Religion pour leur partage et placé en elle toute leur espérance, ne l'aient fait, je ne dis pas après en avoir examiné l'évidence, mais par un mouvement spontané de leurs cœurs vers elle. Ils y mettent du leur pour aller à la rencontre de Celui qui est invisible; ils le distinguent dans les symboles dont il est l'Objet, et qu'ils trouvent préparés tout exprès pour eux.

Qu'ils examinent ensuite ou non l'évidence au moyen de laquelle ils peuvent justifier leur Foi, ou quelque soin qu'ils mettent à le faire, encore l'évidence n'est-elle pas l'origine de leur Foi, ni leur Foi forte en proportion de la connaissance qu'ils ont de l'évidence; qu'une telle connaissance la corrobore, c'est possible, mais elle n'en peut pas moins être aussi forte sans elle qu'avec elle. Ils croient sur des fondements intérieurs de certitude, et non pas purement ou principalement sur le témoignage extérieur avec lequel la Religion se présente à eux. Quant au grand nombre de ceux qui font profession du Christianisme, ils croient vraiment sur une pure habitude ou à peu près. Si leur cœur n'est pas intéressé à la Religion, on peut, avec raison, les appeler chrétiens purement héréditaires. Je ne parle pas de ceux-là, mais de la portion sérieuse de la communauté chrétienne; et je dis qu'eux aussi, quoique ne croyant pas simplement parce que leurs pères croyaient, mais avec une Foi qui leur est propre, croient néanmoins, précisément pour cette raison, sur quelque chose de distinct de l'évidence, — croient avec une Foi plus personnelle et plus vivante que l'évidence ne pourrait la créer. Une évidence toute pure ne pourrait les conduire qu'à une opinion, à une connaissance passive; mais les anticipations et les présomptions sont la création de l'esprit lui-même; et la Foi qui existe en eux, qu'ils soient riches ou pauvres, savants ou ignorants, jeunes ou vieux, est une Foi active. Ils n'ont pas entendu parler « d'interruption du cours de la nature, » « de miracles apparents, » « d'hommes qui n'aient été ni trompeurs ni trompés » et autres lieux communs. Il n'ont rien recueilli de tout cela; mais ils trouvent que la religion qui leur est proposée donne du corps aux désirs spontanés, aux pressentiments de leur âme, et les fait naître en eux: certains, comme ils le sont, qu'une religion quelconque doit venir de Dieu, quoique non absolument certains ou capables de prouver à l'instant, — bien plus, ne se demandant pas à eux-mêmes si quelque autre forme n'est pas plus purement de lui que celle qui leur est présentée.

Cette manière d'envisager la Foi comme une présomption se

trouve aussi renfermée dans l'idée populaire qu'on en a. On dit communément, et avec raison, que la Foi est la pierre de touche du cœur humain. Or, qu'est-ce que cela signifie réellement, sinon qu'elle met à nu l'idée de l'homme sur ce qui est vraisemblable? — Et regarde-t-il une chose comme vraisemblable, autrement que d'après l'état de son âme, l'état de ses convictions, de ses goûts et de ses désirs? On affirme un fait : il est par là même proposé à ceux qui sont présents; libre à eux ensuite de l'accepter ou de le rejeter. Chaque auditeur l'envisagera sous son point de vue antérieurement à l'évidence; ce point de vue sera déterminé par la trempe de son caractère, et rarement une variation ordinaire dans l'évidence le fera changer de sentiment. S'il n'est pas disposé à croire, il repoussera la plus forte évidence; si, au contraire, il est disposé, il en acceptera une très-faible. D'un côté, il dira que le plus sûr est de croire; de l'autre, qu'il ne se sent nullement disposé à admettre tout ce qu'on lui présente. Soit qu'il admette, soit qu'il rejette, il verra également que l'évidence est bien quelque chose, mais n'est pas tout; qu'elle a une certaine force, mais qu'il pourrait y en avoir de plus convaincante; reste ensuite la question de savoir quelle doit être la conséquence pratique de l'évidence, dans l'état où elle se trouve, et il la décide d'après ce qu'on appelle l'état de son cœur. Je ne veux pas dire qu'il n'existe pas d'évidence assez forte pour convaincre un homme malgré lui, ou au moins pour lui imposer silence; mais qu'ordinairement l'évidence pour ou contre la religion, que ce soit une religion vraie ou une religion fausse, quand il s'agit de faits, n'est pas d'une nature assez puissante pour violenter le consentement. Je ne veux pas non plus dire que l'évidence ne fait pas plus pencher la balance d'un côté que de l'autre, ni qu'elle n'a pas une force déterminée (pour le Christianisme et contre le Naturalisme, pour l'Eglise et contre tout autre corps); mais que, vu l'état des choses et les circonstances particulières où se trouvent les âmes, au milieu des luttes, de la confusion et du fracas du monde, peu d'hommes sont capables de peser exactement l'évidence et de l'apprécier avec calme et après un

complet examen. La plupart d'entr'eux sont dans la nécessité de décider, et décident en effet d'après les principes habituels qui les font penser et agir, c'est-à-dire, que le préjugé avec lequel un homme aborde le sujet de la religion, non-seulement le fait incliner ici ou là, — l'excite avec telle ou telle force à aller au devant de l'évidence et rien de plus, — mais encore colore et interprète pour lui l'évidence, lors même qu'il y a recours pour agir.

Voilà comment, en général, se forment les jugements sur des faits allégués ou relatés en matière politique ou sociale, et pour la même raison, parce qu'il ne peut en être autrement. Nous sommes forcés d'agir, il arrive cependant rarement que nous ayons les moyens d'examiner l'évidence des choses d'après lesquelles il nous faut agir. D'où il arrive que souvent, des personnes intéressées hasardent certaines choses, dans le but de connaître l'opinion du public sur tel ou tel point, de s'assurer de ce qu'il pense, de sonder le terrain et d'apprendre quelles voies sont praticables et sûres. De même, des rapports surprenants ou inattendus sont crus ou ne sont pas crus, sont interprétés de telle ou telle manière, selon que celui qui les a entendus est ou n'est pas crédule, désire ou ne désire pas l'événement, possède des précédents ou a reçu des informations préalables. De même aussi, dans les matières religieuses, en apprenant qu'une chose surnaturelle a eu lieu, ou à la vue d'une chose qui a l'air d'un miracle, les hommes portent tel ou tel jugement, selon qu'ils sont crédules ou non, qu'ils désirent ou non que ce soit vrai, qu'ils sont influencés par certaines manières d'envisager la vie humaine, qu'ils sont plus ou moins instruits sur la question des miracles. Nous décidons d'une manière ou d'une autre selon l'attitude du fait allégué, relativement à l'état de nos connaissances et de nos sentiments religieux. Je ne veux pas dire que, pour les chances respectives qu'ils ont d'être confirmés par l'événement, de pareils jugements sur des matières religieuses puissent être assimilés à ceux que nous formons sur des matières qui se présentent chaque jour et qui sont d'ailleurs purement humaines. C'est

tout autre chose. Les rapports dans les affaires de ce monde sont nombreux, et les ressources de notre esprit insuffisantes pour en faire le discernement. Les religions sont en petit nombre, et les facultés morales qui nous les font accepter ou rejeter, fortes et correspondantes. De ce que les esprits les plus pénétrants errent souvent dans leurs jugements antécédents sur les choses de ce monde, il ne faut donc pas conclure qu'à plus forte raison les esprits vulgaires doivent errer dans de semblables jugements sur celles de l'autre. Que dans les choses insignifiantes de ce monde, des jugements à *priori* se trouvent en opposition avec des jugements assis sur l'évidence, il ne s'ensuit pas que pour les choses autrement importantes du monde à venir, une Providence miséricordieuse ne puisse pas avoir tellement établi le rapport entre nos âmes et sa volonté révélée, que la présomption, qui est la méthode du plus grand nombre, soit capable de mener aux mêmes conclusions que l'examen, méthode de quelques-uns seulement. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Je ne cherche pas à montrer combien la Foi est digne de notre confiance, mais quelle en est la nature; on accorde généralement que c'est un test d'un caractère moral. Or, je dis que c'est un test, comme on le voit par l'expérience, seulement en tant qu'elle s'appuie sur des présomptions. On peut prétendre que ses conclusions sont fausses; ce serait à tort, mais je laisse cela de côté, ce n'est pas la question. Autant donc il est de l'essence de la Foi religieuse d'être un test d'un caractère moral, autant il est de son essence d'être un jugement antérieur ou une présomption. D'un autre côté, lorsque nous arrivons à ce qu'on appelle Evidence, ou dans le langage ordinaire, exercices de la Raison, les particularités mentales et les préjugés sont exclus de la discussion, nous descendons aux preuves communes à tous; et pour peser le témoignage, examiner les faits, certaines règles scientifiques, certaines mesures fixes sont reçues. On ne peut pousser avec vigueur, on ne peut forcer à admettre que ce que tous sentent, ce que tous comprennent, ce que tous peuvent exprimer; le langage ordinaire devient la mesure de la pensée, on n'est

autorisé à tirer que les seules conclusions dont les raisons peuvent être produites, et il n'y a de valables que les seules raisons qui peuvent être énoncées par de simples propositions; l'assemblage varié et compliqué de considérations qui mènent réellement au jugement et à l'action doit être aminci et taillé jusqu'à prendre la forme d'une majeure ou d'une mineure. Dans de pareilles circonstances, il y a aussi peu de vertu ou de mérite à décider juste, qu'à bien faire une opération mathématique; aussi peu de faute à porter une fausse décision, qu'à se tromper d'un chiffre, qu'à manquer de mémoire sur des points historiques.

Et encore, — si l'on peut envisager la Foi comme opposée à la Raison, dans le sens populaire du dernier mot, il ne faut pas perdre de vue que l'Incrédulité aussi lui est opposée. L'Incrédulité, en effet, se regarde comme la seule raisonnable, comme la seule qui fasse passer l'évidence au creuset de la critique; mais elle critique l'évidence de la Religion uniquement parce qu'elle ne l'aime pas; elle s'appuie réellement sur des présomptions et des préjugés tout aussi bien que la Foi; seulement, ce sont des présomptions d'une nature différente. J'en ai déjà fait mention. Elle regarde un système religieux comme tellement improbable, qu'elle ne veut pas seulement prêter l'oreille à l'exposé de son évidence; ou, si elle consent à l'entendre, elle se met à faire ce qu'un croyant ferait tout aussi bien qu'elle, c'est-à-dire, à montrer que l'évidence pourrait être plus complète, et qu'il pourrait y avoir moins à reprendre. Voilà pourquoi les incrédules s'appellent raisonnables; ce n'est point parce que c'est sur l'évidence qu'ils décident, mais parce qu'après avoir décidé, ils se mettent simplement à l'éplucher. Cela est évident, on ne peut le contester, même dans le cas de Hume, qui commence par demander « qu'avons-nous autre chose à opposer à une pareille nuée de témoins » en faveur de certains miracles allégués qu'il rappelle, « sinon l'impossibilité absolue, ou le caractère miraculeux des événements qu'ils rapportent? Cela tout seul, assurément, » ajoute-t-il, « sera regardé par tous

les gens raisonnables, comme une réfutation suffisante ; » c'est-à-dire, que l'improbabilité antécédente est une réfutation suffisante de l'évidence. Et ensuite, il observe malignement que « notre sainte Religion est fondée sur la Foi, non sur la Raison ; » et que, « la seule Raison est insuffisante pour nous convaincre de sa vérité. » Comme si son incrédulité était « fondée sur la Raison » dans un sens quelconque plus exact ; comme si des présomptions du côté de la Foi n'avaient pas, et des présomptions du côté de l'incroyance pouvaient avoir, la nature de la preuve.

Tel semble donc être l'état de la chose, considérée attentivement. La Foi est un raisonnement sur des présomptions ou un exercice de la Raison procédant sur des fondements antécédents ; ainsi semble le fait, quelque conséquence qu'on en tire. Prenons les choses comme nous les trouvons ; ne cherchons pas à leur donner une physionomie qu'elles n'ont pas. Des faits, voilà la matière sur laquelle s'exerce la véritable philosophie. Nous ne sommes pas capables de créer les faits. Tous nos désirs sont impuissants à les changer. Nous devons en faire usage. Si la Révélation a toujours été présentée d'une manière au genre humain, en vain disons-nous qu'elle aurait dû avoir lieu autrement. Si les enfants, si le pauvre, si l'homme affaibli peuvent avoir une vraie Foi, sans pour cela peser l'évidence, l'évidence n'est pas le fondement simple sur lequel s'élève l'édifice de la Foi. Si la grande masse des hommes sérieux croient, non parce qu'ils ont examiné l'évidence, mais parce qu'ils sont disposés d'une certaine manière, — parce qu'ils sont *τεταγμένοι εἰς Φαῖν αἰώνιον*, prédestinés à la vie éternelle, c'est que tel doit être l'ordre des choses. Cherchons à comprendre cela. Ne le déguisons pas, ne le tournons pas. Il peut y avoir des difficultés ; s'il en est ainsi, avouons-les, attaquons-les franchement, et renversons-les si nous le pouvons.

Or, il se trouve dans la manière dont j'ai envisagé la Foi, une difficulté sérieuse, que la plupart des personnes auront remarquée avant que je ne la désigne moi-même ; c'est qu'elle

excuse toute espèce de préjugé et de bigotisme, et mène droit à la crédulité, à la superstition; et que, d'un autre côté, elle fournit une sorte d'excuse à l'invincible endurcissement des incrédules. On peut invoquer à aussi juste titre les probabilités antécédentes pour ce qui semble vrai, que pour ce qui l'est en effet; pour ce qui n'est que la contrefaçon d'une révélation que pour la révélation elle-même; pour le Paganisme, le Mahométisme, que pour le Christianisme. Elles semblent ne fournir aucune règle précise qui indique ce qu'il faut croire ou ce qu'il ne faut pas croire; ni comment un homme peut, d'une croyance fausse, passer à une vraie. S'il faut accorder une prétention aux miracles par cela seul qu'elle est avancée, pourquoi pas pour les miracles de l'Inde aussi bien que pour ceux de la Palestine. Si l'abstraite probabilité d'une révélation est, dans un cas donné, la mesure de sa vérité, pourquoi pas quand il s'agit de Mahomet, aussi bien que quand il s'agit des Apôtres? Comment, pourrais-je dire, nous est-il possible d'employer l'Argument de Présomption en faveur du Christianisme, sans nous exposer à le pousser à une conséquence qui soit contre lui?

Telle est la difficulté. Evidemment, il faut à la Foi une sauvegarde, un principe correctif, qui l'empêche de monter, pour ainsi dire, en graine, et de dégénérer en superstition et en fanatisme. Tous ceux qui ont examiné le sujet semblent s'accorder à reconnaître la nécessité d'un correctif quel qu'il soit. Ici, les hommes dont l'esprit s'est formé à une école qui dans ces derniers temps était à la mode, ont une réponse toute prête, et peuvent désigner à l'instant ce qu'ils regardent comme le remède désiré. Ce qui, à leur avis, constitue la base de la Foi, en est aussi le correctif. L'édifice de la Foi est bâti sur la Raison, et la Raison en est la sauvegarde. Cultivez la Raison, et en proportion de cette culture, vous ramenez les hommes tout à la fois à la soumission à l'Évangile, et à la pratique éclairée de ses préceptes. Leur religion sera rationnelle, en ce sens qu'ils connaîtront pourquoi ils croient et ce qu'ils croient. Le jeune, le pauvre, l'ignorant, ceux dont la raison n'est pas

développée, sont les victimes d'une foi exagérée. Accordez-leur donc le bienfait de l'instruction ; ouvrez leur intelligence ; éclairez-la ; rendez-les capables de réfléchir, de comparer, de faire des recherches, des déductions ; attirez leur attention sur les Evidences du Christianisme. Tandis qu'en agissant ainsi, vous les conduisez dans le sentier de la vérité, vous les prémunissez aussi contre le danger de s'en écarter ; vous tendez à prévenir l'enthousiasme et la superstition, tout en élevant un rempart contre l'incrédulité.

Voilà ce que souvent l'on soutient, ou quelque chose de semblable. Si c'est à juste titre, il faut avouer qu'il est de la dernière extravagance d'appeler la Foi, comme je l'ai fait, un exercice ou acte de la Raison, puisqu'en réalité elle a besoin de la Raison ; un pareil langage ne peut tendre qu'à renverser le mur de séparation qui s'élève entre la Foi et la Superstition, à la laisser s'abandonner librement à tous les excès, et se prodiguer aux objets les plus indignes et les plus monstrueux.

Peut-être, me fera-t-on cette objection ; et cependant, je n'éprouve pas de peine à me rendre responsable de la difficulté en question, en niant qu'aucun acte de l'intelligence, excepté celui qu'elle renferme dans ses propres prémisses, soit nécessaire à une Foi véritable ; qu'elle ait besoin d'autre chose que d'une présomption ; qu'elle ait besoin d'être fortifiée et dirigée par l'investigation ; c'est-à-dire, en niant que la Raison soit la sauvegarde de la Foi. Quelle est donc cette sauvegarde, si la Raison ne l'est pas ? Je vais donner une réponse qui pourra paraître tout à la fois un lieu commun et un paradoxe ; cependant, je crois que c'est la vraie. La sauvegarde de la Foi, c'est une bonne disposition du cœur. Voilà ce qui la fait naître, et aussi ce qui la règle. Voilà ce qui la met à l'abri du bigotisme, de la crédulité, et du fanatisme. C'est la sainteté, ou la soumission, ou la création nouvelle, ou l'intelligence des choses spirituelles, comme vous voudrez l'appeler, qui est le principe de vie et de clarté de la vraie Foi, qui lui donne des yeux, des pieds, des mains. C'est l'amour qui en transforme le grossier chaos en image du Christ ; ou, pour me servir du langage de

l'école, la Foi qui justifie, soit dans le Païen, soit dans le Juif, soit dans le Chrétien, c'est *Fides formata charitate*.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis, » dit le divin Maître. « Je suis le bon Pasteur ; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. »

« Vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis, comme je vous l'ai dit. Mes brebis entendent ma voix, je les connais, et elles me suivent ; et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et jamais personne ne les arrachera de ma main. »

« Celui qui entre par la porte est le Pasteur des brebis. Le portier ouvre à celui-là et les brebis entendent sa voix, et il appelle ses propres brebis par leur nom, et les conduit hors de la bergerie. Et quand il fait avancer ses brebis, il va devant elles ; et les brebis le suivent, car elles connaissent sa voix. Elles ne suivent point un étranger, mais fuient loin de lui, car elles ne connaissent pas la voix des étrangers. »

Quelle mention est-il fait ici d'exercices de la Raison, par rapport à la croyance ? Que n'y trouve-t-on pas sur le sentiment sympathique, sur le renouvellement du cœur, sur l'amour ? C'est le défaut d'amour qui empêcha les Juifs de reconnaître en lui le Pasteur de leurs âmes. « Vous ne croyez pas, parce que vous ne faites pas partie de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix et me suivent. » Ce fut la nature régénérée envoyée par le Père des lumières qui attira les disciples dans le chemin du ciel, — qui fit marcher leurs affections à la rencontre de l'Époux, et les fixa sur lui, jusqu'à ce qu'elles devinssent comme des cordes d'amour attachant leurs cœurs à l'Éternel. « Tout ce que le Père me donne viendra à moi. Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire. Il est écrit dans les Prophètes : Et Dieu les instruira tous. Tout homme, donc, qui a entendu le Père, et qui a été instruit par le Père, vient à moi. » C'est la vie nouvelle, et non pas la Raison naturelle, qui conduit l'âme à Jésus-Christ. Un enfant a confiance en ses parents ; est-ce pour s'être convaincu qu'ils le sont, qu'ils peuvent lui faire du bien et en ont le désir ;

ou cela vient-il de l'instinct ou de l'affection? Nous *croions*, parce que nous *aimons*. Quelle évidente vérité! Quel avantage y a-t-il d'être sage plus qu'il n'est écrit? Pourquoi donc, ô hommes, défigurer avec votre philosophie chétive et arbitraire, la simplicité, la vérité, la glorieuse liberté de l'enseignement inspiré? Est-ce ainsi que vous vous montrez saintement jaloux à l'égard de l'Écriture? Est-ce là votre horreur pour toute addition faite de main d'homme?

La doctrine exposée dans le texte est donc celle-ci, savoir : que tous ceux qui croient au Christ, croient parce qu'ils le reconnaissent pour le bon Pasteur ; qu'ils le reconnaissent à sa voix ; et qu'ils connaissent sa voix, parce qu'ils sont ses brebis ; qu'ils ne suivent pas les étrangers, ni les voleurs, parce qu'ils ne connaissent pas la voix des étrangers ; qu'ils connaissent et suivent le Christ, à cause de son amour pour eux. « Je suis venu afin qu'ils aient la vie.... Le mercenaire fuit parce qu'il est mercenaire, et ne se met pas en peine des brebis. » L'âme divinement éclairée voit dans le Christ le véritable Objet qu'elle désire aimer et adorer, — l'Objet qui correspond à ses propres affections, — et elle met sa confiance en lui, ou croit parce qu'elle l'Aime.

La même doctrine se trouve renfermée dans beaucoup d'autres endroits, ainsi que dans le second chapitre de la première Epître de saint Paul aux Corinthiens. Il y a dans ce passage, il est vrai, une ou deux expressions, qui, prises en elle-mêmes, admettent et peuvent bien être regardées comme renfermant une interprétation différente ; en somme, cependant, on y voit distinctement le néant de la Raison naturelle, et la suffisance complète de la grâce surnaturelle dans la conversion de l'âme. « En venant vers vous, Mes Frères, je ne suis pas venu avec l'élévation de l'éloquence et de la sagesse, (avec la discussion, l'argument, les preuves élaborées, accumulées) pour vous annoncer le témoignage de Dieu. Car je n'ai pas prétendu parmi vous savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Et mes discours et mes prédications n'ont pas consisté dans les paroles persuasives de la

sagesse humaine (dans les arguties des écoles), mais dans les preuves sensibles de l'Esprit et de la puissance de Dieu, » avec une conviction intime et spirituelle, « afin que votre Foi ne soit pas établie sur la sagesse des hommes » la Raison naturelle, « mais sur la puissance de Dieu, » c'est-à-dire, les influences par lesquelles il régénère et donne une nouvelle vie.

« Or, l'homme charnel ne perçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; pour lui, elles sont folie ; il ne peut les comprendre, parce qu'on ne peut en juger que spirituellement ; mais l'homme spirituel juge de tout et n'est jugé par personne ; car, qui connaît l'esprit du Seigneur, pour pouvoir l'instruire ? Mais nous, nous avons l'esprit de Jésus-Christ. » Ici, un certain état moral, et non pas l'évidence, est indiqué comme le moyen d'arriver à la Vérité, et comme le commencement de la perfection spirituelle.

Saint Jean dit de la même manière : « Ils nous ont quittés, parce qu'ils n'étaient pas des nôtres ; car s'ils eussent été des nôtres, ils auraient continué de rester avec nous ; mais ils nous ont quittés, afin qu'il devint manifeste qu'ils n'étaient pas tous des nôtres. Mais le Saint vous a donné son onction, et vous connaissez toutes choses (1). » Si cette onction et cette science qu'accorde l'Esprit Saint sont un bienfait moral (et qui le nierait ?), alors, il faut que ce soit la privation d'un bienfait moral qui nous fasse abandonner le Christ, et que notre attachement à lui soit la conséquence d'un bienfait moral.

Il est dit encore : « Que l'onction que vous avez reçue de lui habite en vous, et il n'est pas besoin qu'aucun homme vous enseigne ; mais, comme son onction vous enseigne tout, et qu'elle est la vérité et non le mensonge, demeurez dans ce qu'elle vous enseigne. » A coup sûr, la faculté par laquelle nous connaissons la Vérité nous est ici représentée, non comme une faculté d'investigation, mais comme une perception morale.

Si donc tel est l'état réel de la chose, (comme chacun de nous l'accorderait, je pense ; si, mettant de côté les systèmes,

(1) I Cor. II, 1, 2, 4, 14. — 16, 1 Jean II, 19, 20—27.

nous laissons l'Écriture exercer sa légitime et pleine influence sur nos âmes); si la sainteté, la soumission ou l'amour, peu importe le mot, et non pas la Raison, est l'œil de la Foi, le principe distinct qui la prémunit contre l'attachement à d'indignes objets, et l'empêche de dégénérer en enthousiasme et en superstition, il est tout naturel, maintenant, de chercher à analyser le procédé par lequel il atteint ce but. Je veux dire, examinons *quelle* marche successive suit la pensée dans l'âme de l'homme, quand il réfléchit et se décide, afin de voir de *quelle* manière l'Amour règle aussi bien qu'il anime la Foi, la guidant dans un sentier lumineux et supérieur, sans que l'ardeur l'épuise, que la servitude la dégrade, ou que l'extravagance la défigure. Car, tant que nous n'aurons pas fait cet examen avec une certaine plénitude, il est évident que nous aurons peu gagné pour le sens des passages de l'Écriture qui ont rapport au sujet en question. Je vais m'efforcer de le faire autant que le temps le permet, et d'arriver à la fin des remarques que je suis venu vous proposer aujourd'hui.

Une Foi droite est la foi d'un esprit droit. La Foi est un acte de l'intelligence; la vraie Foi est un acte de l'intelligence fait dans une certaine disposition morale. La Foi est un acte de la Raison, c'est-à-dire, un raisonnement sur des présomptions; une vraie Foi, c'est un raisonnement sur des présomptions saintes, pieuses, éclairées. La Foi s'aventure et se hasarde,— la vraie Foi s'aventure et se hasarde délibérément, sérieusement, sagement, pieusement, humblement, calculant les risques et se plaisant dans le sacrifice; et selon que l'Amour manque, la Foi, en proportion, se jette dans des excès ou prend une fausse direction. Les fondements de la Foi, lorsqu'elle est animée de l'esprit d'amour et de pureté, sont tels que ceux-ci, savoir : qu'une révélation est vraiment nécessaire à l'homme; qu'il est vivement à désirer qu'un Dieu miséricordieux l'accorde, qu'il faut l'attendre; qu'il y a plus de probabilité du côté de ceux qui admettent comme une révélation ou comme contenant une révélation ce qui se donne pour tel, que du côté

de ceux qui nient toute révélation ; que si le Dieu tout-puissant se mêle des affaires humaines, son intervention ne sera pas en opposition avec ses attributs connus, ni avec sa façon d'agir dans le monde, ni avec certaines révélations antérieures de sa volonté ; qu'elle se fera d'une manière digne de lui ; que selon toute apparence, elle portera l'empreinte incontestable de sa main divine ; que les fins en seront élevées, spécifiées ou indiquées ; et que, de plus, telles et telles fins sont naturellement grandes, tel et tel message naturellement important, tels et tels moyens dignes, telles et telles circonstances convenables. J'estime que, guidé par des anticipations et des calculs comme ceux que suggère la Foi, — non la Foi seule, mais la Foi opérant par l'Amour, — l'esprit droit, dans les circonstances ordinaires, peut être conduit, est conduit pratiquement, à une acception agréable à Dieu, éclairée et salutaire de la Vérité divine, sans que l'évidence spéciale, appelée communément Raisonement, qui existe en faveur des faits acceptés, et dont le résultat est la connaissance, lui soit intimement connue et qu'il y acquiesce. Quelques exemples serviront à montrer comment : —

1° La Superstition, dans sa forme la plus grossière, est l'adoration des mauvais esprits. Ce que les Gentils sacrifient, est-il dit, est sacrifié « aux démons, et non pas à Dieu ; » « leur table est la table des démons. » « Ils offrirent leurs fils et leurs filles aux démons (1). » Inutile de dire que la manière dont nous avons envisagé plus haut la nature de la Foi religieuse, n'a aucune tendance à de pareilles impiétés. La Foi, il est vrai, considérée comme un principe purement abstrait, tend certainement à faire incliner humblement l'esprit devant tout ce qui se présente en se disant surnaturel ; mais il n'en est pas ainsi d'une Foi vraiment religieuse, de la foi d'un esprit religieux, pénétré par intuition d'amour pour Dieu et pour les hommes. L'amour pour les hommes le fera reculer d'horreur devant la cruauté, l'amour pour Dieu, devant une fausse ado-

(1) I Corinth. X. 20. Ps. CVI. 37.

ration. — C'est une idolâtrie de regarder les créatures comme des sources de providence premières et indépendantes, et d'en faire le terme de notre dévotion. Je dis que le principe de l'Amour, agissant non par voie de recherches ni d'argument, mais spontanément et comme par instinct, portera l'âme à fuir la cruauté, l'impureté; à repousser la prétention à la divinité, se présentât-elle avec des titres surhumains, supposés ou réels. Et quand même il y aurait des cas où de tels refus seraient erronés, parce qu'ils prendraient leur source dans des vues partiales ou de fausses notions, cependant, ce serait toujours, en somme, une manière correcte de juger la chose, et un moyen de diriger sûrement notre conduite.

2° De plus, il existe une autre espèce de Superstition, dans le sens ordinaire du mot, qui consiste à rendre les honneurs religieux à des choses défendues. Telles furent quelques-unes des idolâtries auxquelles s'abandonnèrent les Israélites, comme l'adoration du veau d'or. En outre, dans un cérémonial établi directement par Dieu, ce qui n'est pas commandé peut être regardé comme défendu, si le pouvoir d'y faire des additions n'a pas été accordé. Dieu ayant révélé la manière dont il voulait qu'on s'approchât de lui, il y a autant de désobéissance à la changer, qu'à adopter des moyens véritablement contraires à la loi. Telle aurait pu être la continuation du culte rendu au serpent d'airain; quoique, dans une certaine conjoncture, il ait été un symbole et un instrument conforme à la volonté de Dieu, néanmoins, dans une religion, comme celle des Hébreux, où les cérémonies étaient expresses, on ne pouvait continuer de l'adorer selon le bon plaisir du peuple, sans une grande désobéissance ou un grand défaut d'amour. D'un autre côté, lorsque Nabuchodonosor « tomba la face contre terre, adora Daniel, et ordonna qu'on lui offrit un sacrifice et des parfums suaves, » cet hommage fut accepté par le Prophète, comme venant d'un païen, auquel aucun cérémonial imposé ne défendait de tels actes d'adoration; ces actes, d'ailleurs, ne pouvaient pas signifier qu'il reconnaissait Daniel comme la source de la connaissance prophétique, et parce que le

Prophète venait lui-même de déclarer qu'il y a « dans le ciel un Dieu qui révèle les mystères et a fait connaître au roi Nabuchodonosor ce qui doit arriver dans les jours les plus éloignés, » et aussi parce que lui-même, tout en commandant le sacrifice, ajoute : « En vérité, votre Dieu est le Dieu des Dieux, et le Seigneur des rois, le révélateur des mystères, car je vois que vous avez pu révéler ce mystère. » Nabuchodonosor ne mit donc point Dieu de côté, comme il le paraîtrait, mais il honora Daniel comme son représentant visible, et sans qu'une défense révélée l'empêchât d'agir ainsi. Dans ce cas, sa foi ne prouverait ni manque d'amour ni superstition.

3° Ici, nous pouvons avancer comme un principe, que ce qui est superstition dans un Juif ou dans un Chrétien, ne l'est pas nécessairement dans un Païen ; ou que ce qui l'est dans un Chrétien, ne l'est pas dans un Juif. La Foi conduit l'âme à la communion avec le Dieu invisible ; ses efforts pour s'en approcher et lui plaire lui sont agréables ou non, selon qu'ils partent ou ne partent pas de la volonté propre ; et ils partent de la volonté propre, lorsqu'ils ne tiennent pas compte de la volonté révélée de Dieu. Chez les Israélites prenant l'arche d'alliance pour aller combattre sans en avoir reçu l'ordre, il y eut de la superstition et non de la foi ; et c'est pour les punir que l'arche leur fut ravie. Les Philistins, tout superstitieux et tout impies qu'ils étaient d'ailleurs, ne firent point un acte de superstition en attelant deux vaches à l'arche d'alliance, pour les laisser aller en liberté, cherchant ainsi à savoir si l'arche était sacrée. L'épreuve pouvait être sans succès, mais elle était capable de les rassurer ; et quelle qu'ait été l'irrévérence des païens dans cette action, cependant, elle marquait encore jusqu'à un certain point, une confession tacite, ou, si vous voulez, involontaire du Dieu d'Israël. De plus, les sacrifices sanglants n'étaient pas nécessairement superstitieux chez les païens ; ils seraient plus superstitieux et plus profanes chez les Chrétiens, comme étant rendus inutiles par la grande Expiation qui fut faite une fois pour toutes, et le Souvenir qui s'en continue dans la Sainte Communion. D'un autre côté, le Signe de la Croix dans le bap-

tème serait superstitieux , si l'Eglise n'avait « le pouvoir de décréter des rites et des cérémonies dans le culte de Dieu. »

4° De plus , lorsque les barbares de l'île de Malte virent la vipère suspendue à la main de Paul , ils le considérèrent d'abord comme un meurtrier , ensuite comme un dieu. Que faut-il penser de leur conduite ? Elle marquait évidemment de la Foi ; mais , était-ce une Foi sainte ou une Foi désordonnée ? D'un côté , ils avaient de la probabilité d'une intervention surnaturelle , un sentiment suffisant pour leur faire regarder ce fait comme passant les bornes de l'ordinaire , tandis qu'ils doutaient et chancelaient sur la manière de l'interpréter à mesure que les circonstances variaient. La Foi l'acceptait comme surnaturel ; et en fait , ils n'erraient pas sur le point principal. Ils jugeaient sainement en pensant que Dieu était présent avec saint Paul d'une manière immédiate. La Raison , venant après la Foi , leur en faisait tirer des conséquences. Leur raisonnement péchait , leur foi était droite. Mais n'impliquait-elle pas quelque Superstition ? Il nous faut distinguer ici. Il n'y a certainement pas de subtilité à dire qu'ils n'étaient pas superstitieux , quoique leur conduite , considérée en elle-même , fut matériellement superstitieuse. Leur raisonnement était superstitieux , d'après *notre* idée de Superstition ; je veux dire , que , préalablement en possession de la vérité religieuse , nous pouvons assurer qu'ils voyaient dans les choses visibles ce qui n'y était pas en effet , et que leurs conclusions n'étaient pas légitimes ; mais on n'a pas le droit de supposer que leur manière d'agir était pure absurdité ou faiblesse , eu égard à leur position. Je parle , qu'on y fasse bien attention , du raisonnement qu'ils firent dans la circonstance ; et à ce sujet je dis , qu'en possession du bienfait de la lumière qui nous affranchit de la créature en nous montrant avec précision où sont , dans le monde , les sentiers qui mènent à Dieu et les lieux qu'il habite , il ne nous convient pas de mépriser « ceux qui cherchaient si , par hasard , ils pourraient le découvrir et le trouver. » La Superstition est une croyance qui n'est pas à la hauteur de cette règle , quelle qu'elle soit , que Dieu nous a donnée pour juger des choses

religieuses. Nous sommes, naturellement et avec raison, accoutumés à décider, selon la mesure de nos idées, ce qui en soi est superstitieux et ce qui ne l'est pas ; mais nous n'avons pas le droit, dans les cas particuliers, d'appliquer cette règle à des hommes qui ne se trouvent pas dans les mêmes circonstances.

5° L'hémorroïsse, qui pensa être guérie en touchant secrètement la robe de Notre-Seigneur, mérite peut-être le nom de superstitieuse plus justement que les barbares de l'île de Malte. Toutefois, il est à remarquer qu'elle fut encouragée par Notre-Seigneur, et que sa foi fut le motif même de cet encouragement. Dans son jugement, un état religieux de l'âme, qui n'est pas exempt de Superstition, peut donc encore être de la Foi — oui, et même de la haute Foi. « Ma fille, lui dit-il, ayez confiance, votre foi vous a sauvée ; allez en paix et soyez guérie de votre infirmité. » J'ai dit qu'elle montra plus de tendance à la Superstition que le peuple de Malte, par la raison qu'elle n'a pas agi en conséquence de ce qu'elle connaissait déjà. Sa Foi ne s'éleva pas au niveau de la lumière dont elle jouissait. Elle connaissait assez le Bon Pasteur pour diriger sa foi vers lui, comme vers la source unique de tout bien, au lieu de s'arrêter aux accidents et à la superficie de ses Divines Perfections. Elle regarda en effet les franges de son vêtement comme un principe original de puissance miraculeuse (1), et se plaça elle-même presque dans la condition de ceux qui idolâtraient la créature. Cependant son action paraît avoir pris sa source dans une grande humilité d'esprit : comme les serviteurs du chef de la synagogue, qui étaient là autour de lui, elle craignait probablement de « troubler le Maître, » en s'adressant directement à lui ; ou comme plus tard les Apôtres, qui, dans une autre occasion, repoussaient ceux qui lui amenaient des enfants à toucher, elle ne voulait pas l'interrompre ; ou peut-être elle était remplie de l'idée de son indignité, comme le centurion qui pria le Christ de ne pas daigner entrer dans sa maison, mais de dire seule-

(1) La preuve c'est qu'elle désirait être guérie à l'insu du Christ.

ment une parole ou d'envoyer quelqu'un à sa place. Elle pensait qu'une pauvre femme comme elle ne devait prétendre qu'aux miettes tombées de sa table, par hasard et sans son commandement exprès, par l'action perpétuelle et le débordement spontané de cette puissance miraculeuse qui s'échappait de lui, d'après certaines lois générales sublimes. Dans tout cela, — dans sa foi et son humilité, sa foi imprégnée de superstition, son humilité abjecte — elle paraîtrait ressembler à ces adorateurs qui, dans plusieurs siècles et dans diverses contrées de l'Eglise chrétienne, ont altéré leur simple vénération de l'Invisible en arrêtant trop leur esprit sur les emblèmes extérieurs regardés par eux comme ayant été bénis par lui.

6° Nous ajouterons encore un exemple, — celui du Prophète de Juda, auquel un Prophète menteur apporta un message au nom du Seigneur, pour le prier d'entrer dans sa demeure avec lui. S'il n'eut pas été lui-même Prophète, s'il eut connu l'autre pour avoir été Prophète, il n'y aurait eu, vraiment, rien de bien superstitieux ni de bien mauvais à céder à ses sollicitations; il en serait de même, quand on considérerait seulement qu'il l'appela ainsi, et qu'il y avait des prophètes en Israël. Mais l'acte n'aura plus le même caractère, si l'on remarque la commission dont il était chargé, et l'ordre exprès qui lui avait été intimé sur la manière de se conduire dans un pays idolâtre. S'il retourna avec son conducteur, uniquement pour se rafraîchir, comme il le paraîtrait, la Foi ni la superstition n'eurent rien à faire avec sa conduite, il céda seulement à la tentation; mais s'il supposa qu'il obéissait par là même à Dieu, il montra de la crédulité, et non de la Foi. Nous voyons ici pourquoi ce n'est point de la Foi, mais de la crédulité et de la superstition, de prêter l'oreille à de vains contes d'apparitions, de charmes, de présages et autres choses semblables, qui peuvent circuler même dans un pays chrétien; la raison, c'est que nous avons déjà reçu une révélation. Les miracles auxquels nous croyons, nous empêchent d'ajouter foi à d'autres miracles étrangers à la révélation. Nous avons trouvé le Christ, nous ne le cherchons pas. A plus forte raison, si la doctrine

mise en avant dans la prétendue révélation d'aujourd'hui, contredit ou infirme la doctrine des révélations reçues depuis le commencement. D'où l'Écriture nous avertit expressément que, quand même un Ange du ciel nous prêcherait un autre Évangile que celui que nous avons reçu, nous devrions lui dire anathème. Ce qui fit le péché des Judaisans, c'est qu'après avoir reçu l'Esprit, ils retournèrent aux cérémonies de la Loi qui était alors abrogée, comme à quelque chose de meilleur. Moïse avait dit de même aux Israélites : « S'il s'élève parmi vous un prophète ou un songeur de songes, et qu'il vous annonce un signe ou une merveille et que vous voyiez s'opérer le signe ou la merveille dont il vous a parlé, et qu'il vous dise : Allons à des dieux étrangers que vous n'avez pas connus et servons-les; vous n'écoutez pas les paroles de ce prophète ou de ce songeur de songes, parce que le Seigneur votre Dieu vous éprouve, pour savoir si vous l'aimez de tout votre cœur et de toute votre âme. » Voilà pourquoi ce fut pour saint Paul un point majeur de prouver que la Loi n'était pas abolie, mais accomplie par l'Évangile, dont elle était le fondement et la préparation; et que la réprobation des Juifs et l'appel des Gentils, n'abolissait ni l'antique Église, ni les anciens Commandements. Ainsi, même quand il s'adressait aux païens, l'Apôtre prenait à tâche de payer aux vérités dont ils étaient déjà en possession l'hommage qui leur était dû, et de montrer dans l'Évangile la purification, l'explication, le développement et le complément, plutôt que l'abrogation des vérités qu'on trouve çà et là dans le paganisme. « Je vous prêche, leur dit-il, celui que vous adorez sans le connaître. » En d'autres termes, ce n'était pas sa méthode de représenter la foi à laquelle il exhortait ses auditeurs, comme un état de l'esprit totalement étranger à leurs connaissances existantes, à leurs convictions, et à leur caractère moral. Il les attirait, non pas en les jetant dans l'incertitude, mais au moyen de leurs propres croyances, autant qu'il était possible; — par des moyens positifs de persuasion, qui, tout en étant propres à entraîner par leur vérité et leur beauté naturelle, excluaient par leur présence même, tout ce qui, dans le paganisme, était

incompatible avec eux. Ce qu'ils étaient déjà, servait à les amener, comme par un acte de sainte hardiesse, à ce qu'ils n'étaient pas; ce qu'ils connaissaient, à les amener, sur des présomptions, à ce qu'ils ne connaissaient pas encore. Il ne demandait la Foi dans son message ni du Juif, ni du Gentil, sur le seul motif antécédent que Dieu était partout, et qu'en ce cas, par conséquent, il pouvait être particulièrement avec lui qui leur parlait en ce moment; il n'en appelait pas purement, non plus, au pouvoir qu'il avait de faire des miracles; mais il regardait fixement les hommes pour voir s'ils avaient « foi en leur guérison; » il en appelait à tout ce corps d'opinions, d'affections, de désirs, qui constituait dans chaque homme son *moi moral*; qui, contrairement à toute conjecture et à tous efforts irréflectifs, le faisaient marcher résolument dans une direction fixe, devant répondre à la doctrine de l'Apôtre, comme les vibrations des cordes de deux instruments se répondent entr'elles, si elle était ce qu'il fallait qu'elle fût, sinon, ne devant pas l'accepter, ni s'y arrêter. Il apprenait aux hommes que non-seulement il y a un Dieu tout-puissant et qu'il est partout, mais qu'il a certains attributs moraux; qu'il est juste, vrai, saint, miséricordieux; que son image était gravée dans leurs cœurs; qu'il habitait déjà en eux comme un législateur et un juge, témoin leur sens droit et leur conscience du péché; que ce qu'il leur apportait, était l'accomplissement de ce qui avait été commencé en eux par la nature; et tout cela, par des témoignages revêtus d'une telle apparence de vérité, qu'ils forçaient tous ceux qui aimaient Dieu sous la Religion Naturelle, à croire en lui comme révélé dans l'Évangile.

Telle est donc, en toute circonstance, la Foi véritable; une présomption, non cependant une conjecture purement hasardeuse, — une poursuite, non cependant celle de la cupidité ou de la passion, — une marche à la lueur du crépuscule, non cependant sans fil ou sans direction, — un mouvement d'une chose connue à une chose inconnue, retenu dans l'étroit sentier de la Vérité, par la Loi de l'obéissance qui en est la compagne inséparable, par la Lumière du ciel qui l'anime et qui la guide;

— qu'elle soit faible et obscure comme dans les Païens , ou lumineuse et forte comme dans les Chrétiens ; qu'elle soit le réveil et la lutte de la conscience , ou « l'inspiration de l'Esprit ; » qu'elle soit comme une timide espérance , ou dans la plénitude de l'amour, toujours est-il que, sous quelque Economie que ce soit , c'est le seul principe agréable à Dieu, le seul qui le dispose à nous dispenser les mérites de Jésus-Christ. Elle devient superstition , crédulité , enthousiasme , fanatisme ou bigotisme , selon qu'elle se soustrait à la tutelle de cet esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de vraie piété , et de crainte de Dieu. C'est ainsi que je voulais répondre à la question de savoir comment on peut empêcher la Foi de tomber dans l'excès , sans être obligé de recourir à ce qu'on appelle communément Raison : je veux dire , procédés d'investigation , d'examen , de discussion , d'argumentation , de déduction. Elle est elle-même un acte de l'intelligence, et tire son caractère de l'état moral de l'agent. C'est l'obéissance et non pas la culture de l'esprit qui la perfectionne. Ce perfectionnement n'en change ni la nature , ni la fonction. Elle reste ce qu'elle est en elle-même , un principe initial d'action ; mais elle change de qualité , en devenant spirituelle. Elle est comme avant , une présomption , mais la présomption d'un esprit sérieux , modéré , attentif , pur , affectionné et dévoué. Elle agit comme Foi ; mais la direction , la stabilité , la consistance et la précision de ses actes , c'est à l'Amour qu'elle les doit.

Bornons-nous à ces remarques , tout insuffisantes qu'elles sont , sur le rapport et la distinction qui existent entre la Foi et la Superstition. Il nous reste cependant encore à traiter d'autres questions importantes qui méritent l'attention de tous ceux qui voudraient acquérir des notions claires sur un sujet de haute portée et qui n'est pas sans difficultés.



## SEPTIÈME DISCOURS.



# SEPTIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE JOUR DE LA FÊTE DE SAINT PIERRE, 1840.

DE LA RAISON IMPLICITE ET DE LA RAISON EXPLICITE.

Rendez gloire au Seigneur Dieu dans vos cœurs, et soyez toujours prêts à répondre à tout homme qui vous demande raison de l'espérance qui est en vous ; mais que ce soit avec douceur et retenue.

(I St. Pierre, ch. III, 15.)

La Foi de saint Pierre fut une de ses grâces caractéristiques. Elle était vive, ardente, vigilante et prompte. Elle lui tenait lieu d'argument, de calcul, de délibération et de délai, toutes les fois qu'elle entendait la voix de son Seigneur et Sauveur ; et pour l'entendre, cette voix, il n'était pas besoin qu'elle eût un son éclatant, ou que les autres sens vinssent l'aider de leur témoignage. Que le Christ apparaisse marchant sur les eaux et dise : « C'est moi, » « Seigneur, lui répond Pierre, si c'est vous, commandez-moi d'aller à votre rencontre sur les eaux. » Qu'il demande à ses disciples : « Qui suis-je ? » Simon Pierre lui répond, comme nous le lisons dans l'Évangile de ce jour : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, » et pour une Foi si manifeste et si prompte, il obtint la bénédiction de Notre-Seigneur. Que dans une autre circonstance il demande aux Douze s'ils l'abandonneront comme les autres, Pierre lui

répond : « Seigneur, à qui irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle ; et nous croyons, et nous sommes assurés que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Après la Résurrection, saint Jean lui apprend que c'est le Christ qui est sur le rivage, et de la nacelle sur laquelle il pêchait, il s'élança aussitôt dans la mer, impatient d'arriver près de Lui. Ce ne sont pas là les seuls exemples qu'on pourrait citer de sa foi. Si jamais Foi fut désintéressée, et s'occupa de son Grand Objet, ce fut la Foi de Pierre. Si la Foi paraît quelque part différer de l'Evidence, et de ce que nous comprenons communément sous le nom de Raison, c'est dans l'exemple que Pierre nous en donne. S'il raisonnait, c'était quelquefois par défaut de Foi. « Voyant que le vent était fort, il craignit, » et c'est pour cela que le Christ l'appela « homme de peu de foi. » Lorsqu'il demanda : « Qui m'a touché? » Pierre et les autres raisonnèrent. « Maître, dirent-ils, la multitude vous presse et vous accable, et vous dites : « Qui m'a touché? » De même, lorsque le Christ lui annonça qu'il le suivrait un jour dans la voie des souffrances; « Pourquoi, lui dit Pierre, ne puis-je pas vous suivre maintenant? » Et nous savons comment sa foi l'abandonna bientôt après.

La Foi et la Raison, dans l'histoire de Pierre, se contrastent donc d'une façon bien tranchée. Cependant c'est Pierre, non pas Pierre le pêcheur de Galilée, mais l'Apôtre inspiré, qui, dans le texte, nous donne un précepte renfermant, dans son accomplissement légitime, un soigneux exercice de notre Raison, un exercice tant sur la Foi considérée comme un acte ou comme une habitude de l'âme, que sur l'Objet de la Foi. Nous devons non-seulement « rendre gloire au Seigneur Dieu dans nos cœurs, » non-seulement préparer au-dedans de nous un sanctuaire où puisse habiter notre Sauveur et où nous puissions nous-mêmes l'adorer; mais savoir tellement ce que nous faisons, être tellement maîtres de nos pensées et de nos sentiments, tellement connaître ce que nous croyons et comment nous croyons, tellement nous rendre compte de nos idées et voir le terme où elles aboutissent, que nous puissions « toujours.

être prêts à répondre à *tout homme* qui nous demande raison de l'espérance qui est en nous. » Dans ces paroles, il y a pour nous, je pense, une recommandation claire, ou plutôt une injonction de donner à notre Religion la forme de symbole et d'Evidences.

Bien que la Foi soit la marque distinctive de l'Évangile et la simple élévation de l'âme vers le Dieu Invisible, sans raisonnement fait avec connaissance ou sans argument formel, il paraîtrait donc que l'homme peut justement, voire même religieusement, occuper son esprit à réfléchir sur sa Foi, à en examiner les motifs et l'Objet, à la revêtir des formes du langage, soit pour la défendre, soit pour la rendre recommandable, ou pour l'enseigner aux autres. Saint Pierre lui-même, en dépit de son ardeur et de sa vivacité, nous donne dans sa propre personne quelques marques d'un semblable exercice de l'intelligence. En disant : « Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant, » il donna en quelque sorte à sa foi une forme dogmatique; en disant : « A qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle, » il donna « une raison de l'espérance qui était en lui, » ou appuya sa foi sur l'Evidence.

Rien ne ressemblerait plus à une théorie, rien ne serait plus faux que de supposer qu'une vraie Foi ne peut exister sans recevoir la forme d'un Symbole, et sans être basée sur l'Evidence; cependant, rien n'indiquerait une philosophie aussi étroite que d'affirmer qu'il faut soigneusement la séparer de toute formule dogmatique ou argumentative. Soutenir la dernière assertion, c'est enlever à la Religion le secours de la science théologique; soutenir la première, c'est prétendre que chaque enfant, chaque paysan doit être un théologien. La Foi ne peut exister sans motifs ni sans objet; mais il ne s'ensuit pas que tous ceux qui ont la Foi doivent vérifier et établir ce qu'ils croient, et comment ils croient. D'un autre côté, de ce qu'en fait elle ne peut être séparée de ses motifs et de son objet, il ne faut pas conclure qu'en les vérifiant elle cesse d'être une vraie Foi. L'âme, selon qu'elle aura réfléchi sur elle-même, pourra « rendre raison » de ce qu'elle croit et de ce qu'elle

espère ; et selon qu'elle n'aura pas ainsi réfléchi, elle deviendra, en proportion, incapable de le faire. Une telle connaissance ne peut pas être mauvaise, cependant elle ne peut pas être nécessaire, car bien que la réflexion soit une faculté naturelle de nos âmes, cependant elle a besoin de culture. L'Écriture nous donne des exemples de la Foi dans chacun de ces états, c'est-à-dire, de la Foi soumise ou non soumise à l'examen par un exercice de la Raison dont on ait conscience. Lorsque Nicodème dit : « Personne ne peut faire les miracles que vous faites si Dieu n'est pas avec lui, » il raisonna ou argumenta. Lorsque le Scribe dit : « Il y a un Dieu et il n'y en a pas d'autre que lui ; et l'aimer de tout son cœur..... c'est plus que tous les holocaustes et tous les sacrifices, » sa croyance fut dogmatique. D'un autre côté, lorsque le perclus de Lystre crut, en entendant prêcher saint Paul, ou, lorsque celui de la Belle porte crut au nom de Jésus-Christ, leur Foi fut indépendante non d'objets ou de motifs, car cela n'est pas possible, mais d'objets et de motifs perceptibles, reconnus, pouvant être produits ; ils croyaient sans pouvoir dire quoi ni pourquoi. La véritable Foi admet donc, mais ne requiert pas l'exercice de ce que l'on comprend communément sous le nom de Raison.

J'espère qu'on ne m'accusera pas de manquer de respect à un grand Apôtre, qui règne avec Jésus-Christ dans les cieux, si au lieu de choisir une des nombreuses leçons sur lesquelles son histoire appelle notre attention, ou les points de doctrine au développement desquels elles pourraient être utiles, je consacre le jour de sa fête à la continuation d'un sujet dont j'ai saisi, de temps à autre, l'occasion de vous parler du haut de cette chaire, quoiqu'il ne s'y rapporte qu'ineidemment. L'esprit de nos premières leçons pour les jours de fête m'y autorise ; car, au lieu d'être appropriées aux fêtes particulières auxquelles elles sont destinées, elles sont, pour la plupart, des portions d'une série, et se lient à celles qui sont assignées à d'autres. J'ajouterai que, s'il est une question qu'on soit excusable d'introduire dans le temps présent, et sur laquelle on soit naturellement amené à réfléchir dans les jours consacrés à

rappeler la mémoire des premiers fondateurs de l'Eglise, ce sont ces deux-ci, savoir : quel est le rapport de la Foi avec la Raison sous le règne de l'Évangile, et quels sont, en matière religieuse, lorsque l'âme croit et se soumet, les moyens par lesquels elle y est amenée, les motifs sur lesquels elle se fonde, et les cas où c'est pour elle un devoir de donner son adhésion.

Dans l'épître de ce jour, nous voyons saint Pierre éveillé par l'Ange, lui obéir implicitement, quoique dans l'acte même, il ne comprit rien à ce qu'il faisait. Il se ceignit lui-même, attachas ses chaussures, s'enveloppa de son vêtement, puis « sortit et le suivit, » « il ignorait, » toutefois, « que ce que l'Ange faisait fût réel, mais il croyait voir une vision. » Revenu ensuite à lui-même, « maintenant, dit-il, je sais véritablement, que le Seigneur m'a envoyé son Ange et m'a délivré. » Il agit d'abord spontanément, puis il examina ses actes. On peut voir en cela un exemple de la différence qui existe entre les facultés et les opérations les plus simples de l'âme, et ce procédé par lequel on les analyse, on les décrit, et qui est la suite de la réflexion. Nous ne pensons pas, nous ne sentons pas, nous ne raisonnons pas seulement ; mais nous savons que nous pensons, que nous sentons, que nous raisonnons ; non-seulement nous connaissons, mais nous pouvons examiner, vérifier nos pensées, nos sentiments, nos raisonnements ; non-seulement les vérifier, mais encore les exposer. Les enfants, pendant un temps, ne se rendent pas compte de leurs organes matériels, ou (pourrai-je dire) ne comptent pas leurs membres ; mais au fur et à mesure que leur esprit s'ouvre, et se cultive, ils tournent leur attention aussi bien sur l'âme que sur le corps ; ils contemplent tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils font ; ils cessent d'être purement des êtres d'impulsion, d'instinct, de conscience, d'imagination, d'habitude ou de raison ; ils sont capables de réfléchir sur leur âme, comme si c'était quelque objet extérieur ; ils raisonnent sur leurs raisonnements. Tel est le point que je vais développer.

La Raison, dans la manière la plus simple de l'envisager, est la faculté d'acquérir la connaissance sans perception directe,

ou la faculté d'arriver à la connaissance d'une chose par le moyen d'une autre. De cette manière, elle peut, avec les plus petits commencements, se créer un monde d'idées, qui correspondent ou ne correspondent pas aux choses elles-mêmes qu'elles représentent; qui sont vraies ou fausses, selon qu'elle a bien ou mal opéré. Un seul fait peut suffire pour bâtir tout une théorie; un seul principe peut créer et soutenir un système; un petit signe conduire à une découverte. L'esprit court çà et là, s'échappe au dehors, marche en avant avec une rapidité qui a passé en proverbe, avec une subtilité, une flexibilité qui déconcerte l'investigation. Il passe de point en point; une indication le mène à l'un, une probabilité à l'autre; ici il exploite une série d'idées, là il se retranche derrière une loi reçue; ensuite il s'empare du témoignage, se confie à quelque impression populaire, à quelque instinct intérieur, à quelque obscur souvenir; il s'avance ainsi, ne ressemblant pas mal à un homme qui grimpe sur un rocher escarpé, qui, l'œil vif, la main leste, le pied ferme, monte sans savoir lui-même comment, par des talents personnels et des moyens pratiques, plutôt qu'à l'aide d'une règle, ne laissant derrière lui aucune trace, et ne pouvant servir de maître à un autre. Ce n'est pas trop de dire que le sentier par lequel les grands génies escaladent les montagnes de la vérité est aussi peu sûr et aussi précaire pour les hommes en général, que celui par lequel un habile montagnard fait son ascension au sommet d'un pic sourcilleux. C'est un chemin que nul autre qu'eux ne peut prendre; et c'est le succès qui les justifie. Telle est principalement la manière dont tous les hommes raisonnent, qu'ils aient été ou non favorisés de la nature, — ce n'est point à l'aide d'une règle, mais par une faculté intérieure.

Le raisonnement donc ou l'exercice de la Raison, est une énergie spontanée et vivante qui est au-dedans de nous, ce n'est point un art. Mais, lorsque l'âme réfléchit sur elle-même, elle commence à être mécontente du peu d'ordre et de méthode qui règne dans l'opération, et essaie d'analyser les différents procédés qui ont lieu pendant qu'elle se fait, de les rapporter

l'un à l'autre, et de découvrir les principes généraux sur lesquels ils reposent, de la même manière qu'elle pourrait contempler et soumettre à l'investigation l'imagination ou la mémoire. La théorie la plus hardie, la plus simple et la plus étendue qui ait été inventée pour analyser le procédé par lequel nous raisonnons, c'est la science bien connue dont nous sommes redevables à Aristote, science fondée sur le principe que chaque raisonnement ne repose que sur trois termes, ni plus ni moins. Sans aller aussi loin qu'Aristote, nous nous servons familièrement de plusieurs termes généraux pour désigner les méthodes particulières de pensée d'après lesquelles les hommes raisonnent (c'est-à-dire, passent d'une vérité à une autre vérité), ou pour désigner des états particuliers de l'âme qui influent sur le raisonnement. Ces méthodes sont la probabilité antécédente, l'analogie, la similitude, le témoignage, les évidences circonstanciées; ces états de l'âme sont le préjugé, la déférence à l'autorité, l'esprit de parti, l'attachement à tels ou tels principes, et d'autres choses semblables. Nous divisons de même les Evidences de la Religion en Evidences extrinsèques et intrinsèques; en Evidences à *priori* et à *posteriori*; en Evidences de la Religion naturelle et de la Religion révélée, et ainsi de suite. De plus, nous disons prouver les doctrines soit d'après la nature même de la chose en question, soit d'après l'Écriture ou d'après l'histoire, nous disons les enseigner par voie de dogme, de polémique, ou d'exhortation. Par ces moyens et par d'autres encore, nous donnons des exemples de la faculté réflexive de l'esprit humain, contemplant et scrutant ses actes.

Il y a donc deux procédés, distincts l'un de l'autre, — le procédé original de raisonnement, et le procédé d'investigation sur nos propres raisonnements. Tous les hommes raisonnent, car raisonner, c'est tout simplement acquérir une vérité à l'aide d'une première sans l'intervention des sens, auxquels les brutes sont limitées, et pas davantage; mais tous les hommes ne réfléchissent pas sur leurs raisonnements, beaucoup moins encore suffisamment et avec assez de soin, pour être à même

de justifier leur propre manière de voir ; mais seulement en proportion de leurs capacités et de la portée de leur esprit. En d'autres termes, tous les hommes ont une raison, mais tous les hommes ne peuvent pas donner une raison. Nous pouvons donc désigner ces deux exercices de l'intelligence par raisonner et argumenter, avoir conscience de son raisonnement et n'en avoir pas conscience, ou par Raison implicite et Raison explicite. A la dernière appartiennent les mots science, méthode, développement, analyse, critique, preuve, système, principes, règles, lois et d'autres de même nature.

Ce serait par trop simple de remarquer qu'il ne faut pas confondre ces deux facultés, si elles n'eussent déjà été confondues. Une argumentation claire n'est certainement pas une condition indispensable pour bien raisonner. L'exactitude dans l'établissement des doctrines ou des principes n'est pas essentiellement requise pour qu'on puisse en faire des objets de pensée et d'action. Le travail de l'analyse n'est pas nécessaire à l'intégrité du procédé analysé. Le procédé de raisonnement est complet en lui-même et indépendant. L'analyse ne fait qu'en rendre compte ; elle ne rend pas la déduction rationnelle. Elle ne fait pas mieux raisonner un individu. Elle ne peut que lui donner, soit en bien soit en mal, la conscience durable qu'il raisonne. Pour savoir comment l'homme raisonne, il y a autant de mystère que pour savoir comment il se souvient. Il est certains sujets dont il se souvient *plus ou moins bien*, sur lesquels il raisonne *plus ou moins bien*. La raison de quelques hommes atteint à la hauteur du génie sur certaines matières spéciales, tandis que sur d'autres, elle est au-dessous de l'ordinaire. La faculté ou le talent de raisonner peut être différent dans tels ou tels sujets, quoique le procédé de raisonnement soit toujours le même. Or, celui qui s'entend à argumenter ou qui parle clairement, n'est qu'un homme qui excelle à analyser ou à exprimer un procédé rationnel dont il a fait un objet direct de réflexion. Il observe la connexion des faits, découvre les principes, les applique, remplit les lacunes, jusqu'à ce qu'enfin il ait tout mis en ordre. Mais le talent de raisonner, ou le don de raison

tel qu'il le possède , peut bien se borner à cet exercice , et rien ne s'oppose à ce que , dans d'autres exercices , il soit aussi peu expert qu'il est peu nécessaire à un mathématicien d'être expérimentateur ; rien ne s'oppose non plus , à ce qu'il soit aussi peu créateur dans le raisonnement qu'il analyse , qu'un critique a peu besoin de posséder le don d'écrire des poèmes.

Mais s'il existe une pareille distinction entre argumenter et raisonner , que doit-on penser d'assertions telles que les suivantes. Certainement , elles sont pour le moins fort mal exprimées , et peuvent conduire , comme elles ont en effet conduit à de graves erreurs.

Voici , par exemple , ce que dit Tillotson : « On ne doit rien accepter comme dogme divin et comme révélation *sans une bonne évidence* qu'il en est ainsi : c'est-à-dire sans quelque *argument* suffisant pour *satisfaire* un homme prudent et réfléchi (1). » Ensuite : « La Foi... est un assentiment de l'âme à quelque chose , en tant que révélé par Dieu ; or, tout assentiment doit être basé sur *l'évidence* ; c'est-à-dire , personne ne peut croire quoi que ce soit , sans posséder ou sans croire posséder quelque *raison* d'agir ainsi. Car avoir confiance à une chose sans raison , ce n'est point de la Foi , mais une persuasion présomptueuse et une opiniâtreté d'esprit (2). » De pareilles assertions , ou ont un sens faux , ou ne supportent pas les conséquences que les écrivains se permettent d'en tirer.

De même Paley et d'autres (3) concluent que les miracles ne sont improbables qu'à moins qu'une révélation ne soit improbable elle-même ; ils se fondent sur ce que , disent-ils , on ne peut concevoir d'autre méthode légitime pour s'assurer de la divinité d'une révélation ; c'est-à-dire , qu'ils voudraient conclure la nécessité de se rendre compte explicitement des preuves de cette révélation et de vérifier ses titres avant de l'admettre ou de posséder des motifs à l'épreuve de l'argument ; tandis qu'au contraire , des considérations qui semblent faibles et

(1) Serm. vol. II, pag. 260. — (2) Serm. vol. IV, pag. 42. — (3) Præpar. consid. p. 3 ; voyez aussi Farmer ou miracles , p. 359.

insuffisantes dans une forme explicite , peuvent nous conduire et nous conduire justement , par un procédé implicite , à embrasser le Christianisme ; tout juste comme un paysan peut à l'aspect des cieus prédire le temps du lendemain , sur des motifs que , s'il était capable de les produire , un logicien précis ne se ferait pas scrupule d'appeler inexacts et inconséquents. « De quelle manière , » dit-il , « une révélation peut-elle s'opérer , » c'est-à-dire comme le contexte l'indique , peut-on s'en assurer , « sinon par des miracles ? D'aucune qu'il nous soit possible de concevoir. »

De plus , un autre écrivain dit : Il n'y avait que deux moyens par lesquels Dieu pût révéler sa volonté au genre humain ; soit par une influence immédiate sur l'âme de chaque individu de tout âge , soit en choisissant , pour en faire ses instruments , quelques personnes particulières , revêtues par lui pour cette raison de pouvoirs *suffisants pour donner la plus forte évidence* de la divinité de leur mission (1). L'évêque Butler nous dit au contraire qu'il est impossible de décider préalablement quel degré d'évidence Dieu voudrait bien nous donner d'une révélation , supposé qu'il en accordât une. Assurément , on pourrait la concevoir dépourvue de toute manifestation surnaturelle , chacun étant , comme maintenant encore , d'une certaine manière , libre de l'admettre ou de la rejeter , selon que son cœur éprouve ou non pour elle des sympathies , c'est-à-dire , sous l'influence de raisons qui , quoique persuasives en pratique , sont faibles lorsqu'elles sont avancées comme des motifs raisonnés de conviction.

La Foi donc , quoique dans tous les cas , elle soit un procédé raisonnable , n'est pas fondée nécessairement sur l'investigation , l'argument ou la preuve , ces procédés n'étant que la forme explicite du raisonnement dans tels ou tels esprits particuliers. Elle en est même si loin , qu'on a avancé d'une manière beaucoup plus plausible , l'opinion opposée , qui consiste à dire que la Foi n'est pas même compatible avec ces procédés. Une telle

(1) Douglas, Criterion, pag. 21, 22.

opinion , à la vérité , n'est pas soutenable , si l'on fait particulièrement attention à la lumière que l'Écriture jette sur le sujet , comme on le voit dans le texte , mais elle peut facilement prendre possession d'esprits sérieux. Faut-il s'étonner qu'étant d'un côté témoins des débats et des divisions dont l'argument et la controverse sont la source , de l'orgueilleuse confiance en soi-même nourrie par la force de la faculté du raisonnement , de la latitude d'opinion qui souvent accompagne l'étude des Evidences , de la froideur , de l'affectation , de l'esprit séculier et charnel qui peuvent être unis à un attachement scrupuleux à des formules dogmatiques , et d'autre part se rappelant que l'Écriture représente la Religion comme une vie divine , fondée sur les affections et manifestée par des grâces spirituelles , faut-il s'étonner , dis-je , qu'ils soient tentés de soustraire la Foi à toute connexion avec des facultés et des habitudes qui peuvent parfaitement exister sans elle , et qui trop souvent mettent le pied sur son domaine , et s'arrogent le droit de prendre sa place. Je le répète , une telle persuasion est exagérée , ne peut se soutenir , ni servir longtemps de règle de conduite ; car il y a autant de paradoxe à proscrire l'investigation et la déduction en matière religieuse , qu'à l'exiger comme nécessaire. Cependant , nous ne devons pas la laisser passer , pour plusieurs raisons , sans lui faire justice ; et par conséquent je me propose , avant de considérer quelques-uns des usages de nos facultés de critique et d'analyse , en ce qui touche la Religion , d'en constater certains inconvénients et certains défaut ; c'est un travail qui occupera pleinement ce qu'il nous reste de temps ce matin.

On peut employer l'investigation et l'argument , d'abord , pour assurer la divinité d'origine de la Religion naturelle et de la Religion révélée ; ensuite pour interpréter l'Écriture , et en troisième lieu , pour déterminer les points de Foi et de Morale ; c'est-à-dire , dans les Evidences , dans l'Exposition Biblique , et dans la Théologie dogmatique. Sur ces trois points il y a d'abord avant tout , un acte de raison implicite qui est , proportion gardée , commun à tous les hommes ; car tous les hommes éprouvent une certaine impression , normale ou anormale , à la

vue de ce qui se présente soit pour ou contre le Christianisme , pour ou contre certaines interprétations de l'Ecriture , pour ou contre certaines doctrines. Cette impression que produisent sur leur âme , ou les titres mêmes de la Religion révélée , ou ses documents , ou son enseignement , tel est l'objet de la science qu'il faut analyser , vérifier , rendre méthodique , exposer. Nous croyons certaines choses , pour certains motifs , à travers certains milieux ; et l'analyse de ces trois choses , le pourquoi , le comment , et le quoi , paraît à peu près constituer la science de la théologie.

1. Par Evidences de la religion , j'entends l'analyse méthodique de tous les motifs sur lesquels nous croyons à la vérité du Christianisme. Je dis de « tous , » parce que le mot Evidence est souvent restreint à la seule dénotation des arguments qui sortent de la chose elle-même à prouver ; ou , pour me servir d'un langage plus précis , des faits et des circonstances qui présupposent le point soumis à l'investigation comme une condition de leur existence , et qui sont des arguments plus faibles ou plus forts , selon que ce point en est plus ou moins une condition nécessaire. Ainsi du sang sur les vêtements est une évidence qui prouve que tel individu est un meurtrier , en proportion de la nécessité d'un acte de violence pour produire les taches , ou selon que seul il peut rendre raison de leur existence. Telles sont les Evidences formulées par Paley et d'autres écrivains ; et quoiqu'elles ne soient qu'une partie secondaire des Evidences , on les prend cependant d'ordinaire pour la totalité , parce qu'elles peuvent être produites et étudiées plus facilement que les considérations antécédentes , les présomptions et les analogies , qui , vagues et abstraites comme elles sont , constituent plus véritablement encore les motifs sur lesquels les hommes reçoivent l'Evangile ; mais nous avons eu auparavant l'occasion de faire quelques réflexions sur ce sujet.

2. La science de l'Interprétation renferme naturellement toutes les recherches sur ses principes ; la question de l'interprétation mystique , la théorie du double sens , la doctrine des figures , le style des prophéties , le but et le dessein de plusieurs

livres de l'Écriture ; les dates de ces livres , les lieux où ils furent composés , ceux qui en sont les auteurs , les personnes auxquelles ils furent adressés ; la comparaison et la concordance des livres entre eux ; l'usage que l'on doit faire de l'Ancien Testament ; la position des Chrétiens à l'égard de la Loi ; son rapport avec l'Évangile et l'accomplissement historique des prophéties. Et avant ces recherches , il y a d'autres choses encore plus nécessaires , telles que l'étude des langues originales dans lesquelles le Livre sacré est écrit.

3. La Théologie dogmatique doit comprendre non-seulement le dogme , comme , par exemple , la doctrine de la très-sainte Trinité , ou la théorie de l'influence sacramentelle , ou l'établissement de la Règle de Foi , mais encore des questions de morale et de discipline.

En considérant ici les imperfections et les défauts de pareils exercices scientifiques , nous devons soigneusement excepter de nos remarques tous les exemples qui nous en ont été accordés d'en haut , et qui sont revêtus par là même d'une sanction divine ; et prouver l'existence de tels exemples , c'est la réponse la plus directe et la plus satisfaisante qu'on puisse faire aux personnes religieuses qui entretiennent des doutes , quels qu'ils soient , sur la légitimité de l'introduction de la science dans le domaine de la Foi. Libre à nous de disputer sur la vérité et l'utilité des analyses , des décisions qui sont certainement de l'homme ; mais l'œuvre de Dieu est parfaite , je veux dire parfaite eu égard à la matière sur laquelle elle s'opère. Pour ce qui est de l'évidence , de l'interprétation de l'Écriture ou de l'enseignement dogmatique , nous devons accepter et non pas critiquer ce qui est sorti de sa bouche ; — et , en disant cela , je n'ai pas à assigner dans quelles limites , ni par quels canaux Dieu se communique. Parle-t-il seulement par l'Écriture (1) , ou par des inspirations privées et personnelles , ou par les premiers

(1) Ces paroles évidemment n'ont point pour but de nier l'infaillibilité de l'Église , mais seulement de montrer que l'auteur posait des principes qui s'appliquent également à tous ceux qui admettent la révélation chrétienne.

temps, ou par la Tradition, ou par l'Eglise universelle, ou par l'Eglise en concile, ou par la Chaire de saint Pierre? Ce sont là des questions sur lesquelles des Chrétiens peuvent différer sans toucher au principe lui-même, que ce que Dieu a donné est vrai, et que ce qu'il n'a pas donné peut, dans certains cas, n'être pas vrai. Ce qu'il n'a pas donné par les moyens qui lui sont propres, quels qu'ils soient, peut être vénérable par son antiquité, faire autorité comme admis par les gens de bien, ou offrir plus de garantie comme admis par un plus grand nombre, ou devoir être nécessairement admis, pour avoir été consenti, ou être persuasif par sa probabilité, ou utile par ses bons effets; mais après tout, à part la considération que toute bonne chose vient de Dieu, il est, autant que nous sachions, une production humaine, et, comme ouvrage de l'homme, un champ libre ouvert à la critique. C'est à ces seules déductions, c'est à ces seules propositions humaines que s'appliquent les considérations suivantes.

Or, le grand défaut pratique de la méthode et de la forme dans les matières religieuses, — je dirai même en tout ce qui concerne la morale, — est évidemment celui de promettre plus qu'elles ne peuvent tenir. La science de la théologie, considérée sous le point de vue le plus favorable, est très-imparfaite et très-inexacte; cependant science veut dire exactitude. On trouve facilement à lui faire d'autres reproches et de plus familiers, tels que ceux de mener à la familiarité avec les choses saintes, et à l'irrévérence qui en est la suite; de ne voir partout que des formules; de substituer à l'adoration et à la pratique une sorte de philosophie et de littérature religieuse; d'affaiblir les principes d'action en les soumettant à l'investigation; de fomenter la controverse et la dispute; de substituer, en matière de devoirs, des règles positives qui ont besoin d'être développées pour celui dont un sentiment instinctif guide l'âme par une espèce d'intuition; d'amener l'esprit à prendre un système pour la vérité, et à penser qu'une hypothèse est réelle parce qu'elle a de la consistance; toutes ces objections et d'autres semblables, quoique importantes, ont cependant plutôt pour résultat de

nous faire user prudemment de la science dans les matières religieuses, que de nous inspirer pour elle de la défiance. Mais son insuffisance dans une région si élevée est un mal qui s'attache à elle d'un bout à l'autre, un mal inhérent qui est irrémédiable, un mal qui, peut-être, tient à la racine de ces autres maux que je viens d'énumérer. Je vais diriger maintenant mon attention sur ce défaut, auquel j'ai déjà fait allusion dans quelques-unes des observations précédentes.

Il n'y a pas d'analyse assez subtile, assez délicate pour donner une représentation adéquate de l'état de notre âme lorsque nous croyons, ni des sujets de notre croyance, tels qu'ils se présentent à notre pensée. La fin qu'on se propose, c'est de tracer, ou, pour ainsi dire, de peindre ce que l'âme voit, ce qu'elle sent; or, considérons ce que c'est que peindre, avec la forme et la couleur qui leur convient, les choses naturelles, et nous comprendrons nécessairement la difficulté, ou plutôt l'impossibilité de représenter les contours et les traits caractéristiques, les clairs et les ombres, avec lesquels toute vue intellectuelle existe réellement dans l'âme, ou de lui donner cette réalité, cette vérité de détails de laquelle dépend sa ressemblance avec l'original, ou de marquer suffisamment ces nuances délicates qui s'aperçoivent dans des individus ayant, sous le point de vue général, le même esprit et appartenant à la même école. Il est probable que des opinions données, telles qu'elles se trouvent dans les individus entre les idées desquels il y a le plus de ressemblance, sont aussi différentes l'une de l'autre que leurs figures. Or, quelle n'est pas l'imperceptibilité du défaut d'imitation qui empêche le portrait d'être parfaitement ressemblant! Combien n'est-il pas facile de reconnaître celui qu'on a voulu peindre, sans accorder, toutefois, qu'il soit réellement représenté! N'est-ce donc pas un vain espoir d'attendre que la plus active et la plus minutieuse investigation puisse arriver à autre chose qu'à donner une ébauche imparfaite de l'âme vivante, de ses sentiments, de ses pensées, de ses raisonnements. Et s'il est difficile d'analyser pleinement un état quelconque, une disposition, ou une opinion de nos esprits,

est-ce une moindre difficulté de dessiner, comme le fait la théologie, les œuvres, les actions, la providence, les attributs ou la nature du Dieu tout-puissant ?

Sous ce point de vue, nous pouvons même, sans irrévérence, dire des paroles de l'Écriture inspirée qu'elles sont imparfaites et défectueuses; et, bien qu'elles ne soient pas soumises à notre jugement (ce qu'à Dieu ne plaise), elles n'en servent pas moins, pour cette raison, à renforcer et à expliquer mieux ce que je voudrais dire, et à montrer jusqu'où va l'objection. L'inspiration est défectueuse, non pas en elle-même, mais en raison du milieu dont elle use, et des êtres auxquels elle s'adresse. Elle use du langage humain et s'adresse à l'homme; et l'homme ne peut embrasser, ni ses cent langues dire les mystères du monde spirituel, non plus que l'action de la Divinité dans ce monde. Ce système si vaste, si compliqué, ne peut être tellement formulé par l'esprit humain, que l'intelligence en ait une image fidèle; et l'inspiration, en essayant de le faire, abaisse nécessairement ce qui est divin pour élever ce qui est humain. Que sont, par exemple, les idées que nous donne l'Écriture des lois du gouvernement de Dieu, de sa providence, de ses conseils, de ses desseins, de sa sollicitude, de son repentir, sinon un moyen (que nous devons d'autant plus regarder comme une grâce, qu'il est nécessairement imparfait) accordé à l'homme par Dieu, dans sa miséricorde, pour le mettre à même de contempler ce qui est bien au-dessus de sa portée? Qui pourrait plier à la méthode ce qui est infiniment compliqué, et mesurer celui qui est incommensurable? Nous sommes comme des vermisseaux au milieu d'un abîme d'œuvres divines; il nous faudrait entasser des myriades d'années l'une sur l'autre, en supposant nos cœurs aussi religieux que vous voudrez, nos intelligences toujours aussi vives, pour recevoir du dehors la juste impression de ces ouvrages tels qu'ils sont réellement, et tels que l'expérience nous les présenterait : plutôt donc que de nous y laisser étrangers, le Dieu tout-puissant a bien voulu nous parler, autant que le permettait le langage humain, par approximations, afin de nous donner des règles pra-

tiques (1) de conduite, au milieu de ses opérations infinies et éternelles.

Ce qui constitue un des grands bienfaits de l'Évangile, c'est que dans la mort du Christ sur la croix, et dans d'autres parties de cette toute-miséricordieuse Economie, sont concentrés pour ainsi dire et présentés à nous d'une manière sensible ces attributs et ces œuvres qui remplissent l'éternité. C'est par un effet de la même bonté, qu'il nous est donné d'entendre, dans un langage humain, des choses qui ont pour objet Dieu lui-même, son Fils et son Esprit, l'incarnation du Verbe et l'union des deux natures en sa Seule Personne, — vérités auxquelles un paysan même croit implicitement, mais que le Dieu tout-puissant, soit par ses Apôtres, soit par son Eglise après eux, a daigné rassembler, ordonner, et confier à la garde de la science.

Or, de pareilles formules dogmatiques doivent paraître froides et mal sonnantes à des oreilles religieuses, lorsqu'elles sont considérées en elles-mêmes, pour cette raison, sinon pour une autre, — qu'elles expriment des choses célestes sous des images terrestres infiniment au-dessous de la réalité. Ceci s'applique spécialement à la doctrine de la Filiation Éternelle de Notre-Seigneur et Sauveur, telle que la connaissent tous ceux qui se sont appliqués à l'étude des controverses sur ce sujet.

De plus, il peut aussi arriver qu'il ne soit possible d'exprimer une doctrine par des formules que sous certains aspects ; il peut se faire encore que ces formules semblent incompatibles les unes avec les autres, ou soient inexplicables, si on les compare sans tenir compte de ce qu'il y a entre elles ; comme si l'on montrait à quelqu'un le portrait d'un petit enfant et celui

(1) Il va sans dire que M. Newman ne veut pas nier la réalité des dogmes de la Religion. Il veut dire tout simplement que le langage humain est trop faible pour exprimer des vérités divines dont le sujet et si au-dessus de notre portée. En même temps, les paroles dont se sert l'Eglise sont capables de former dans le cœur et l'intelligence l'idée même qu'y produiraient les objets divers dont il s'agit, dans le cas où nous pourrions en avoir une connaissance sensible.

d'un vieillard, en assurant que c'est la même personne, — affirmation qui paraîtrait incompréhensible à ceux qui ne seraient pas au courant des changements naturels que subit dans le cours des années la constitution humaine.

Ou bien, il se peut qu'on ait admis certaines manières d'exprimer les dogmes, moins pour elles-mêmes que parce que de nombreuses conséquences en découlent, et qu'elles offrent par là un moyen de prévenir une multitude d'erreurs. Il en est ainsi pour ce qui regarde la doctrine suivante, savoir : que la personnalité de notre Sauveur est dans sa Divinité, et non dans son humanité; qu'il a pris l'humanité en Dieu. Il est évident que si l'on considère de tels points, établis dans un but ultérieur, en faisant abstraction de la fin à laquelle ils sont destinés, c'est-à-dire, que si on les considère en eux-mêmes, ils sont tranchants, et peuvent blesser les oreilles des auditeurs.

Il arrive de plus que, quelle que soit la clarté avec laquelle nous ayons exprimé nos sensations et nos idées, nous ne pouvons souvent les reconnaître. La représentation nous en paraît difforme, étrange, et nous étonne, quoique nous ne puissions voir où elle pêche. Cela s'applique, au moins pour certaines personnes, aux parties de l'analyse théologique reçue, qui rendent compte des impressions de l'âme à la lecture des passages de l'Écriture concernant le Christ et le Saint-Esprit. Pour la même raison, des phrases comme celles-ci : « les bonnes œuvres sont la condition de la vie éternelle; » ou « le salut de ceux qui sont régénérés dépend en définitive d'eux-mêmes, » — quoique irrépréhensibles, sont de nature à offenser certains esprits.

Cette difficulté d'analyser heureusement et d'une manière décisive nos sentiments les plus secrets, a une influence d'une plus haute portée sur les Evidences. Les défenseurs du Christianisme choisissent naturellement comme raisons de croyance, non pas les plus élevées, les plus vraies, les plus saintes, les plus intimement persuasives, mais celles qu'il est le plus facile de revêtir des formes de l'argument; et ces raisons ne sont ordinairement pas les motifs réels sur lesquels nous croyons.

Ils sont aussi amenés, pour la même raison, à choisir des arguments tels que tout le monde les admette, c'est-à-dire, dépendants de principes qui servent de règle commune à tous les esprits. Une science est certainement, par sa nature même, une propriété publique ; lors donc que les motifs de la Foi prennent la forme d'un livre d'Evidence, on ne peut, à proprement parler, rien avancer que ce que les hommes, en général, admettront comme vrai, c'est-à-dire, rien autre chose que ce qui est à la portée de tous les esprits, bons ou mauvais, grossiers ou cultivés.

Considérons encore, au sujet de la difficulté de découvrir et d'exprimer les véritables raisons qui sont le fondement de notre croyance, — combien un argument frappe différemment l'esprit dans tel ou tel temps, eu égard à son état particulier, ou à la circonstance du moment. Tantôt il est faible et insignifiant, — tantôt il n'est rien moins que dépourvu de force probante. Un jour nous prenons un livre et nous n'y voyons rien ; un autre jour, nous le trouvons rempli de remarques importantes, de pensées précieuses. Quelquefois une assertion a la force d'un axiome, — quelquefois nous nous perdons à chercher ce qu'on pourrait dire en sa faveur. Telles sont, par exemple, les assertions suivantes et beaucoup d'autres semblables que l'on rencontre dans la controverse, savoir : — que les véritables saints persévèrent jusqu'à la fin ; ou que l'influence du Saint-Esprit ne peut pas être sans effet ; ou qu'il faut dans l'Eglise terrestre un chef infaillible ; ou que l'Eglise Romaine, s'étendant dans toutes les contrées, est l'Eglise catholique ; ou qu'une Eglise qui est catholique au dehors, ne peut pas être schismatique en Angleterre ; ou que si Notre-Seigneur est le fils de Dieu, il faut qu'il soit Dieu ; ou qu'une révélation est probable ; ou que si Dieu est tout-puissant, il faut aussi qu'il soit tout-bon. Qui analysera dans tel ou tel esprit l'assemblage des opinions qui lui font rejeter ou accepter presque instinctivement chacune de ces propositions ou des propositions semblables ? Loin de moi de vouloir insinuer que ce ne sont que des opinions qui ne sont ni vraies ni fausses, et que chaque individu accepte ou rejette

au gré de son humeur ou de ses préjugés ; j'en suis si éloigné, que je voudrais soutenir que les raisons mystérieuses qui conduisent un homme à les accepter ou à les rejeter, sont la plus importante partie des considérations d'où sa conviction dépend ; et je le dis, afin de montrer que la science de la controverse, ou même celle des Evidences, a fait bien peu, puisqu'elle ne peut analyser ni produire ces importantes raisons ; elle a même fait pire que peu, et d'autant plus qu'elle prétend avoir fait davantage, et qu'elle mène celui qui l'étudie à regarder comme essentiels les points du débat qui n'ont qu'une importance secondaire.

Il arrive souvent, pour la même raison, que certaines personnes reprochent à des controversistes ou à des philosophes d'être inégaux, quelquefois profonds, quelquefois faibles. Il se rencontre tout naturellement des cas d'une telle inégalité, mais il faudrait, quand nous sommes tentés de parler ainsi, que nous fussions sûrs que la faute ne vient pas de nous, qui n'avons pas pénétré le sens de l'auteur, ni analysé les raisonnements implicites d'après lesquels son esprit a procédé, dans ces endroits de ses écrits que nous ne nous contentons pas de rejeter, comme nous en avons le droit, mais que nous critiquons comme inconséquents.

Ces remarques s'appliquent spécialement aux preuves communément invoquées, soit en faveur de la vérité du Christianisme, soit en faveur de certaines doctrines des textes de l'Écriture. La force ou la faiblesse que nous trouvons aux preuves alléguées ne dépend pas d'elles-mêmes, mais des circonstances avec lesquelles nous arrive la doctrine qu'elles sont destinées à prouver ; et l'effet qu'elles produisent sur notre esprit est puissant ou faible, selon que ces circonstances nous trouvent bien ou mal disposés à leur égard. Or, l'admission de ces circonstances est la suite d'une infinité de vues antécédentes, de présomptions, d'analogies reçues, et d'autres motifs semblables, dont la plupart sont très-difficiles à découvrir et à analyser. Une personne, par exemple, est convaincue des Miracles par l'argument de Paley, une autre ne l'est pas,

pourquoi? Parce que l'une admet qu'il y a un Dieu, qu'il gouverne le monde, qu'il désire le salut de l'homme, que la lumière naturelle ne suffit pas à l'homme, que pour faire admettre une révélation, il n'y a pas d'autre moyen que les miracles, et que des hommes qui n'auraient été ni enthousiastes ni imposteurs n'auraient pu agir comme les Apôtres, sans avoir été témoins des miracles attestés par eux; tandis que l'autre nie quelqu'une ou un plus grand nombre de ces assertions, ou ne sent pas la force de quelque principe plus secret et plus caché que l'un de ceux-là, et qui donne à l'argument toute sa valeur.

Considérez, de plus, que, même pour ce qu'on appelle communément Evidences, c'est-à-dire, arguments à *posteriori*, ce n'est point une preuve imposante et péremptoire ou quelque témoignage en faveur du point débattu, qui, pour la plupart des hommes, fait naître la conviction, mais la réunion d'une multitude de petites circonstances que l'esprit est incapable d'énumérer et de revêtir des formes de l'argument. Qu'une personne rappelle seulement à son souvenir l'impression claire qu'elle a sur des matières qui s'offrent chaque jour à sa réflexion; elle est convaincue, par exemple, que celui-ci est passionné pour un certain objet, que celui-là était mécontent, cet autre soupçonneux; ou que l'un est heureux, l'autre malheureux; cependant une telle conviction dépend de choses qui ne sont rien en apparence, des manières, du ton de la voix, de l'accent, des paroles prononcées, du silence même et de tous ces symptômes si subtils que l'âme sent, mais qui ne peuvent être l'objet de sa contemplation; combien aussi n'est pas chétive la manière dont elle rend compte de son impression, quand, appelée à la justifier, elle tâche de l'exprimer. C'est là vraiment ce que l'on entend par preuve morale, en opposition à ce qui est appelé preuve légale. Nous disons parfois qu'une personne accusée est certainement coupable, mais que, cependant, il n'y a dans les évidences de son crime rien qui, tout seul, soit assez catégorique pour forcer le juge à la condamner. Il doit en détourner les yeux, à moins qu'au point de vue légal elles ne soient suffisantes.

Or, s'il est vrai que les preuves du Christianisme, ou les preuves scripturaires de ses doctrines, soient d'une nature aussi subtile, il ne peut gagner à être présenté sous forme d'argument ; et quand même il en serait autrement et qu'il contiendrait des évidences fortes et presque légales, ceux qui écrivent sur les Evidences, ou sur les preuves scripturaires de la doctrine, n'en seront pas moins tentés d'aller trop loin et d'exagérer ou de systématiser à l'excès, comme s'ils étaient des avocats ayant à défendre une cause devant un tribunal, plutôt qu'à analyser simplement et rigoureusement, autant qu'il est possible, certaines raisons qui existent en faveur de la vérité de l'Évangile, ou de son caractère doctrinal. Ce n'est pas trop de dire que presque toutes les raisons présentées sous forme d'argument, dans les recherches morales, sont plutôt des spécimens et des symboles des motifs réels que ces motifs eux-mêmes. Elles ne donnent qu'une représentation approximative du caractère général de la preuve que l'écrivain veut faire passer dans l'esprit d'un autre. Elles ne peuvent, comme la preuve mathématique, être suivies passivement avec une attention qui ne sorte pas des limites de ce qui est établi, et sans qu'on admette autre chose que ce qui est prouvé. Elles sont plutôt des allusions au véritable raisonnement, des échantillons du vrai raisonnement, et demandent un esprit actif, prompt, ingénu et docile, qui puisse se jeter dans ce qui est dit, passer sur les difficultés de mots, poursuivre les principes et les mener à leurs dernières conséquences. Susciter et diriger une suite de pensées, telle est la véritable fonction de l'écrivain ; d'un autre côté, il est trop ordinaire aux lecteurs d'attendre qu'on fasse tout pour eux, — de refuser de penser, — de critiquer la lettre au lieu de chercher à trouver le sens, — et de regarder comme futile tout argument qui n'est pas dans les formes. C'est ici la source féconde de la controverse ; ceux qui la désirent peuvent assurément la prolonger sans fin, parce que les paroles ne sont qu'une expression incomplète des idées, et que les raisons complexes demandent de l'étude, et rendent nécessaire la prolixité. Ceux donc qui veulent en finir avec la dispute, et réduire

au silence un adversaire captieux, cherchent quelque argument solide et sans réplique, qui puisse être clairement établi, manié facilement, poussé avec éloquence; une raison qui ait quelque apparence de vigueur et de plausibilité, qui se présente avec clarté, simplicité, originalité, et qu'on puisse facilement réduire aux formes syllogistiques. De là vient que souvent on insiste sur des textes particuliers, comme s'ils étaient décisifs pour le sujet en question; de là vient qu'un controversiste abandonne toutes les parties de l'Écriture qui ont rapport à la loi; — qu'un autre trouve les hautes vérités du Christianisme révélées dans le livre de la Genèse; — qu'un autre rejette certaines parties du livre inspiré, comme l'Épître de saint Jacques, — qu'un autre sacrifie les apocryphes; un autre base toutes les preuves de la Révélation sur les miracles, ou bien, uniquement sur les Evidences intrinsèques; — qu'un autre fait table rase de tout enseignement chrétien hormis celui de l'Écriture; — imaginant, tous et chacun d'eux, ces méthodes tranchantes, parce qu'ils s'impatientent de ce qu'une évidence, dans le cas donné, ne fait que glisser sur la surface de l'âme, sans y pénétrer; parce qu'ils n'aiment pas une évidence variée, minutieuse, compliquée, et veulent quelque chose qu'on puisse pousser en avant, qui frappe et emporte pièce.

Enfin, puisqu'un critérium, par sa nature, est négatif, puisque les formes argumentatives ne sont, pour ainsi dire, que des critères de la valeur du raisonnement, il suit de là qu'elles ne servent qu'à apprécier des arguments et n'ont rien de créateur. Elles seront utiles pour soulever des objections et fournir des armes au scepticisme; elles renverseront, mais pour édifier, jamais.

J'ai voulu prouver les points suivants, savoir: que les raisonnements et les opinions renfermés dans l'acte de Foi sont latents et implicites; que l'esprit réfléchissant sur lui-même est capable de leur donner une forme définitive et méthodique; que la Foi, cependant, est complète sans cette faculté réflexive qui, quand il s'agit de faits, l'entrave souvent, et dont il faut user avec précaution.

Je crois n'avoir rien dit qui, déjà, n'ait passé bien des fois par l'esprit des autres ; quelle utilité y avait-il donc, peut-on me demander, à suivre la vieille route avec tant de soin ? Je répondrai que, cependant, il n'est pas inutile de présenter réunies sous un seul point de vue, et de contempler attentivement des vérités qui, prises individuellement, peuvent être familières.

Puissions-nous être de ceux qui, avec le bienheureux Apôtre dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, emploient toutes les puissances de leur âme au service de Notre-Seigneur et Sauveur ; qui sont attirés vers le ciel par l'opération merveilleuse de sa grâce, dont les cœurs sont remplis de son amour, qui raisonnent sous l'influence de sa crainte, qui le cherchent dans la voie de ses commandements, et, par ce moyen, croient en lui pour le salut de leurs âmes.



# HUITIÈME DISCOURS.

BIBL. HIST. 8<sup>e</sup> ANNÉE. 2<sup>e</sup> OUVR.

14



# HUITIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE MARDI DE LA PENTECOTE 1841.

LA SAGESSE COMPARÉE AVEC LA FOI ET LE BIGOTISME.

---

L'homme spirituel juge de tout  
et lui-même n'est jugé par  
personne.

(I. Corin. 2, 15.)

Le don auquel l'Apôtre assigne ce caractère élevé, c'est la Sagesse Chrétienne, et celui qui le donne, Dieu le Saint-Esprit. Nous prêchons la sagesse aux parfaits, dit-il quelques versets plus haut, « non la sagesse de ce monde.... mais nous prêchons la sagesse de Dieu dans un mystère, cette sagesse qui était cachée ! » Et après avoir fait mention des vérités célestes, objets de la contemplation de la Sagesse, il ajoute : « Dieu nous les a révélées par son Esprit... nous avons reçu non l'esprit du monde, mais l'Esprit de Dieu. »

Dans un verset précédent, saint Paul met en contraste cette divine Sagesse avec la Foi. « Je n'ai parlé ni prêché avec l'éloquence persuasive de la sagesse humaine, mais j'ai puisé mes paroles dans les preuves sensibles de l'Esprit et de la puissance de Dieu, afin que votre foi ne soit pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. Nous prêchons néanmoins la sagesse aux parfaits. » La Foi et la Sagesse sont

donc des dons distincts, ou même opposés, dans un certain sens. La Sagesse appartient aux parfaits, et plus spécialement aux prédicateurs de l'Évangile; et la Foi est la grâce élémentaire, requise de tous, et spécialement des auditeurs. Elles sont encore mentionnées toutes les deux dans un des derniers chapitres de la même Épître: « L'un reçoit par l'Esprit le don de parler avec Sagesse, l'autre reçoit par le même Esprit le don de parler avec Science, un autre le don de la Foi par le même Esprit. » Tels sont les deux dons qu'on trouvera au commencement et à la fin de notre vie nouvelle; l'un et l'autre est intellectuel de sa nature, l'un et l'autre nous est divinement accordé; la Foi étant un exercice de la Raison si spontané, si irréflecti, si étranger à l'argumentation, qu'il semble même, au premier coup d'œil; avoir une origine morale, et la Sagesse étant ce développement régulier et mûr de la pensée qui, dans le langage humain, s'appelle science et philosophie.

Les offices de ce saint Temps, qui ont pour objet spécial ces deux dons, les font aussi descendre de la même source céleste. La Collecte parle virtuellement de la Foi, en rappelant que le Dieu tout-puissant « instruit les cœurs de son peuple fidèle en leur envoyant la lumière de son Saint-Esprit; » et de la Sagesse du parfait, en demandant à Dieu de faire que « par le même Esprit » nous puissions « en toutes choses avoir un jugement droit. »

De plus, dans l'Évangile du Dimanche de la Pentecôte, il s'agit assurément du don de Sagesse, dans la promesse que le Christ fait aux Apôtres de leur envoyer l'Esprit Consolateur qui leur enseignera « toutes choses » et « rappellera à leur souvenir tout ce que lui-même leur a dit; » ainsi que dans l'exhortation de saint Paul que nous avons lue hier, où il est écrit: « Soyez sans malice comme les enfants, mais ayez la sagesse des hommes faits. » Le même Apôtre et saint Jean indiquent, comme nous l'avons entendu aujourd'hui, ou comme nous l'entendrons, à l'égard de la faculté du raisonnement, une certaine culture qui touche de près ou à la Sagesse, ou à la Philosophie, lorsqu'ils nous commandent « d'éprouver toutes choses, » « de nous

attacher à ce qui est bien , » et de « nous assurer si les esprits sont de Dieu. »

D'autres parties de nos offices de la Pentecôte signalent encore certains exercices de la Raison qui touchent de plus près à la Foi, comme indépendants des procédés d'investigation ou de discussion. Dans l'Évangile du Dimanche, Notre-Seigneur nous dit « celui qui m'aime sera aimé de mon Père, je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui.... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Cette manifestation nous est faite, il est vrai, par le moyen de nos facultés naturelles, cependant, qui voudrait soutenir que même, en tant qu'elle s'adresse à notre Raison, elle nous vient sous forme d'argument ? De plus, dans l'Évangile d'hier, nous lisons : « Celui qui pratique la vérité vient à la lumière » et au contraire « la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises ; car quiconque fait le mal, hait la lumière. » Les hommes ne choisissent pas la lumière ou les ténèbres sans faire usage de la Raison, mais c'est d'une Raison instinctive, qui précède l'argument et la preuve. Il est dit aussi dans l'Évangile de ce jour : « Les brebis entendent sa voix, et il appelle ses propres brebis par leur nom, et les conduit aux pâturages. Les brebis le suivent, car elles connaissent sa voix, et elles ne suivent pas un étranger, car elles ne connaissent pas la voix des étrangers. » Les brebis ne pouvaient pas dire *comment* elles connaissaient la voix du bon Pasteur ; elles n'avaient pas analysé leurs propres impressions, ou éclairci les motifs de leur connaissance, quoiqu'elles aient eu certainement des motifs ; néanmoins, elles agissaient spontanément, sous l'action d'une foi vivante.

En continuant donc, ainsi que je vais le faire, d'examiner la Sagesse Chrétienne, comme une habitude ou une faculté de l'âme distincte de la Foi, le fruit mûr de la Raison, et presque l'équivalent de ce que l'on entend par Philosophie, il ne faut pas supposer que j'en nie la nature spirituelle ou la céleste origine. Le Dieu tout-puissant influe sur nous et travaille en

nous, par le moyen de nos âmes, mais non sans elles ou en dépit d'elles. Lors de notre chute, nous n'avons pas été métamorphosés en d'autres êtres, mais nous avons perdu les dons qui nous avaient été départis au jour de notre création; de même, sous l'Évangile, nous ne perdons rien de la nature avec laquelle nous naissons, mais nous regagnons ce que nous avons perdu. Nous sommes ce que nous étions et quelque chose de plus. Et ce qui est vrai de l'action de Dieu sur nos âmes en général, est vrai en particulier pour ce qui regarde nos facultés intellectuelles. Sa grâce ne les met pas de côté, mais elle s'en sert et les renouvelle par l'usage qu'elle en fait; dans l'état de nature, nous arrivons à la Vérité par le raisonnement implicite ou explicite; nous y arrivons de la même manière dans l'état de grâce. La Foi et la Sagesse, le don élémentaire et le don parfait du Saint-Esprit, sont également des habitudes intellectuelles, et impliquent l'exercice de la Raison; elles peuvent être examinées et définies comme toute autre faculté de l'âme; elles sont sujettes à la perversion et à l'erreur; elles peuvent être fortifiées par des règles tout aussi bien que si elles n'étaient pas des instruments entre les mains du Très-Haut. Ce n'est donc point déroger à la divine origine de la Sagesse Chrétienne que de la considérer sous son point de vue humain; de montrer ce en quoi elle consiste, et ce qui n'en est que la contrefaçon et la perversion; de prouver, par exemple, que sous beaucoup de rapports, elle est la même que la Philosophie; et que ce qui en est la perversion, ce sont la passion des systèmes, les spéculations, les écarts d'imagination, le dogmatisme et le bigotisme, — comme nous serons amené à le faire. Entrons maintenant en matière.

Les mots Philosophie, esprit philosophique, développement ou expansion de l'esprit, illuminations d'idées, appréciation sage et étendue des choses et d'autres termes semblables, se rencontrent souvent, à peine s'il faut le dire, dans la manière de parler du jour, et sont regardés comme signifiant à peu près la même chose. Que ces termes soient toujours employés dans un sens bien défini, ou sans en avoir aucun, c'est ce que

personne ne soutiendra ; qu'un grand nombre d'hommes , et d'hommes d'une rare capacité , les aient employés absolument sans y attacher aucune signification , qu'ils aient négligé un point si essentiel et qu'ils se soient reposés sur eux avec tant d'assurance , ce n'est pas une supposition faisable. Cependant le sens qu'ils y ont attaché demande à être analysé , éclairci ; peut-être sera-t-il mieux déterminé par l'exposition de quelques cas qui sont communément compris, ou que nous invoquerons, comme des exemples de ce procédé de croissance ou de développement mental , dans l'acception où les mots sont employés aujourd'hui.

Ainsi je suppose qu'une personne dont les yeux ne se sont reposés jusqu'ici que sur les scènes ordinairement calmes et modestes de notre ciel, aille , pour la première fois , dans ces lieux où la nature déploie ses formes les plus grandioses et les plus frappantes , soit dans notre patrie ou sur le continent , et spécialement dans les pays montagneux ; — ou qu'ayant toujours vécu dans un paisible village, elle arrive pour la première fois dans une grande cité , — elle sentira s'opérer en elle un certain développement mental, pour avoir atteint un ordre d'idées auxquelles elle était étrangère auparavant.

De plus , la vue des cieux ouverts à nos regards par le télescope , remplit l'esprit , en prend possession, et s'appelle un développement, quelque sens qu'on attache au terme.

La vue d'une réunion de bêtes féroces ou d'autres animaux étrangers, leur singularité et leur nouveauté frappante, ce qu'il y a d'original (si je puis m'exprimer ainsi) et d'inexplicable dans leurs formes, leurs allures, leurs habitudes, leur variété et le caractère tranché qui les sépare l'une de l'autre , élargissent l'esprit, non sans qu'il en soit conscient ; comme si la connaissance était une ouverture réelle , et l'addition aux objets extérieurs qui lui sont présentés, une addition à ses facultés intérieures.

Il arrive de là qu'en général , la science physique, dans toutes ses branches, étalant devant nous les innombrables richesses, les principes actifs, et en outre la marche régulière

du monde, est souvent mise en avant comme la seule vraie philosophie ; et tout le monde avouera qu'elle a une certaine puissance pour élever et exciter l'esprit, et que de plus, elle exerce sur le cœur une douce et bénigne influence.

La connaissance de l'histoire et généralement la connaissance des livres — en un mot, ce qu'on appelle instruction, passe aussi communément pour éclairer et développer l'esprit, tandis que l'ignorance implique un rétrécissement dans sa sphère et un faible exercice de ses facultés.

De plus, ce qu'on appelle voir le monde, entrer dans la vie active, aller dans la société, voyager, faire connaissance avec les différentes classes de la hiérarchie sociale, se mettre en contact avec les principes et les façons de penser de partis, de nations, d'intérêts séparés, avec leurs opinions, leurs vues, leurs desseins, leurs habitudes, leurs manières, leurs croyances religieuses et les formes de leur culte — tout cela opère sur l'esprit un certain effet sensible, sur lequel, bon ou mauvais, il est impossible de se méprendre, et qu'on appelle communément développement ou illumination.

De plus, lorsqu'une personne entend pour la première fois les arguments et les spéculations des incrédules, et aperçoit le nouveau jour sous lequel ils présentent ce que jusqu'ici elle avait regardé comme ce qu'il y a de plus sacré, à moins qu'elle n'en soit choquée et ne ferme ses oreilles et son cœur, elle sentira son esprit se développer et s'élever.

Le péché apporte aussi avec lui son propre développement qu'Eve fut tentée de convoiter et dont elle fit l'essai. Ce développement est peut-être le grand mobile de certains péchés, à la tentation desquels les jeunes gens sont spécialement exposés, et la cause de la grande satisfaction qu'ils y trouvent. Ils excitent la curiosité, et exaltent l'imagination de leurs malheureuses victimes dont les yeux semblent ouverts à un nouveau monde, d'où elles jettent en arrière, sur leur état d'innocence, un regard de pitié et de mépris, comme s'il était au-dessous de la dignité de l'homme.

La piété, d'un autre côté, produit son développement parti-

culier ; on voit souvent des personnes sans instruction , ayant vécu jusqu'ici sans pensées religieuses , qui , lorsqu'elles se tournent vers Dieu , rentrent en elles-mêmes , règlent leur cœur , réforment leur conduite , et étudient la Parole inspirée , semblent devenir , pour l'intelligence , des êtres tout autres qu'auparavant. Elles prenaient avant cela les choses comme elles venaient , sans penser plus à l'une qu'à l'autre ; mais maintenant , chaque événement a pour elles un sens , elles forment leur conviction sur tout ce qui se présente , passent en revue les temps et les saisons , et le monde , au lieu d'être comme le courant que contemplait le paysan , toujours en mouvement sans jamais s'accroître (1) , est un drame varié qui a des rôles et marche à un but.

De plus , ceux qui , ne s'étant jamais occupés à rien de mieux qu'à la Théologie de ce qui est historiquement connu sous le nom d'école non-conformiste — ou encore — latitudinairienne , — passeront à la Théologie de l'Eglise primitive , ceux-là seront souvent pénétrés d'un vif sentiment de développement , et trouveront qu'ils ont gagné quelque chose , parce qu'ils remarqueront l'existence de doctrines , d'opinions , d'idées , de principes , de vues auxquels ils avaient été jusqu'alors étrangers.

D'ailleurs encore , les ouvrages qui traitent du Ministère des Prophètes sous les différentes Economies divines , de sa nature et de son caractère , de la raison de son institution et de ce qu'il a produit ; de la matière , de l'ordre , de la succession de ses révélations , des vues de la Providence , des conseils et des attributs divins qu'il servit à faire connaître , et de son contraste avec la prétention à la connaissance prophétique dont on trouve des exemples dans le monde , parmi de purs fauteurs politiques ou des diseurs de bonne aventure ; de pareils traités , de l'avis de tous , peuvent passer pour développer l'esprit.

Enfin , des ouvrages tels que l'Analogie de l'Evêque Butler , qui découvrent les traits caractéristiques de l'Economie Evan-

(1) Rusticus expectat dum defluit annis ; at ille  
Labitur et labetur in omne volubilis ævum.

(Horace , épître à Lollius , liv. 1.)

gélifique jusque dans l'ordre des choses visibles , et vont , pour ainsi dire , chercher la racine de ses doctrines dans la nature et la société , présentent non-seulement à l'esprit une vue large des matières qui y sont traitées , mais passeront communément et à coup sûr , de l'avis de tous , dans le sens véritable du mot , pour développer l'esprit qui en est mis en possession.

Ces exemples montrent sans réplique , que ce qu'on appelle Philosophie , Sagesse , ou Développement de l'esprit , a quelque influence intime sur l'acquisition de la science , et l'Écriture semble dire la même chose. « Dieu , dit l'Écrivain inspiré , a donné à Salomon une grande sagesse , une grande intelligence , et un esprit aussi étendu que le sable qui couvre le rivage de la mer..... Et il écrivit trois mille proverbes , et ses cantiques montaient à mille cinq. Et il parla des arbres , depuis le cèdre du Liban , jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille. Il parla aussi des animaux , des oiseaux , des reptiles et des poissons. » Lorsqu'encore la Reine de Saba vint le visiter , « Salomon répondit à toutes ses questions , et il n'y eut pas une seule chose qui pût être cachée au Roi , et sur laquelle il ne l'eût pas satisfaite (1). » De même , saint Paul , après avoir parlé de la Sagesse de l'homme parfait , l'appelle une révélation , une connaissance des choses de Dieu , telles que l'homme charnel ne les « perçoit » pas. Dans une autre Epître où il parle évidemment de la même Sagesse , il demande qu'il soit donné à ses frères « de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur , la longueur , la hauteur et la profondeur , et de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance , afin qu'ils soient remplis de toute la plénitude de Dieu (2). »

Cependant , il suffira d'une petite considération pour montrer évidemment que la connaissance elle-même , bien qu'étant une condition du développement de l'esprit , n'est pas , quelle qu'en soit l'étendue , ce qui le développe véritablement. Les exemples précédents montrent plutôt que ce développement consiste dans la *comparaison* des différents sujets de connaissance les uns avec

(1) III Regum ch. 4 , v. 33 et suiv. — (2) Aux Ephes. ch. 3 , v. 18 et 19.

les autres. Nous sentons que notre esprit prend un libre essor, non pas seulement lorsque nous apprenons quelque chose, mais que de plus nous le rapportons à ce que nous savions déjà ; ce n'est pas dans la simple addition à nos connaissances que consiste le développement ; ce qui le constitue, c'est le départ d'un point culminant, pris pour base de notre système et qui forme le centre moral vers lequel nous faisons graviter, pour ainsi dire, tout ce que nous connaissons et tout ce que nous venons d'acquérir, en un mot, toute la masse de nos connaissances. Cela fait qu'un esprit d'une tournure philosophique, qu'un esprit à large vue, que la sagesse dans la conduite ou dans la politique, ne se comprennent pas sans un système, sans un ensemble entre les connaissances anciennes et les connaissances nouvelles, sans un coup d'œil embrassant l'influence qu'exerce chaque partie sur chaque autre, sans cela pas d'unité, pas de centre. C'est la connaissance non-seulement des choses, mais de leurs rapports mutuels. C'est la connaissance organisée et par conséquent la connaissance vivante.

On pourrait facilement apporter un grand nombre d'exemples dans lesquels la connaissance est séparée de cette manière analytique de la traiter, et dans lesquels elles n'est jamais associée à la Philosophie, ni regardée comme ouvrant, élargissant et illuminant l'esprit.

Une grande mémoire, par exemple, n'est jamais considérée comme synonyme de Sagesse, pas plus qu'un dictionnaire ne peut s'appeler un traité ; il y a des hommes qui voient les choses tout à la fois en masse et individuellement, mais non dans leur corrélation ; qui accumulent des faits sans formuler de jugements, qui se contentent d'un savoir profond et d'une vaste érudition. Ils peuvent être linguistes, antiquaires, annalistes, biographes ou naturalistes ; mais quels que soient leurs mérites, qui souvent sont fort grands, ils ne peuvent prétendre au titre de philosophes.

Il faut ranger dans la même classe, mais sous des rapports bien différents, les personnes qui connaissent beaucoup le monde et les hommes qui, de leur temps, ont joué un rôle

distingué ; elles sont au courant d'une foule de traits curieux et intéressants sur les hommes et sur les choses, mais n'ayant vécu sous l'influence d'aucun principe clair et déterminé, elles parlent de chacun et de chaque chose, comme de faits purement historiques, sans tenter d'expliquer les opinions, les mesures, les desseins ou la politique ; elles ne discutent ni n'enseignent, elles conversent.

Ou bien prenez, ce qui est un tout autre exemple, le cas de personnes peu intelligentes, sans instruction, ayant vu peut-être bien des contrées étrangères et reçu d'une manière passive, oiseuse, et infructueuse, les différents faits dont elles ont subi forcément les impressions, les marins par exemple ; ils courent d'un bout du monde à l'autre, mais la multiplicité des phénomènes qui ont frappé leurs regards, ne forme pas dans leur imagination une peinture harmonieuse et dont les parties soient liées ensemble ; ils voient, pour ainsi dire, la tapisserie de la vie humaine à l'envers. Ils dorment, ils s'éveillent, ils se trouvent tantôt en Europe, tantôt en Asie, ils ont des visions de grandes cités et de contrées sauvages ; ils sont à des places de commerce ou au milieu des îles de l'Océan ; leur œil fixe les Andes, ou la glace arrête leur course ; et ils ne voient tout juste que ce qui se présente à leurs sens, sans en tirer aucune conclusion. Rien n'a une signification, rien n'a une histoire, rien n'a des rapports. Chaque chose se borne à elle-même et passe et repasse à son tour comme les scènes changeantes d'un diorama qui laissent le spectateur où il était. Ou encore, dans d'autres circonstances, tout paraît à ces personnes, étrange, monstrueux, prodigieux et terrible, comme la fable, le rapport d'Ulysse et de ses compagnons, dans leurs courses aventureuses.

De plus, la censure sous laquelle tombe ce qu'on appelle lecture indigeste, nous montre que la connaissance sans système n'est pas de la Philosophie. Les étudiants qui entassent dans leur esprit tant de matériaux littéraires et scientifiques, qu'il n'y a pas moyen pour eux de déterminer les relations réciproques qui existent entre les connaissances qu'ils ont acquises, une par une, sont plutôt regardés comme chargeant leur esprit que le développant.

Le scepticisme, en matière religieuse, fournit un autre exemple analogue. Ceux qui refusent avec délibération de prendre une décision sur le plus important de tous les sujets, qui trouvent que c'est assez de suivre le chemin de la vie, sans savoir pourquoi ni par qui elle leur a été donnée, ni quelle en doit être l'issue; qui ont le triste courage de se passer de moyens de discerner dans la pratique la vérité de l'erreur; de règle et de mesure pour juger les principes, les personnes, les événements qui s'offrent à eux chaque jour, — ces hommes, malgré leurs prétentions au titre de philosophes, n'en seront jamais honorés par aucun Chrétien.

Ce que nous avons dit est plus que suffisant pour montrer que quelque procédé analytique, quelque espèce de systématisation, quelque connaissance intime des rapports mutuels des objets, est essentielle à ce développement de l'esprit ou à ce caractère philosophique regardé communément comme le propre de la connaissance. En d'autres termes, la Philosophie est la Raison exercée sur la Connaissance; car d'après la nature du cas en question, où, comme on le suppose, les faits sont donnés, la Raison est synonyme d'analyse, sa tâche ne consistant qu'à constater les rapports qui existent entr'eux. La Raison est la faculté de procéder à de nouvelles idées à l'aide d'idées connues. Dans le cas où elle part d'une idée principale, elle peut s'occuper à en développer les conséquences. Ainsi, de quelques données chétives, elle fait souvent sortir tout un système, où sont établis les rapports collatéraux ou directs de chaque partie avec le reste, et où tous s'harmonisent ensemble, par la raison qu'ils dérivent tous d'une seule et même origine. Et si elle trouve moyen de vérifier directement quelques-uns des faits qu'elle a déduits par ces procédés abstraits, alors leur coïncidence avec ses jugements *à priori* servira à prouver l'exactitude de ses déductions. Ou si, au contraire, les faits sont une matière d'expérience, et les doctrines en question connues dès le premier abord, alors, au lieu de passer d'idées à idées, la Raison unit seulement le fait avec le fait; au lieu de

découvrir, elle se contente d'analyser; et ce qui, dans le premier cas, était une recherche de déductions, devient alors un établissement de rapports.

La Philosophie est donc la Raison exercée sur la Connaissance, ou la Connaissance, non pas seulement des choses en général, mais des choses dans leurs mutuelles relations. C'est la faculté de ramener chaque chose à sa véritable place dans le système universel, — de comprendre les différents aspects de chacune de ses parties, — d'en saisir la valeur précise, — de les faire remonter chacune à son principe et de les pousser chacune à son terme, — de surprendre d'avance les tendances séparées de l'une et de l'autre, et les points où leur action réciproque produit l'équilibre, et ainsi de rendre compte des anomalies, de répondre aux objections, de remplir les lacunes, de faire la part des erreurs et d'aller au-devant des choses imprévues. Elle ne voit jamais aucune partie du vaste champ des connaissances humaines sans faire attention qu'elle n'est qu'une partie, ou sans remarquer la série de rapports qui naît de cette considération. Elle fait qu'une chose mène à une autre chose; elle communique l'image de tout le corps à chaque membre séparé, jusqu'à ce que le tout devienne dans l'imagination comme un esprit, s'insinuant partout, pénétrant les parties qui le composent, et leur assignant une destination précise sans laquelle leur existence serait une énigme. De même que nos organes corporels, lorsqu'on en fait mention, rappellent à l'esprit les fonctions qu'ils remplissent dans le corps; de même que le mot de création suggère l'idée d'un Créateur, de sujets, celle d'un souverain; ainsi, dans l'esprit d'un philosophe, les éléments du monde physique et du monde moral, les sciences, les arts, les emplois, les rangs, les charges, les événements, les opinions, les individualités sont tous envisagés, non en eux-mêmes, mais comme des termes relatifs, suggérant une foule de termes corrélatifs, et convergeant tous graduellement, par des combinaisons successives, vers leur véritable centre. Les hommes, dont l'esprit est occupé d'un unique objet, lui attribuent une importance exagérée, le poursuivent avec une

ardeur fébrile, et sont stupéfaits ou abattus s'ils rencontrent des obstacles sur leur chemin; ils sont toujours sous l'empire de l'alarme ou du transport; ceux, au contraire, qui ne sont pas fermes sur les principes, se troublent et perdent la tramontane à chaque nouveau pas qu'ils font. Ils ne savent que penser ni que dire des nouveaux phénomènes, quels qu'ils soient, qui s'offrent à eux; ils n'ont, pourrait-on dire, aucune idée arrêtée sur les personnes, les événements, les faits qui se présentent à eux subitement; ils ne peuvent former un jugement, ni déterminer une marche à prendre; et ils demandent l'opinion ou l'avis des autres comme pour soulager leur esprit. Mais la Philosophie ne peut pas être partielle, ne peut pas être exclusive, ne peut pas être violente, ne peut pas être prise au dépourvu, ne peut pas craindre, ne peut pas perdre l'équilibre, ne peut pas être en défaut; elle ne peut qu'être patiente, recueillie, dans un calme majestueux, parce qu'elle voit le tout dans chaque partie, le terme dans chaque commencement, la valeur de chaque interruption, la durée nécessaire de chaque délai, parce qu'elle sait toujours où elle est, et quel chemin elle doit prendre pour passer d'un point à un autre. Il est des hommes, qui, dans les embarras, savent créer à l'instant, par la force de leur génie, de grandes idées, ou de merveilleux desseins; qui, dans un instant d'excitation, sont capables de jeter de la lumière, presque comme par inspiration, sur un sujet ou sur un plan qui se présente à eux; qui ont une présence d'esprit d'une rapidité que rien n'arrête, qui sont toujours à la hauteur d'une circonstance imprévue, qui ont une manière d'agir héroïque que rien ne peut dompter, et une énergie, une ardeur que les obstacles ne font qu'enflammer. La Foi est un don analogue à celui-là, en tant qu'elle agit promptement et hardiment dans l'occasion, sur une faible évidence, comme si elle devinait la vérité et marchait à sa rencontre au milieu des ténèbres et de la confusion; mais telle n'est pas la Sagesse de l'homme parfait. C'est la vision claire, calme, exacte, c'est l'intelligence de tout le système, de toute l'œuvre de Dieu; et quoique nul ne la possède dans sa plénitude, sinon

celui qui « pénètre toutes choses, même les choses profondes » du Créateur, cependant « par cet Esprit, » elles nous sont encore « révélées » dans un certain degré. Et ainsi, en raison de ce degré, sont accomplies ces paroles du texte : « Celui qui est spirituel juge de tout, et lui-même n'est jugé par personne. Les autres ne le comprennent pas, ne sont pas à la hauteur de ses idées, ne réussissent pas à combiner, harmoniser, faire accorder ces vues, ces principes distincts qui lui viennent de l'Infinie Lumière, et sont les inspirations du souffle de Dieu. Lui, au contraire, mesure les autres, les place, voit par anticipation leurs actes, sonde leurs pensées, car, dans le langage de l'Apôtre, « il a l'esprit du Christ, » et toutes choses lui appartiennent, « soit Paul, ou Apollon, ou Céphas, ou le monde, ou la vie, ou la mort, ou les choses présentes, ou les choses à venir. » Telle est la merveille du don de la Pentecôte, dans lequel nous recevons « l'onction du Saint, et nous connaissons toutes choses. »

Or, cette manière d'envisager la nature de la Philosophie nous amène à faire cette remarque-ci : que, puisqu'aucun argument en faveur de la Religion n'a plus de valeur que celui qui s'appuie sur une base philosophique, les Evidences de la Religion, comme on les appelle, qui sont véritablement telles, doivent consister principalement dans de semblables investigations sur les rapports des idées entre elles, et dans des développements systématiques tels qu'ils ont été décrits, si la Philosophie consiste elle-même dans ces procédés abstraits de la Raison. Tel est, par exemple, l'argument tiré de l'analogie, ou de la structure de la prophétie, ou des besoins de la nature humaine et de l'accomplissement des temps, ou de l'Eglise catholique. Il suit de là, premièrement, pour ce qui concerne les Evidences qu'on pourrait appeler Evidences du barreau, — je veux dire celles qui ne demandent que la preuve de certains faits, de certains motifs, et d'autres choses semblables (1),

(1) Allusion à des livres tels que ceux de Littleton, Paley et Douglas qui ne sont point basés sur de grands principes.

telles que celles-ci : qu'il faut qu'un certain miracle ait eu lieu, qu'une certaine prophétie ait été écrite avant un certain événement qui la réalise, — il suit de là, dis-je, que ces Evidences, quel qu'en soit le mérite, et je ne cherche par à le dénigrer, ne sont pas philosophiques ; et, en second lieu, que les Evidences en général, ne sont pas le fondement essentiel de la Foi, mais sa récompense ; puisque la Sagesse est le dernier don de l'esprit, et la Foi le premier.

Dans les observations précédentes j'ai, en fait, montré — en continuant de suivre une ligne de pensées sur laquelle j'ai précédemment attiré l'attention, — quel est le véritable rôle, quelles sont les bornes légitimes de ces procédés abstraits de la Raison auxquels on pourrait plutôt donner le nom de systématisation. Ils sont à leur place la plus élevée et la plus honorable, lorsqu'on les emploie dans le vaste champ de la Connaissance, non pas à conjecturer des vérités inconnues, mais à comparer, ajuster, unir, expliquer des doctrines et des faits certains. — User ainsi de la Raison, c'est de la Philosophie ; c'est à un tel usage que furent consacrées et la raison de Newton, et la raison de Butler, et la raison de ces anciens théologiens catholiques, et d'une certaine manière, la raison de ces illustres penseurs du moyen âge, tels que les Athanase, les Augustin, les Thomas d'Aquin, qui tous ont traité systématiquement de la Foi chrétienne. Mais là où la Raison s'exerce au delà des bornes de notre connaissance ; là, où la Connaissance est limitée, et la Raison active ; où les vérités constatées sont en petit nombre, tandis que la carrière ouverte à la pensée est vaste, il y a de la témérité à systématiser, et cela peut être dangereux. Dans de pareils cas, nous avons grandement besoin de précaution, de défiance de nous-mêmes ; nous devons toujours craindre d'être présomptueux et de donner dans le paradoxe ou les idées fantastiques ; nous devons veiller à ce que nos déductions ne sortent pas des bornes de la sagesse, et à ce que nos conjectures ne s'arrogent pas le caractère d'une découverte. Le système, qui, lorsqu'il s'applique à une connaissance adéquate, est l'âme véritable, ou pour parler avec plus de précision, la cause for-

melle de la Philosophie, ne fait ou ne tend à faire que des théoristes, des dogmatistes, des philosophistes, et des sectaires, lorsqu'il s'applique, ou en proportion qu'il s'applique à une connaissance bornée et incomplète.

Cette assertion, qui, dans son simple énoncé, ne soulèvera peut-être aucune question, a besoin d'être expliquée en détail, et cela dans une proportion qui ne s'accorde pas avec les limites dans lesquelles je voulais me renfermer aujourd'hui. Au risque, cependant, de les dépasser, je m'efforcerai de montrer au moins — que la Foi, distincte comme elle est de l'argument, de la discussion, de l'investigation, de la philosophie, et même tout à la fois de la Raison, dans le sens populaire du mot, est en même temps parfaitement distincte aussi de l'étroitesse d'esprit dans toutes ses formes, bien que parfois dans des cas particuliers, elle lui soit accidentellement unie. La connexion de ce point avec les sujets que j'ai déjà traités précédemment m'amène à le prendre en considération.

On dirait que c'est une loi de l'esprit humain de faire toujours les choses d'une seule et même manière. Il lui faut un effort pour varier ses modes d'action ; mais, abandonné à lui-même, il devient naturellement presque machinal. La manière dont il fait une chose aujourd'hui est la raison pour laquelle il la fera ainsi demain. L'ordre du jour se perpétue. Cela, dans le fait, veut dire seulement que les habitudes naissent des actes, et c'est un caractère inséparable de notre nature morale. Non-seulement nos traits sont et restent les mêmes chaque jour successivement, mais nous parlons sur le même ton, nous adoptons les mêmes phrases et les mêmes tours de pensées, nous avons le même air, le même port aujourd'hui que la veille. Nous avons, en outre, un amour instinctif de l'ordre et de l'arrangement ; nous pensons et nous agissons d'après des règles, non-seulement à notre insu, mais de propos délibéré. La méthode nous sourit, elle nous aide de différentes manières, elle nous plaît jusqu'à un certain point, et, sous quelques rapports, elle est absolument nécessaire. Les sceptiques eux-mêmes ne peuvent procéder sans principes élémentaires, quel-

que désir qu'ils aient de se débarrasser de tout joug et de toute entrave. Il n'est pas jusqu'aux personnes sans instruction, qui n'aient aussi leur mode grossier de classification, qui, pour être fantastique ou absurde, n'en mérite pas moins réellement le nom ; les enfants mêmes, au milieu de l'étonnement où les jette tout ce qu'ils voient, ne laissent pas dans leur pensée, quoique sans en avoir la conscience, de soumettre à une loi ces choses merveilleuses qui frappent leurs regards. Les poètes, tout en dédaignant la philosophie, se forment un système idéal qui leur est propre ; les naturalistes inventent, s'ils n'en trouvent pas, des classes et des familles, pour aider à leur mémoire. Les latitudinairiens eux-mêmes, tout en professant la tolérance de toutes les doctrines, n'en regardent pas moins comme une hérésie l'opposition au principe de latitude. Ceux qui condamnent la persécution exercée contre des opinions religieuses, persécutent, pour se défendre eux-mêmes, ceux qui la soutiennent. Il est rare de trouver parmi ceux qui prétendent que l'exercice du jugement particulier sur l'Écriture conduit à la connaissance de la vérité de l'Évangile, des hommes disposés à supporter les Sociniens et les Pélagiens, qui, dans leurs propres recherches, ont pris la peine de se conformer à cette règle. Ainsi, on pourrait dire que ce qui est odieusement appelé dogmatisme et système, est sous une forme ou sous une autre, dans un degré ou dans un autre, nécessaire à l'esprit humain ; nous ne pouvons ni raisonner, ni sentir, ni agir sans lui ; il forme le tissu de la pensée qui, sans lui, languit et perd sa couleur. Plutôt que de se passer de principes, l'esprit les prendrait de la main des autres, en invoquerait de mauvais ou d'incertains, — et jusqu'ici la Sagesse, la Foi et le Bigotisme ont cela de commun. Tous puisent leur vie dans le principe, mais la Sagesse est l'application de principes adéquats à l'état des choses telles que nous les trouvons ; le Bigotisme est l'application de principes non adéquats ou étroits, tandis que la Foi est le maintien des principes, sans souci de leur application ou ajustement. C'est ainsi qu'ils diffèrent entre eux, et cette distinction servira à nous mettre à même de comparer le Bigotisme, la Sagesse et la Foi, comme je me le suis proposé.

On peut certainement, pour plusieurs raisons plausibles, confondre la Foi avec le Bigotisme, le dogmatisme, l'obstination, et d'autres semblables habitudes de l'âme ; car, qu'est-ce que la Foi, sinon l'action d'un homme, qui, marchant à la rencontre de la Vérité, s'aventure au milieu des ténèbres, sur la garantie de certaines notions antécédentes ou de sentiments spontanés ? C'est une présomption sur des faits, qui part du principe plutôt que de la connaissance ; et le Bigotisme, qu'est-ce autre chose ? Et puis encore, ses motifs étant ainsi des conjectures, à quoi mènent-ils ? A l'acceptation absolue d'un certain message ou d'une certaine doctrine comme divine ; c'est-à-dire qu'elle part de probabilités, et cependant se termine en propositions péremptoires, mystérieuses quelquefois, ou au moins sortant du domaine de l'expérience. Elle croit quelqu'un qui l'informe dans le doute, et accepte toutefois son information sans aucun doute. Telle est la ressemblance qui, *prima facie*, existe entre deux habitudes de l'âme, qu'on doit néanmoins aussi peu confondre que les Apôtres avec les Juifs leurs persécuteurs, comme on peut le montrer en quelques mots.

Cela posé, nous dirons en premier lieu, que quoique la Foi soit une présomption sur des faits d'après une connaissance incomplète, elle est toutefois, qu'on le remarque bien, un principe tout à fait pratique (1). L'homme qui la possède, juge et décide, parce que, dans son propre intérêt moral, il ne peut s'empêcher de le faire, mais ce n'est pas comme avançant une opinion, ni comme tendant à une vérité abstraite, ni comme

(1) La foi n'est pas un principe pratique en ce sens, qu'un homme puisse ajouter foi à la religion sans être véritablement persuadé de sa vérité objective, tout simplement parce que c'est l'opinion la plus sûre dans la pratique. Le chrétien croit fermement, par exemple, que l'idée qu'il se forme de la Sainte-Trinité par le moyen de la Révélation est pour ainsi dire une vraie représentation de ce que Dieu est réellement et véritablement. Seulement la vérité comme il la conçoit n'est pas la vérité absolue telle que Dieu la voit lui-même, mais c'en est plutôt une image fidèle qui nous la dépeint d'une manière proportionnée à notre faiblesse. En d'autres termes, on ne considère pas, dans ce passage, la distinction qui existe entre la vérité pratique et la vérité spéculative, mais celle qui existe entre la vérité absolue et la vérité économique. Ce dernier mot sera expliqué dans la suite.

enseignant quelque théorie ou quelque manière de voir. La Foi est l'acte d'une âme qui sent que , dans les circonstances particulières où elle se trouve, c'est pour elle, en quelque manière, un devoir de juger et d'agir, quel que soit le degré de la lumière dont elle est éclairée, et qui désire profiter le plus possible de cette lumière et agir pour le mieux. Sa connaissance alors, quoique défectueuse, n'est pas insuffisante pour le but dans lequel elle en fait usage, par la raison bien simple, qu'elle n'en a pas davantage (tel étant le bon plaisir de Dieu). Le serviteur qui cacha l'argent de son maître fut puni et nous, qui ne créons pas les circonstances dans lesquelles nous vivons, mais qui nous y trouvons placés, nous serons jugés non d'après ces circonstances, mais d'après l'usage que nous en aurons fait. En envisageant ainsi le devoir, il peut nous arriver d'avoir tort dans nos actes, mais non d'agir à tort. Les Chrétiens ont quelquefois infligé la mort par un zèle aveugle, et quelquefois ils se sont montrés, par une charité mal entendue, trop disposés à tolérer l'hérésie. Dans de pareilles circonstances, un homme peut être plus agréable à Dieu dans l'erreur que dans la vérité; car il est possible qu'ici il n'y ait qu'une preuve de lucidité d'esprit, tandis que là il y a de la conscience; toutefois c'est à Celui qui sonde les cœurs qu'il appartient de juger, dans les cas particuliers, d'où vient l'erreur, et ce qu'elle prouve.

La Foi donc, quoique n'étant qu'une présomption, a cela de particulier qu'elle s'exerce sous l'action d'un sentiment de responsabilité personnelle. C'est lorsque nos présomptions se donnent carrière, lorsqu'elles affectent d'être systématiques et philosophiques, que nous leur laissons un libre cours sur des matières de spéculation et non de conduite, non par rapport à nous-mêmes, mais par rapport aux autres; c'est alors, dis-je, qu'elles méritent le nom de bigotisme et de dogmatisme. Car, en pareil cas, nous faisons un mauvais usage de la lumière qui nous est départie, et nous prenons « une lampe qui est à nos pieds » pour le soleil qui brille dans les cieux.

De plus, il est vrai que la Foi aussi bien que le Bigotisme maintient des propositions dogmatiques qui dépassent sa con-

naissance. Elle se sert de mots, de phrases, de propositions ; elle accepte des doctrines et des pratiques, qu'elle ne comprend qu'en partie ou pas du tout. Or, autant ces assertions n'ont pas rapport aux choses de ce monde, mais aux choses du ciel, autant elles ne sont pas, en conséquence, une preuve de bigotisme. De même que l'expérience la plus étendue de la vie ne serait pas une raison pour repousser le dogme mystérieux de la Sainte-Trinité, de même la plus bornée ne nous prive pas du droit de l'affirmer. Beaucoup de connaissance et peu de connaissance nous laisse à peu près à l'état où nous étions, dans un sujet de cette nature. Mais le cas est tout autre quand, dans une question d'un caractère social ou moral, on pose des principes qui ne prétendent à rien moins qu'à servir de règles ou de maximes pour ce qui est des combinaisons ou de la conduite politique, du bien-être du monde, ou de la direction de l'opinion publique. Cependant la Foi en accepte un grand nombre de semblables, et paraît ainsi mettre ceux qu'elle fait agir au rang des bigots, des théoristes et des visionnaires, qui usent de termes dont ils ne sentent pas la portée, ou professent des sentiments sans raison, ou émettent des principes généraux d'après une connaissance incomplète. Par exemple, des questions sur la théorie du gouvernement, les devoirs nationaux, l'établissement de la Religion, ses rapports avec l'Etat, l'assistance du pauvre, la nature de l'Eglise chrétienne, et d'autres de même espèce, peuvent, on ne peut le nier, être péremptoirement résolues, d'après des motifs religieux, par des personnes dont les capacités ne sont certainement pas proportionnées à une si grande entreprise, qui n'ont ni la connaissance, ni la pénétration, ni la subtilité, ni le calme, ni l'expérience nécessaires pour mériter l'attention, et qui, par conséquent, à la première vue, ressemblent, pour le moins, à des bigots et à des hommes de parti.

Maintenant, que la Foi puisse dégénérer en Bigotisme, ou puisse en effet se mêler avec le Bigotisme, dans telle ou telle circonstance, c'est ce que j'accorde sans difficulté, tout en assurant que les deux habitudes de l'âme, quelle que soit leur

ressemblance, différent dans leur dogmatisme en ceci : — le Bigotisme avance qu'il comprend ce qu'il soutient, quoiqu'il ne le comprenne pas ; il argumente et déduit, ne se pique pas d'avoir la Foi, et n'a de la Raison qu'une vaine apparence. Il persiste dans ses assertions, sans cesser d'argumenter ; mais il le fait d'une manière toute particulière. Il prend une attitude non pas religieuse, mais philosophique ; il prétend à la Sagesse, tandis que la Foi fait désirer tout d'abord aux hommes d'être, avec l'Apôtre, des insensés pour l'amour du Christ. La Foi commence par mettre de côté le raisonnement comme déplacé, et propose de lui substituer la simple obéissance à un commandement révélé. Ses disciples observent qu'ils ne sont ni hommes d'Etat, ni philosophes ; qu'ils ne développent des principes ni n'exposent des systèmes ; que leur but ultérieur n'est ni la persuasion, ni la popularité, ni le succès ; qu'ils ne font que la volonté de Dieu et ne désirent que sa gloire. Ils font profession de croire sincèrement que certaines vues qui subjugent leur esprit viennent de Dieu ; qu'ils savent bien qu'elles sont au-dessus de leur portée ; qu'ils ne sont pas capables de les pénétrer, ni d'en faire l'application, comme d'autres le peuvent ; que, ne les comprenant qu'en partie eux-mêmes, ils n'ont pas grand espoir de les imprimer dans l'esprit des autres ; qu'il n'y a qu'un bienfait des cieux qui puisse les mener à bonne fin ; qu'ils l'attendent avec confiance ; qu'ils croient que Dieu soutiendra sa cause ; que c'est à lui, non pas à eux que *cela* appartient (1) ; que si leur cause est la cause de Dieu, elle en sera bénie quand et comment il le voudra ; sinon, qu'elle sera réduite au néant ; qu'ils en attendent tranquillement l'issue ; qu'ils la laissent à la génération à venir ; qu'ils peuvent supporter de passer pour faibles, mais ne peuvent se résoudre à « résister à une vision céleste ; » qu'ils pensent que Dieu les a instruits, et leur a mis la parole à la bouche ; qu'ils parlent pour décharger leurs âmes ; qu'ils protestent, afin d'être du côté de l'armée du Seigneur, dans la glorieuse compagnie des Apôtres,

(1) Dan. III. 17, 18.

la brillante société des Prophètes, la noble armée des Martyrs, afin d'être séparés de l'assemblée de ses ennemis. « Heureux l'homme qui n'est pas entré dans le conseil des impies, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs, et qui ne s'est pas assis dans la chaire de dérision. » Ils désirent gagner cette félicité; et quoiqu'ils n'aient pas assez d'étendue d'esprit pour embrasser, ni assez de perspicacité pour pénétrer et analyser ce qui est contenu dans ce vaste monde, ni cette faculté de compréhension qui réduit toutes choses à leurs vrais principes et en forme un système; quoiqu'ils ne puissent ni répondre aux objections dirigées contre leurs doctrines, ni indiquer d'une manière certaine où elles les mènent, cependant, pour ce qui est de les professer, ils le peuvent, ils le doivent. Ils peuvent les embrasser, et s'avancer sans savoir où ils vont. Ils peuvent au moins avoir la Foi; pour la Sagesse, ils ne l'ont pas, s'il en est ainsi; mais la Foi les rend propres à être les instruments et les organes, la voix, les mains et les pieds de Celui qui est invisible, de la Divine Sagesse de l'Eglise, — qui connaît ce qu'ils ne connaissent pas, comprend leurs paroles, car ce sont les siennes, et dirige leurs efforts vers la fin qu'il leur a proposée, quoiqu'ils ne la voient pas, parce qu'ils se placent respectueusement sur son chemin. On reconnaîtra que c'est là ce qu'ils professent; et leur état est celui de la multitude des Chrétiens dans tous les siècles, même dans celui des Apôtres, lorsque, pour toute illumination surnaturelle telle que celle dont saint Paul fut l'objet, « Dieu choisit ce qui était insensé selon le monde pour confondre les sages, et ce qui était faible pour confondre les forts, et ce qui était vil et méprisable selon le monde, et ce qui n'était pas, pour réduire au néant ce qui était, afin que nulle chair ne se glorifie en sa présence (1). »

Une telle manière d'envisager les choses n'est pas de nature à recevoir des atteintes de ce qui est en dehors d'elle. Ce n'est pas la connaissance qui en est l'origine, l'augmentation ou la diminution de la connaissance ne la touche en rien. La révolu-

(1) Cor. 1, 27, 28.

tion des empires , l'élevation ou la chute des partis, l'accroissement de la société, les découvertes de la science, la laissent telle qu'elles l'ont trouvée. Elle dépend de la parole de Dieu, il n'y a que cette parole qui puisse la changer. Ainsi, nous voilà initiés à la découverte d'une marque distinctive de la Foi ; car, considérant que le Dieu tout-puissant parle souvent, même qu'il parle toujours d'une manière ou d'une autre, si nous voulons être attentifs à sa voix, la Foi, toute stable qu'elle est, est nécessairement aussi un principe de croissance mentale, d'une manière particulière, c'est-à-dire, subordonnée à l'usage que Dieu juge convenable d'en faire. « Je serai en observation, dit le Prophète, et je me placerai sur la tour, et j'attendrai pour voir ce qu'il me dira ; » et, quoique depuis la venue du Christ, aucune révélation nouvelle n'ait été donnée, cela n'a pas empêché que, dans ces derniers temps, on n'ait ajouté beaucoup pour expliquer et appliquer celle qui fut donnée une fois pour toutes. De même que le monde qui nous environne varie, ainsi varient, non pas les principes de la doctrine du Christ, mais la forme extérieure, et la couleur qu'ils revêtent. Et de même que la Sagesse seule peut appliquer ou dispenser la Vérité lorsqu'il y a un changement de circonstances, ainsi la Foi seule est capable de l'accepter comme étant une et la même sous toutes les formes. Ainsi donc, la Foi est toujours le moyen d'apprendre quelque chose de nouveau, et sous ce rapport elle diffère du Bigotisme qui ne renferme en lui-même aucun élément de progrès, et qui est persuadé en pratique, qu'il n'a rien à apprendre. Pour un homme à idées étroites et pour un bigot, l'histoire de l'Eglise pendant dix-huit siècles est inintelligible et inutile; mais où la Foi existe, elle est pleine de principes sacrés, toujours substantiellement la même, toujours variée dans ses accidents, et continuellement une leçon de la « Sagesse multi forme de Dieu. »

De plus, quoique la Foi n'ait pas le privilège de voir l'enchaînement des idées, ni celui d'unir une chose avec une autre, prérogative dont jouit la Sagesse, et à laquelle le Bigo-

tisme prétend, mais qu'elle soit, au contraire, un acte isolé de la Raison sur une matière que l'on a en main, telle qu'elle se présente; cependant, et précisément sous ce rapport, elle n'est pas inférieure en extension à la Sagesse, et va beaucoup plus loin qu'un principe étroit ou qu'une théorie partielle quelconque; et s'il lui est impossible d'envisager les choses systématiquement, elle est capable de le faire discursivement. Il n'y a pas de sujet que la Foi travaillant de concert avec l'Amour, ne puisse embrasser dans sa sphère, sur lequel elle ne puisse prononcer un jugement, et dont elle ne puisse faire justice, quoiqu'elle envisage chaque point en lui-même, et non comme la partie d'un tout. D'où il suit que tout incapable qu'est la Foi d'analyser ses motifs ou de montrer la correspondance d'un de ses jugements avec l'autre, chacun d'eux cependant a sa place et correspond à quelque doctrine ou à quelque précepte du système philosophique de l'Évangile, car tous sont les instincts d'une âme pure, qui marche en avant vraiment et résolument, sans être jamais en défaut. Quel que soit le sujet ou le point en question, sacré ou profane, la Foi en a une idée juste, aussi juste que la Sagesse, et pour être mise ou non en rapport avec d'autres opinions, elle n'en devient ni plus ni moins juste. Ainsi, la Foi étant le don caractéristique de tous les Chrétiens, un paysan peut envisager en détail les affaires de la vie humaine aussi bien qu'un philosophe; et nous sommes souvent embarrassés pour dire si ces personnes sont ou non privilégiées sous le rapport de l'intelligence. Elles ont des opinions claires et précises; elles savent ce qu'elles disent; elles ont quelque chose à dire sur n'importe quel sujet; elles ne confondent pas les points de première importance avec ceux d'une importance secondaire; elles ne se contredisent jamais; d'autre part, elles ne s'aperçoivent pas qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire dans leur jugement; elles ne savent pas lier entre eux deux jugements; elles ne reconnaissent pas de principes communs qui les pénètrent; elles oublient les opinions qu'elles ont émises dans l'occasion; elles ne peuvent se défendre; il est facile de les confondre et de les réduire au silence; et si elles se mettent à

raisonner, elles se servent d'arguments qui paraissent fautifs, parce qu'ils ne sont que les figures et les ombres de ceux qu'elles voudraient exprimer, et des essais d'analyse de ce vaste système intellectuel qui est leur vie, mais non pas leur instrument.

La Foi donc a cela de particulier, qu'elle forme ses jugements sous l'empire du sentiment du devoir et de la responsabilité, en vue de se conduire elle-même conformément à l'enseignement de la révélation, confessant son ignorance, s'inquiétant peu des conséquences, montrant un esprit humble et docile, et qu'elle les forme néanmoins sur une quantité de sujets qu'il est impossible à la Philosophie elle-même de dépasser. Sous tous ces rapports, elle diffère du Bigotisme. Les hommes à esprit étroit, loin de confesser leur ignorance, et de soutenir la Vérité surtout par devoir, prétendent, comme je le disais tout à l'heure, comprendre les sujets qu'ils épousent et les principes qu'ils leur appliquent. Ils ne voient pas de difficultés. Ils croient qu'ils tiennent au moins autant de la Raison que de la Foi leurs doctrines quelles qu'elles soient; ils espèrent pouvoir amener les autres à les accepter au moyen des arguments, et s'impatientent quand ils n'y réussissent pas. Ils s'imaginent que les prémisses dont ils partent prouvent tout juste les conclusions qu'ils tirent, et rien de plus. Ils pensent que leur manière d'envisager les choses convient parfaitement pour expliquer tous les faits dont il faut rendre raison, répondre à toutes les objections, calmer et concilier tous les partis. Ils s'imaginent qu'ils professent précisément la vérité qui coupe court à toutes les difficultés. Ils ont leur propre idée ou leur notion favorite, qui se présente à eux en toute occasion. Ils ont un ou deux lieux-communs, qu'ils mettent sans cesse à contribution avec une sorte de pédantisme, incapables qu'ils sont de discuter naturellement et sans contrainte, ni de laisser à leurs pensées leur cours naturel, dans la confiance qu'enfin elles arriveront à leur terme légitime. Peut-être ont-ils découvert, à ce qu'ils croient, l'idée mère, ou le véritable point de vue, ou la somme et la substance de l'Évangile, et ils insistent sur tel ou tel

dogme isolé, qu'eux-mêmes ou d'autres qui n'ont pas de meilleurs titres de recommandation, ont choisi au mépris du reste de la doctrine révélée. De plus, ils sont toujours prêts à donner des explications claires et décisives des sacrés mystères de la Foi; ils peuvent nier ces mystères, ou en retenir la croyance, mais dans l'un et l'autre cas, ils pensent que leur manière de voir est la seule raisonnable, la seule qui en donne l'explication, et taxent d'esprits faibles, mal tournés ou égarés, tous ceux qui ne sont pas de leur avis. Ils avancent que les écrivains sacrés croyaient précisément comme eux, ne crussent-ils ainsi que d'hier, d'avant-hier, ou d'une centaine d'années; et ils ne craignent pas d'en appeler au sens commun de l'humanité tout entière pour décider ce point. Voilà pourquoi ils prouvent leurs doctrines aussi pauvrement qu'ils les avancent; ils sont toujours prêts à citer quelques passages de l'Écriture, — un, deux, ou trois, juste à l'endroit où ils se trouvent; ils se vantent de dire précisément ce que chaque passage, ce que chaque verset signifie, ce qu'il ne peut pas signifier et ce qu'il doit signifier. Y voir moins qu'ils n'y voient eux-mêmes, c'est à leur avis le tourner; y voir davantage, c'est le gloser arbitrairement. Recourir à d'autres passages de l'Écriture qu'à ceux qu'il leur arrive de choisir, c'est, pensent-ils, complètement superflu, puisqu'ils ont apporté tout ce qu'il faut d'arguments pour une preuve claire; et, s'il en est ainsi, pourquoi aller plus loin qu'eux? Ils ont de plus leurs termes propres, leurs noms pour chaque chose; y toucher c'est un sacrilège, comme de toucher à ce qu'ils représentent. Les termes de parti ou de politique, de fraîche date et d'une origine peu satisfaisante sont, à leurs yeux, une portion de la Vérité, tout aussi bien que si c'était la parole de l'Écriture ou de la sainte Eglise. Ils ont leurs formes, leurs ordonnances, leurs usages, qui sont aussi sacrés pour eux que les sacrements qui nous sont venus du ciel.

Les esprits étroits ne peuvent s'identifier à l'esprit des autres. Ils se sont raidis dans une seule position comme les membres d'un corps soumis à la réclusion, ou comme les organes de la voix, qui, passé un temps, ne peut plus se plier ni à de nou-

veaux tons, ni à de nouvelles inflexions. Ils ont déjà partagé à leur guise le monde entier des connaissances; ils ont tiré leurs lignes, formé leurs classes, et assigné à chaque argument, à chaque opinion, à chaque principe, à chaque parti la place qui lui convient; ils prétendent savoir où pose chaque chose, et ils ne peuvent apprendre un autre arrangement. Les nouveaux principes d'ordre les irritent, le vertige les prend quand on trace des subdivisions; et, quand même ils voudraient, ils ne pourraient s'en rendre les maîtres. Ils pensent qu'une vérité donne l'exclusion à une autre qui en est distincte, et que toute opinion qui ne rentre pas dans celles qu'ils admettent, est incompatible avec elles. Ils ne peuvent revêtir leurs idées d'autres mots, ni les séparer de l'entourage qu'ils leur ont donné, et s'ils parviennent à envisager d'une manière nouvelle un sujet, ce n'est pas pour longtemps. Ils l'entrevoient un instant puis il s'évanouit; alors, ils imputent à sa subtilité, à l'obscurité de son expression, ce qui vient véritablement de leur manque de souplesse et de vigueur d'esprit. Et lorsqu'ils tentent de le décrire dans leur langage, leur appréciation la plus exacte est une méprise; non pas qu'ils aient quelque mauvaise intention, mais parce qu'ils expriment les idées d'un esprit qui n'est pas le leur, comme s'ils le traduisaient, pour ainsi dire.

Il est à peine nécessaire de faire observer les conceptions fausses que de telles personnes se forment des habitudes étrangères de penser, ou de l'ancienne foi et de l'ancienne philosophie. Ainsi nous entendons appeler parfois les pères Grecs, Arméniens, et saint Augustin, Calviniste; et cela, non point par analogie, mais comme si quelque chose de réel répondait à ce titre dont on les gratifie. De plus, on cherche si les Chrétiens, dans ces premiers temps, tenaient tel ou tel point de doctrine, qui peut aujourd'hui avoir du renom dans des sectes particulières ou dans des écoles; si, par exemple, ils admettaient l'union de l'Eglise et de l'Etat, ou la doctrine de la prédestination absolue. Assurément ce serait mal les caractériser, que de donner une réponse simplement affirmative ou négative; cepen-

dant les personnes en question ne voient pas d'autre alternative.

Au reste, ce n'est pas seulement dans ceux qui censurent et qui attaquent, qu'on rencontre cette étroitesse d'esprit ; elle se rencontre tout aussi souvent dans ceux qui se font les défenseurs et les partisans d'un système. Ceux-là sont le plus facilement trompés par les autres, qui sont entêtés de leurs propres idées. On leur persuade bientôt qu'un autre est de leur avis, s'il n'est pas de celui de leurs adversaires. Ils assimilent ses idées aux leurs, et quels que soient les termes qu'il emploie pour éclaircir sa pensée, fussent-ils des plus précis et des plus concluants, il ne peut les amener à une nouvelle manière de voir, ni leur faire comprendre ce qu'il entend.

De plus, s'il y a de l'étroitesse dans ces principes qui ont la prétention d'interpréter et de soumettre le monde entier des connaissances, bien qu'ils ne soient pas au niveau de la tâche, leur caractère le plus frappant sera leur impuissance manifeste, si de nouvelles matières ou un nouveau champ d'idées viennent à s'ouvrir devant eux. La véritable Philosophie s'étend à tout ; ce qui la distingue, c'est qu'on ne peut proposer aucune connaissance à laquelle elle ne soit proportionnée, et qu'elle ne puisse annexer à son territoire. Mais la théorie de l'esprit étroit ou du bigot s'est déjà épuisée qu'elle est encore dans des limites fort restreintes, au delà desquelles se trouve une région vaste et désolée, sans possesseur et en proie à l'anarchie. « Leur lit est trop court pour qu'un homme puisse s'étendre dessus, et la couverture trop étroite pour pouvoir l'envelopper. » Que faudra-t-il faire alors de ces déserts abandonnés à leur calme primitif ? — l'exploration doit, en conséquence, en être défendue, ou même leur existence niée. C'est ainsi qu'il y a aujourd'hui de nouvelles sciences, spécialement des sciences physiques, que nous voyons tous avec anxiété, dans la pensée que nos vues, telles qu'elles sont maintenant, ne peuvent pas en rendre compte, bien que nous sentions toutefois qu'il ne peut réellement exister aucune vérité incompatible avec le Christianisme. Une autre preuve frappante de l'étroitesse d'esprit parmi nous, peut être tirée de la différence de sentiment que nous éprouvons à l'égard

des membres de telle ou telle communion , avant de les connaître et après les avoir connus. S'il y avait concordance entre notre théorie et notre manière d'envisager les faits , ils ne pourraient nous conduire à des impressions opposées sur les mêmes sujets. Nous en voyons chaque jour un autre exemple. Le vrai Catholicisme est proportionné aux besoins de l'esprit humain ; mais on trouve souvent des personnes qui sont surprises de ne pouvoir amener tous les hommes à les suivre , et de ne pouvoir faire cesser la dissidence en prêchant une partie du système Divin , au lieu de le prêcher tout entier.

Dans ces circonstances , il n'est pas étonnant que de telles personnes à vues étroites soient souvent jetées dans l'anxiété , et quelquefois dans le trouble et l'incertitude par les difficultés de leur position. Ce qu'elles ne connaissent pas ou ce qu'elles connaissent , mais n'avaient pas pesé , vient tout à coup les forcer impérieusement à une décision. Elles s'impatientent de ne pouvoir rendre leurs preuves claires , et essaient de se débarrasser des objections à tort et à travers. Elles cherchent autour d'elles de nouveaux arguments , et font violence à l'Écriture et à l'histoire. Elles montrent une secrète défiance de la vérité de leurs principes , en reculant à l'aspect d'une défaite , ou bien d'un doute intérieur qui se présente à elles accidentellement. Elles deviennent alarmistes , et oublient que l'issue de toutes choses et le succès de leur propre cause (si elle est vraiment la vérité) sont scellés et assurés par la promesse divine ; et quelquefois , dans ce conflit entre un formidable assemblage de faits et un principe étroit , la dureté de la matière brise leurs instruments et les force d'abandonner leurs principes ; suit alors un état d'incertitude et de détresse , et à la fin , peut-être , le Bigotisme est supplanté par un scepticisme universel. Ceux qui pensaient que leurs idées devaient être la mesure de toutes choses , finissent par penser que même un Oracle divin ne suffirait pas à la tâche.

Dans ces remarques , on observera que j'ai comparé la Foi avec le Bigotisme , comme des habitudes de l'âme entièrement distinctes l'une de l'autre. Il en est ainsi ; mais il ne faut pas

oublier, comme du reste je l'ai déjà fait observer, que quoique distinctes en elles-mêmes, elles peuvent exister et existent en même temps dans la même personne. Il n'y a pas d'homme, si pénétré qu'il soit d'une Foi vivante, qui n'ait peut-être quelque peu de Bigotisme à oublier; il n'y a pas d'homme, d'un esprit si étroit et si plein de lui-même, que n'influence (il faut l'espérer) d'une certaine manière l'esprit de Foi.

Prions sans cesse et efforçons-nous de connaître toute l'Economie de la Providence de Dieu, d'arriver à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ, afin de nous débarrasser des préjugés, de la présomption, de l'hypocrisie, des idées fantastiques, de l'entêtement, de l'esprit de parti, sous la lumière de la Sagesse et le feu de la Foi et de l'Amour, jusqu'à ce que nous voyions les choses comme Dieu les voit, que nous les jugions comme son Esprit les juge, et conformément au sentiment du Christ.

## NEUVIÈME DISCOURS.

Digitized by Google

# NEUVIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE JOUR DE LA PURIFICATION, 1843.

THÉORIE DES DÉVELOPPEMENTS DANS LA DOCTRINE RELIGIEUSE.

---

Or, Marie conservait toutes ces choses et les méditait dans son cœur. (St. Luc, 11, 19.)

L'Écriture nous parle peu de la bienheureuse Vierge Marie ; mais il est une grâce dont l'Évangéliste la fait le modèle, dans quelques simples paroles, — je veux dire, de la Foi. Zacharie questionna l'Ange envoyé près de lui; Marie lui dit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » C'est pour cela qu'Elisabeth, faisant sans doute allusion à la différence qui existait entre son mari, le juste Zacharie, objet d'une grande faveur, et Marie, objet d'une bien plus grande encore, dit, en recevant la salutation de la mère du Sauveur : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni; bienheureuse est celle qui a cru, car les choses qui lui ont été annoncées de la part du Seigneur s'accompliront. » Mais la Foi de Marie ne se borna pas à un pur acquiescement aux vues de Dieu sur elle et aux révélations qu'elle en avait reçues; le texte nous apprend qu'elle les « méditait. » Lorsque les bergers vinrent et racontèrent l'apparition des anges au moment de la Nativité; lorsqu'ils dirent comment un d'entre eux avait annoncé que l'enfant qu'elle tenait dans ses bras était

« le Sauveur qui est le Christ, le Seigneur; » Marie, tandis que les autres étaient seulement frappés d'étonnement, « conservait toutes ces choses et les méditait dans son cœur. » De plus, lorsque le Sauveur son Fils, arrivé à l'âge de douze ans, la quitta pendant quelque temps pour le service de son Père, et, qu'à sa grande surprise, elle le retrouva dans le Temple, au milieu des docteurs, les écoutant et leur adressant des questions, nous apprenons que Jésus, à ses observations, ayant daigné justifier sa conduite, « sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur. » En conséquence, aux noces de Cana, sa Foi devança le premier miracle de son fils, et elle dit aux serviteurs : « Quoi qu'il vous dise, faites-le. »

Ainsi, la sainte Vierge est notre modèle dans la Foi, dans la réception et dans l'étude de la Vérité divine; elle ne pense pas que ce soit assez de l'accepter, elle la médite; de la posséder, elle en fait usage; de l'admettre, elle la développe; de lui soumettre la Raison, elle en fait un objet de raisonnement; elle ne raisonne pas d'abord, pour croire ensuite, avec Zacharie, mais elle croit d'abord sans raisonner, ensuite, par amour et par respect, elle raisonne après avoir cru. Elle nous offre ainsi le symbole, non-seulement de la foi de l'homme illettré, mais même de celle des docteurs de l'Eglise, dont le devoir est de raisonner, de peser, de définir l'Evangile comme d'en professer les enseignements; de tracer la ligne de démarcation entre la vérité et l'hérésie; de prévenir les aberrations diverses d'une fausse raison; de combattre par leurs propres armes l'orgueil et l'indifférence, et de triompher ainsi du sophiste et du novateur.

Si donc, dans un jour de fête consacré à de si hautes contemplations, il nous est permis d'occuper nos pensées d'un tout autre sujet que d'un sujet pieux ou pratique, ce sera nous dédommager de cette omission que d'en choisir un où la sainte Vierge sera du moins notre modèle, — l'usage que nous devons faire de la Raison dans nos recherches sur les doctrines de la Foi. C'est un sujet qu'il conviendrait plutôt, il est vrai, de traiter dans un volume que dans un discours comme celui-

ci, quelle qu'en soit l'étendue, mais qu'il est impossible de passer sous silence dans un essai dont le but est de déterminer les rapports de la Foi avec la Raison.

Un des premiers, aussi bien que des plus nobles triomphes de l'Eglise, fut de renverser la sagesse du monde, marchant ainsi sur les pas de son divin Maître, qui, avant de prêcher son nouveau royaume, ou de s'opposer à la puissance du monde, prit place au milieu des docteurs. Le premier fruit de cette assemblée si largement partagée dans les faveurs du Très-Haut, fut saint Paul, le savant Pharisien, dans lequel on voit l'orgueil de la science vaincu par la folie de la prédication. Depuis cette époque jusqu'aujourd'hui, la Croix a enrôlé sous sa bannière tous ces hommes de génie dont les talents avaient été, dans les premiers temps, employés à des riens, ou dissipés dans le doute et la spéculation. Les écoles païennes ne tardèrent pas à s'alarmer et à manifester une vaine jalousie contre la nouvelle doctrine, qui leur dérobait les disciples dans lesquels elles avaient le plus d'espoir. Jusqu'alors elles avaient tenu pour admis que le sanctuaire naturel de l'Intelligence était l'Académie ou le Portique, et c'était compromettant pour leurs premiers principes d'être obligées d'avouer, chose alors incontestable, qu'une Superstition, comme elles l'appelaient, attirait à soi tout ce qu'il y avait dans le siècle d'énergie, d'ardeur, d'originalité et d'éloquence. Mais ces attaques contre le Paganisme n'étaient que le commencement des conquêtes de l'Eglise; dans le cours des siècles, tout l'esprit du monde, si je puis m'exprimer ainsi, fut absorbé dans l'esprit de la Croix, comme l'élément dans lequel il vivait, et la forme sur laquelle il avait été moulé. Que de siècles il a fallu pour cela, et encore aujourd'hui que de vastes ruines attestent son domaine! Dans les capitales de la Chrétienté, la haute cathédrale et le chœur perpétuel témoignent encore de la victoire de la Foi sur le monde. Mais pour voir ses triomphes, il faut entrer dans ces majestueux cimetières où sont ensevelis les reliques et les monuments de l'ancienne Foi, — nos bibliothèques, parcourez-en

du regard les rayons, et chaque nom que vous y lisez est, dans un sens ou dans un autre, un trophée élevé en souvenir des victoires de la Foi. Que de longues vies, quels desseins élevés, quelle dévotion épurée, quelle contemplation soutenue, quelles ferventes prières, quelle profonde érudition, quelle ardeur infatigable, quels laborieux conflits ne lui a-t-il pas fallu pour établir sa suprématie ! Elle fut l'objet qui a donné du sens à la vie des Saints, et qui fait le sujet de leur histoire. Pour elle, ils ont sacrifié les biens de la terre et rompu les liens si doux de la famille ; ils se sont soumis à une règle austère, que dis-je, ils ont été confesseurs et martyrs, dans la vue de faire quelque petit sacrifice, de rendre, dans l'occasion, quelque service, ou de procurer une garantie de plus au grand œuvre qui se développait dans le monde. Elle fut l'origine de controverses longues et variées, l'occasion de bien des chutes, la pierre de touche de beaucoup de perversité cachée, et la cause de beaucoup d'aigreurs et de troubles. A cause d'elle on a remué le monde, soulevé les populations, formé des ligues et des alliances, perdu et gagné des empires ; le zèle, même excessif, faisait voir que l'on en sentait le prix ; il n'est pas jusqu'aux rébellions mêmes qui ne lui aient en quelque sorte rendu hommage, car s'insurger contre un pouvoir, c'est reconnaître qu'il est actuellement souverain. Cependant, l'œuvre marchait, et enfin fut construit un vaste édifice de théologie, irrégulier dans sa structure, varié dans son style, comme il convenait à une lente production des siècles ; rempli même d'anomalies dans ses détails, à cause du caractère particulier des individus, ou de l'interposition des étrangers, mais étant encore, après tout, le développement d'une idée qui reste semblable à elle-même, et ne ressemble à rien autre chose, ses parties les plus séparées ayant entre elles des rapports, et accusant une commune origine.

Cessons de contempler le système général, et descendons à l'histoire de la formation de tout dogme Catholique quel qu'il soit. Quel tableau remarquable, comme l'avoueront presque tous les hommes sans préjugés, que celui qui retrace toute la

suite de la controverse, depuis son premier chaos, jusqu'au moment où elle devient exacte et précise. Quoi de plus intéressant que de voir la grande idée subjuguée des milliers d'hommes par sa force vitale, sans être réglée ou limitée, mais ressemblant « à un feu brûlant, » selon l'expression du prophète, « enfermé » au-dedans d'eux, jusqu'à ce qu'ils « défaillent, ne pouvant plus en supporter les ardeurs ; » elle grandit en eux, et se transmet enfin par eux, peut-être dans une longue suite d'années, et même de générations successives : de sorte que la doctrine ne réside pas seulement dans l'esprit des Chrétiens, mais qu'on pourrait dire avec plus de raison qu'elle s'en sert comme d'instruments. C'est merveille de voir avec quel effort, quelle hésitation, quelle incertitude, quelle interruption, — avec combien d'allées et de venues à droite et à gauche, combien de revers, et toutefois avec quelle assurance de progrès, quelle marche précise, et enfin avec quelle plénitude elle a été développée, jusqu'à ce que, par l'harmonie de ses parties entre elles, la vérité tout entière « balancée sur elle-même, restât suspendue en équilibre autour de son centre » une, absolue, intégrale, indissoluble, jusqu'à la fin du monde. C'est merveille de voir comment l'hérésie n'a fait que jeter cette idée dans de nouvelles formes, et en tirer des développements ultérieurs, avec une exubérance qui a passé toute mesure, et une harmonie qui a dérouté toute critique ; ainsi, le Divin Auteur de cette idée, tenté un jour par le génie du mal, ne fit que puiser des forces dans l'assaut ; ses paroles le justifient toujours, et il subjugué lors même qu'il est jugé.

Ce monde de pensées n'est que l'expansion de quelques mots tombés comme par hasard des lèvres des pêcheurs de Galilée. Ici se présente une autre matière qui appartient plus spécialement au sujet auquel j'ai dessein de me borner. La Raison ne s'est pas seulement soumise à la Foi, mais elle l'a servie ; elle en a expliqué les documents ; elle a changé des paysans ignorants en philosophes et en théologiens ; elle a fait sortir de leurs paroles un sens dont leurs auditeurs immédiats s'étaient peu doutés. Il est plus étrange assurément de trouver dans saint

Jean un théologien, qu'un prince dans saint Pierre. C'est là un phénomène que l'Évangile seul est capable de produire, et une marque de divinité. Ses demi-sentences, la surabondance de son langage sont susceptibles de développement; elles ont en elles-mêmes une vie qui se manifeste à chaque pas qu'elles font en avant; une vérité d'un admirable ensemble; une réalité féconde en ressources; une profondeur qui va jusqu'au mystère; car elles sont des représentations de ce qui est réel et a une place déterminée, une portée nécessaire, un sens dans le grand système des choses, une harmonie dans sa composition, un rapport avec ce qui lui vient du dehors. Y a-t-il dans le Paganisme une forme comparable à celle-là? Quel philosophe a laissé ses paroles à la postérité comme un talent qui puisse porter intérêt, comme une mine qui puisse être exploitée? C'est là ce qui distingue l'hérésie; ses dogmes sont stériles; elle n'a pas de théologie; en tant qu'hérésie, elle n'en a point. Otez-lui ce qu'elle garde de la théologie Catholique, que lui reste-t-il? Des polémiques, des explications, des protestations. Elle se rabat sur la critique de la Bible, sur les Evidences de la Religion, à défaut d'une sphère autre que celle-là. Ses formules sont sans portée, sans développement, parce que ce ne sont que des mots; elles sont stériles, parce qu'elles sont mortes. Si elles avaient la vie, on les verrait croître, se multiplier; ou, si elles vivent et portent du fruit, ce n'est que comme « le péché, qui, quand il est consommé, engendre la mort. » Son développement, c'est la dissolution; mais elle ne crée rien; elle ne tend à aucun système; son dogme principal, c'est la négation de tous dogmes, de toute théologie, sous le règne de l'Évangile. Il ne faut pas s'étonner qu'elle nie ce à quoi elle ne peut atteindre.

L'hérésie refuse de reconnaître à l'Église ce qui lui manque à elle-même. Ceci nous amène au sujet que je désire considérer attentivement. Il est inutile, assurément, de prouver d'une manière formelle que ce mépris pour tout ce qui tient aux dogmes, et, en particulier, à ceux qui regardent la Sainte-Trinité et l'Incarnation, domine spécialement à notre époque.

Il existe un soupçon qui s'étend au loin, — qu'éprouvent même, peut-être, beaucoup de personnes qui refusent de l'avouer, — c'est que le développement des idées et la formation des dogmes est un pur abus de la Raison, qui, toutes les fois qu'elle a osé toucher à des sujets aussi sacrés, outrepassa ses pouvoirs, et ne put que multiplier les mots sans signification, et les déductions qui n'aboutissent à rien. Il suit de là qu'une pareille tentative, vu la discordance des opinions doctrinales, ne peut mener qu'à une fatale controverse, qui en est la conséquence immédiate; qu'il n'y a, en vérité, aucune connexion nécessaire ni même convenable entre la croyance religieuse qui se forme dans le secret du cœur et les exposés scientifiques qu'on en fait; et qu'il est plus conforme à la charité, ainsi qu'au bon sens, de mettre les croyances au nombre des opinions privées que les individus sont bien libres d'adopter pour eux-mêmes, mais qu'ils n'ont aucun droit d'imposer aux autres.

Mon but est donc de chercher dans ce qui suit la connexion qui existe entre la Foi et la Confession Dogmatiques, touchant les Dogmes sacrés dont j'ai parlé tout à l'heure, et de démontrer quel est, sous ce rapport, le rôle de la Raison; en traitant ce sujet, je ferai aussi peu allusion que possible aux manières fausses de l'envisager, dont je n'ai parlé que dans le but d'être plus clair, suivant de préférence le cours que peut prendre la discussion, et tâchant de la conduire à son terme naturel. Je ne m'inquiète pas ici de savoir à qui il appartient légitimement d'établir et de juger ces déductions dogmatiques, sous l'économie de l'Évangile, ni s'il y a quelqu'un à qui cette mission soit confiée. Il n'entre point non plus dans mon plan d'examiner si c'est l'Église qui est infallible (1), ou l'individu, ou les premiers siècles, ou nul d'entre eux, mais il s'agit de la théorie des développements.

Les dogmes théologiques sont des propositions qui expriment les jugements formés par l'âme, ou les impressions produites

(1) Tout ce discours est basé sur l'idée que l'Église est infallible; l'auteur voulait seulement écarter de la discussion un sujet qui l'aurait embarrassé.

sur elle par la Vérité Révélée. La Révélation lui met sous les yeux certains faits, certaines actions, certains êtres et certains principes surnaturels, qui opèrent sur elle une certaine impression ou image, — et cette impression devient spontanément, et même nécessairement, un sujet de réflexion pour l'âme elle-même, qui se met à l'examiner et à l'exposer en propositions successives et distinctes. Ainsi, la doctrine du Péché Originel, ou du Péché post-Baptismal, ou de l'Eucharistie, ou de la Justification, n'est que l'expression de la croyance intime des Catholiques sur ces différents points, formée sur une analyse de cette croyance. Il en est ainsi même des hautes doctrines que j'ai spécialement en vue.

Or, j'observe d'abord ici, que, quoique naturellement l'idée intime de la vérité divine, telle qu'elle a été mentionnée, prenne une forme explicite par l'activité de nos facultés réfléchitives, cependant, une semblable délinéation n'est pas essentielle à son existence et à sa perfection. Un paysan peut avoir une véritable impression telle que celle-là, quoiqu'il ne soit pas capable, et on le comprendra facilement, d'en rendre clairement compte. Mais ce qui est remarquable au premier coup d'œil, c'est qu'il y a une bonne raison pour dire que l'impression produite sur l'âme n'a même pas besoin d'être reconnue par les individus qui la reçoivent. Que des personnes n'aient pas conscience d'une idée, ce n'est pas une preuve qu'elles n'ont pas cette idée. Il n'y a rien de plus fréquent dans les choses sensibles ou intellectuelles, que l'existence de telles inaperceptions. Quel sens attachons-nous à nos paroles, lorsque nous disons que certaines personnes ne se connaissent pas, mais sont réglées par des vues, des sentiments, des préjugés, des objets auxquelles elles ne font pas attention? Combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'être gais ou tristes, sans savoir précisément pourquoi, sentant bien toutefois qu'il nous a été dit ou qu'il nous est arrivé quelque chose de bon ou de mauvais qui expliquerait l'état où nous sommes, si nous pouvions nous le rappeler? Qu'est-ce que la mémoire elle-même, sinon un vaste répertoire de semblables idées, assoupies, il est vrai, mais

cependant présentes et qu'on peut réveiller? Voyez encore quel embarras éprouvent les personnes qui veulent tracer l'histoire de leurs opinions des années précédentes, pour fixer la date de telle ou telle conviction, quoique leurs pensées se soient continuellement, graduellement et tranquillement développées; de sorte qu'il serait aussi facile de suivre le développement du fruit de la terre, « d'abord l'herbe, ensuite l'épi, puis le blé qui remplit l'épi, » que de fixer la chronologie de changements qui n'ont été produits par aucune révolution subite, aucune réaction, aucune fluctuation d'esprit, mais qui sont nés d'une idée, qui sont le développement, en une forme explicite, de ce qu'elle renfermait déjà à l'état latent. De plus, il arrive souvent que l'on écrit des recherches critiques sur l'idée qui a présidé, dans l'esprit de tel ou tel poète, à certaines de ses compositions, à la création de certains de ses caractères; et nous donnons à une pareille analyse le nom de philosophie de la poésie, sans vouloir faire entendre par là que l'auteur a dû nécessairement écrire d'après une théorie en composant ses œuvres, ou connaître ce qu'il faisait; mais, qu'en effet, il était sous l'empire d'une idée dont il n'avait pas conscience, et qui lui servait de règle et de guide. C'est encore une question de savoir si cet étrange et pénible sentiment du vide qu'éprouvent de temps en temps les hommes religieux, lorsque rien ne leur paraît plus ni vrai, ni bon, ni droit, ni profitable, lorsque la Foi ne leur semble être qu'un nom, le devoir une moquerie, tous les efforts pour bien faire absurdes et inutiles, et que tout n'est plus qu'horreur et désespoir, comme si la religion était effacée du monde, c'est, dis-je, une question de savoir si cela n'est pas l'effet direct de l'obscurcissement temporaire de quelque maîtresse vision, qui, sans qu'on en ait conscience, donne à l'âme la vie spirituelle et la paix.

Passons maintenant à des exemples d'une autre espèce, qui cadrent bien avec notre sujet, en tant qu'au moins ce sont des impressions réelles, quoique sans influence. Combien n'est pas fréquent ce qu'on appelle *vaine vision*, ce qui arrive lorsque l'œil rencontre les objets sans qu'il y ait de notre part aucun

effort de jugement, soit pour les mesurer, soit pour les classer ! Combien n'est pas fréquente aussi cette absence de l'âme qui , plusieurs minutes après , se ressouvient d'un son qu'elle a entendu , de l'heure qui a frappé , de la question d'un compagnon passée inaperçue au moment où elle avait été adressée ! Comment se fait-il encore que , dans les songes , nous passions subitement d'un sentiment , d'un assemblage de circonstances à un autre , sans que cette bizarrerie nous cause la moindre surprise , sinon parce que nous sommes impressionnés d'abord d'une manière , puis d'une autre , sans prendre aucune connaissance active de l'impression ? Telle est peut-être la vie des animaux placés au-dessous de nous , une sorte de songe continu , d'impressions sans réflexion ; telle semble être aussi la vie première des enfants ; telle est peut-être même , dans le ciel , la sublime existence de quelques ordres élevés d'esprits bienheureux , comme les Séraphins , qui , nous est-il dit , ne sont pas science , mais tout amour .

Il est important d'insister sur cette circonstance , et voici pourquoi ; c'est qu'elle fait voir que la connaissance intime peut être réelle et permanente , même indépendamment de toute confession explicite . L'absence totale ou partielle , ou l'imperfection des propositions dogmatiques , n'est point une preuve qu'il n'y avait pas d'impressions ou de jugements implicites dans l'âme de l'Eglise . Des siècles ont même pu s'écouler , sans qu'une vérité , qui avait été longtemps la vie secrète de plusieurs millions d'âmes fidèles , ait été exprimée formellement . Ainsi , jusqu'au treizième siècle , il n'y eut aucune décision ecclésiastique directe et distincte sur l'Unité numérique de la Nature Divine , que le langage de quelques-uns des principaux Pères Grecs nie , *prima facie* , quoique non réellement . De plus , la doctrine de la Double Procession ne fut pas déclarée par l'Eglise Catholique dans les premiers siècles , quoiqu'elle ait été plus ou moins clairement établie par quelques Pères en particulier ; néanmoins , si l'on doit l'admettre aujourd'hui , ce qui ne souffre aucun doute , comme une partie du Symbole , c'est qu'elle fut réellement admise partout depuis le commencement , et admise par con-

séquent , en quelque sorte , à l'état de simple impression religieuse , dont peut-être on n'avait pas conscience.

Si , comme il faut le conclure d'après ce qui précède , les idées par lesquelles est animée et façonnée l'âme chrétienne peuvent y être à l'état latent , on doit moins s'étonner qu'il soit difficile de les produire et de leur donner une forme arrêtée. L'histoire de l'Eglise ou des individus , nous offre un grand nombre d'exemples de cette difficulté. Assurément , il ne faut pas être surpris que les individus , quand ils essaient d'analyser leur propre croyance , trouvent la tâche sinon au-dessus de leurs forces , au moins excessivement ardue ; ou encore , que ce soit pour eux un travail de plusieurs années ; ou encore , qu'ils rejettent peut-être de véritables développements , s'il s'en trouve , comme étrangers à leurs pensées. On peut expliquer cela de différentes manières.

Il arrive souvent , et c'est peut-être dans la nature des choses , qu'on ne peut se rendre maître d'une idée , ni l'exprimer dans un court espace de temps. Il est des individus qui se trouvent parfois dans l'impossibilité absolue de le faire ; à la fin , peut-être , ils reconnaissent ; dans quelque écrivain qui leur tombe sous la main , l'exposition de leurs idées , telle qu'ils la désirent , et alors , ils disent « que c'est véritablement ce qu'ils ont toujours senti et qu'ils essayaient en vain d'exprimer , » ou « que c'est ce qu'ils ont toujours soutenu , avec cette différence , que c'est mieux énoncé. » De plus , combien n'y a-t-il pas d'hommes travaillés par une idée qui les poursuit pendant une grande partie de leur vie , et dont ils n'arrivent à se défaire qu'à grand'peine ! Je suppose que presque tous nous avons déjà été quelquefois stimulés , et pendant longtemps , par des idées et des vues que nous sentions , et que nous sentions être vraies , quoiqu'elles ne nous aient apparu que d'une manière confuse , ou comme voltigeant devant nous ; que nous avons enfin compris qu'il ne fallait pas les forcer , mais qu'elles auraient nécessairement leur cours , et viendraient à la lumière dans leur temps , s'il en était ainsi ordonné. La vie de quelques hommes , et non des moins éminents parmi les théologiens et les philo-

sophes, s'est concentrée sur le développement d'une seule idée, peut-être même a été trop courte pour la conduire à son terme. De plus, combien n'arrive-t-il pas fréquemment, qu'entendant pour la première fois l'exposition d'une doctrine qui lui est proposée, un homme hésite, la reconnaît d'abord, ensuite la rejette, puis dit l'avoir toujours admise, mais n'être pas content de la manière dont elle lui a été présentée, l'accusant de paradoxe et de subtilité; c'est-à-dire qu'il ne peut pas analyser à l'instant ses opinions, et ne sait s'il admet ou non la doctrine, à cause de la difficulté qu'il éprouve à se rendre maître de ses idées.

Une autre marque distinctive qui caractérise l'expression dogmatique de la croyance, c'est que, même après qu'elle est formulée, il n'est pas toujours facile de la reconnaître comme l'image fidèle et véritable de notre pensée. Et pour plusieurs raisons : cela vient quelquefois de la manière imparfaite dont nous saisissons l'idée elle-même, qu'elle soit de sa nature bonne ou mauvaise, de sorte que nous rejetons substantiellement des principes, en même temps que nous en subissons l'influence. Bien des hommes qui, par exemple, agissent d'après un principe utilitaire, sont choqués de le voir dans un traité et le désavouent. De plus, dans les sujets religieux, il suffit, pour qu'un esprit sérieux s'affecte, qu'un dogme soit présenté comme une contemplation directe, et par conséquent, comme une définition de ce qui est infini et éternel. D'ailleurs, d'après l'hypothèse, c'est la représentation d'une idée dans un milieu qui n'est pas fait pour elle, d'une idée, non telle qu'elle est à sa source, mais telle qu'elle est, pour ainsi dire, en projection; il n'est pas étonnant alors que, quoiqu'il y ait une correspondance intime, partie par partie, entre l'impression et le dogme, il se trouve cependant quelque rudesse dans la délinéation du dernier, comme serait, par exemple, un manque d'harmonie dans la proportion; et cependant cela est inévitable, vu la faiblesse de nos facultés intellectuelles.

De plus, une autre semblable particularité des développements en général, c'est la grande distance des résultats séparés

d'une idée commune , entre lesquels , au premier coup d'œil , il ne semble y avoir aucune connexion. Ainsi il arrive souvent qu'on taxe d'esprit de parti des personnes qui sont tout simplement d'accord avec d'autres sur certains points de conduite ou d'opinion , en apparence trop minutieux , trop divergents , trop variés , dans le vaste champ de la doctrine et de la science , pour partir d'autre chose que d'une influence extérieure et d'une règle positive ; tandis que si l'on connaissait combien est étendue l'influence des idées théologiques ou philosophiques , et jusqu'à quel point elles s'insinuent dans toutes nos opinions , on verrait alors que ce qui paraissait d'abord n'être qu'une dissidence , ou bien un accord arbitraire , découle rigoureusement du principe posé dès le commencement. On a remarqué , par exemple , qu'il est très-rare que des personnes aient soutenu qu'avant la résurrection l'âme sommeille , sans tomber dans de plus graves erreurs ; de plus , ceux qui nient la doctrine de Luther sur la justification ont communément des tendances à un culte extérieur : c'est encore un fait grave , que le Protestantisme soit arrivé , à différentes époques , à permettre ou à soutenir la polygamie ; et on remarque que les hérétiques , en général , quoique d'opinions différentes , ont une sympathie inexplicable les uns pour les autres , et ne se réveillent de leur torpeur ordinaire que pour faire échange de courtoisie et méditer des coalitions. Une autre remarque qu'il est utile de faire ici , c'est que quand nous voulons établir quelques points dogmatiques , ils prennent nécessairement de l'extension , bien qu'avant d'en entreprendre l'exposition , nous nous imaginions que ce sera assez d'une ou deux phrases pour exprimer notre idée. Les explications grandissent entre nos mains , en dépit des efforts que nous faisons pour les resserrer. La différence est la même entre converser et correspondre. Nous n'avons pas beaucoup de peine à dire notre pensée ; notre voix , nos manières et des demi-mots la complètent pour nous ; mais en écrivant , lorsqu'il faut entrer dans des détails , et prévenir de fausses interprétations , nous ne nous croyons jamais délivrés de la responsabilité de notre tâche. Cela étant , il est surprenant que les Symboles soient si courts , mais il n'est pas surprenant qu'ils aient besoin d'un commentaire.

Il est donc incontestable qu'il est difficile et hasardeux de développer des doctrines implicitement reçues ; et on s'appuie souvent là-dessus pour conclure qu'elles n'ont aucun développement qui leur soit propre ; qu'il n'y a pas de connexion naturelle entre certains dogmes et certaines impressions ; que la science théologique est une affaire de temps , de lieu , d'accident , puisque partout et toujours la croyance intérieure est une et la même. Mais , à coup sûr , l'instinct de chaque Chrétien repousse une pareille opinion ; car le premier mouvement de sa foi est d'essayer de s'exprimer sur la grande illumination qui lui est accordée ; ce qui semble prouver que là il y a une science , que cette foi (1) soit ou non au niveau de ses découvertes. Et , en vérité , est-il une science qui soit ouverte au premier investigateur venu ? qui ne soit pas mystérieuse dans ses principes ? qui ne demande pas , pour une formation régulière , un esprit enrichi de dons particuliers ? On peut , sur tous les sujets , bâtir des théories vraies et des théories fausses , mais les fausses ne doivent pas faire mal présumer des vraies. Pourquoi cette classe d'idées serait-elle différente de toute autre ? Les principes de philosophie , de morale , de politique , de goût , peuvent être implicitement reçus , et explicitement établis ; pourquoi donc refuserait-on de reconnaître comme fixes et déterminées en elles-mêmes , et , comme telles , susceptibles d'une analyse scientifique , les idées où le Chrétien puise mystérieusement sa vie ? Pourquoi , dans les matières religieuses , n'y aurait-il pas , entre la science et l'objet de la science , cette connexion réelle qui existe dans les autres régions de la pensée ? Personne ne voudrait nier que la Philosophie de Zénon ou celle de Pythagore ne fût l'exposition d'une manière réelle d'envisager les choses ; personne ne voudrait affirmer que les Platoniciens et les Epicuriens n'agissaient que d'après une seule et même idée sur la nature , la vie et le devoir , et qu'ils avaient le même sens , quoiqu'ils différassent en paroles. Il fallait , il est vrai , un Platon ou un Epicure pour découvrir

(1) C'est-à-dire , la foi de chaque Chrétien individuellement ,

les éléments cachés de la pensée sur laquelle était éventuellement construite leur philosophie, mais il ne suit pas de là que leur philosophie existait réellement d'avance, quoique implicitement. Un homme peut, assurément, sans avoir jamais entendu le nom de Péripatéticien ou d'Académicien, être l'un ou l'autre dans ses vues, dans ses desseins et dans ses actes; mais de ce qu'il arrive quelquefois que des individus, malgré leurs efforts pour analyser leurs croyances implicites, ne réussissent pas à exprimer leurs idées, parce qu'ils s'appuient sur leur raison seule, il ne faut pas en conclure, après tout, qu'il n'existe pas, en général, une correspondance réelle et naturelle entre le dogme et l'idée que chaque croyant se forme intérieurement. Certainement, si le Dieu tout-puissant est toujours un et toujours le même, s'il nous est révélé comme un et le même, l'impression intérieure qu'en reçoit celui qui accepte la révélation doit être une et la même; et, puisque la nature humaine marche d'après des lois fixes, l'expression de cette idée que nous en recevons doit être une et la même; de sorte que l'on peut tout aussi bien dire qu'il y a deux Dieux que deux Symboles. Et, si l'on considère la vigueur des sentiments, l'énergie des actes et l'intensité des souffrances, qui, d'âge en âge, ont eu pour objet le maintien des dogmes Catholiques, c'est une philosophie bien étroite que celle qui donne pour cause d'un tel maintien une pure dispute de mots, c'est une philosophie bien abjecte que celle qui l'attribue à l'esprit de parti, ou à des rivalités personnelles, ou à l'ambition, ou à la cupidité.

Toutefois, quelque raisonnable que soit cette manière d'envisager les développements doctrinaux en général, on ne peut pas nier que ceux qui se rapportent aux objets de la Foi, et que j'ai particulièrement en vue, n'aient un caractère qui leur est propre et ne doivent être considérés séparément. Voyons donc ce qu'il en est, au sujet des dogmes sacrés de la Trinité et de l'Incarnation.

L'Apôtre dit aux Athéniens : « Je vous prêche celui que vous adorez sans le connaître, » et l'esprit qui est habitué à la pensée

de Dieu, du Christ et du Saint-Esprit, se tourne naturellement, comme je l'ai déjà dit, avec une pieuse curiosité, vers la contemplation de l'Objet de son adoration, et commence à émettre à son sujet certaines propositions, sans savoir où ni jusqu'où elles le conduiront. Une proposition conduit nécessairement à une autre, et une seconde à une troisième; il faut alors des restrictions; et la combinaison de ces propositions restrictives mises en regard les unes des autres occasionne quelque nouvelle évolution de l'idée originale, qu'on ne peut, à la vérité, jamais dire entièrement épuisée. C'est ce procédé qui en constitue le développement, et il se résume en une série, ou plutôt en un corps d'énoncés dogmatiques, jusqu'à ce qu'enfin ce qui n'était qu'une impression produite sur l'Imagination est devenu, pour la Raison, un système ou une croyance.

Or, de telles impressions sont évidemment individuelles et complètes plus qu'aucune autre idée théologique, parce qu'elles sont les impressions provenant des Objets eux-mêmes. Les idées et leurs développements ne sont ordinairement pas identiques, développer n'étant que mener une idée à ses conséquences. Ainsi, la doctrine de la Pénitence peut être appelée un développement de la doctrine du Baptême, quoique cependant elle en soit distincte; mais, au contraire, les développements dans la doctrine de la Sainte-Trinité et de l'Incarnation sont de pures phases de l'impression originale produite par l'Objet lui-même, et des manières de la représenter. De même que Dieu est un, ainsi l'impression qu'il nous donne de lui-même est une; ce n'est point une chose divisée; ce n'est pas un système, ni rien d'imparfait, et qui demande à être mis en regard avec une autre idée servant à la compléter. C'est la vision d'un objet. Lorsque nous prions, ce n'est point à un assemblage de notions, ni à une croyance, que nous adressons nos prières, mais c'est à un Etre substantiel qui est l'Unité même; et lorsque nous parlons de lui, nous parlons d'une Personne, non d'une Loi ou d'une Manifestation. Les choses étant ainsi, tout ce que nous pouvons tenter pour dessiner l'impression que nous avons de lui, se réduit à produire une idée, non pas deux, ni trois,

ni quatre ; ce n'est point une philosophie, mais une idée, une idée simple, considérée sous ses différentes faces.

On peut, avec raison, la comparer à l'impression produite sur nous par les sens. Les objets matériels sont réels, entiers et simples ; et les impressions que nos âmes en reçoivent par les sens sont d'une nature analogue, complexes et multiples, il est vrai, dans leurs rapports et leur extension, mais, si on les considère en elles-mêmes, intégrales et unes. De même, les idées qui nous sont fournies par l'Évangile sur les Objets Divins (les trois personnes de la Sainte-Trinité et l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ), d'après la nature des choses, et par cela même qu'elles sont des concepts, répondent aux Originaux, de telle sorte qu'elles sont entières, indivisibles, substantielles, et peuvent être appelées réelles, comme étant les images de ce qui est réel. Les objets qui nous sont communiqués par les sens se dessinent et sont comme en relief dans nos âmes, avec des dimensions, des formes, et des influences variées, qui toutes ont de la consistance les unes avec les autres ; et, pour plusieurs d'entre elles, cela s'opère sans effort de mémoire et à notre insu, à l'instant où nous contemplons les objets eux-mêmes ; ils nous imposent ainsi forcément la persuasion de leur réalité par la convenance et l'harmonie spontanée de ces accidents qui les entourent, et nous obligent, par là même, à croire qu'ils ne sont pas des créations de notre esprit, mais, au contraire, les images d'êtres extérieurs et indépendants. C'est ce qui aura lieu naturellement pour les idées sacrées qui sont l'objet de notre Foi. Les hommes religieux ont, autant qu'ils en sont capables, une idée ou vision de la Très-Sainte-Trinité dans l'Unité, du Fils incarné et de sa Présence, non pas comme d'une réunion de qualités, d'attributs et d'actions, non comme du sujet d'un nombre quelconque de propositions, mais comme d'une chose qui est une, simple, et indépendante des paroles, comme d'une impression qui nous est transmise par les sens.

Les propositions particulières en usage pour exprimer des portions de la grande idée que Dieu a daigné nous communiquer, ne peuvent donc jamais réellement être confondues avec

l'idée elle-même ; prises toutes ensemble, elles peuvent bien en approcher, mais non l'excéder. De même que les définitions n'ont pas pour but d'aller au delà de leur sujet, mais d'en être une représentation adéquate, ainsi les propositions dogmatiques dont nous nous servons pour exprimer notre croyance à la Nature Divine, quelque multipliées qu'elles soient, ne peuvent dire plus que ne renferme l'idée originale, considérée dans sa plénitude, sans s'exposer à devenir hérétiques. Les symboles et les dogmes ne sont vivants que par l'idée qu'ils sont destinés à représenter, et qui seule est substantielle ; et ils ne sont nécessaires que parce que l'esprit humain ne peut y réfléchir qu'en la prenant pièce à pièce, et ne peut s'en servir dans son unité et son intégrité, ou sans la résoudre en une suite d'aspects et de rapports. Dans le fait, ces impressions n'en sont jamais les équivalents ; nous sommes capables, il est vrai, de définir les créations de notre esprit, car elles sont ce que nous les faisons et rien de plus ; mais il serait aussi facile de créer ce qui est réel que de le définir. Ainsi, les dogmes catholiques ne sont après tout que les symboles d'un fait Divin, qui loin d'être mesuré par ces propositions, ne serait pas épuisé, ne serait pas approfondi par un mille.

Quant à ces idées religieuses et aux expressions qui les rendent, voici ce que j'ai à dire :

I. J'observe, en premier lieu, qu'une impression intime de cette nature semble être ce que l'Écriture entend par « connaissance. » « Et c'est la vie éternelle, dit Notre Sauveur, qu'ils connaissent. Vous le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » Saint Paul parle de la même manière de l'abandon qu'il a fait volontairement de toutes choses « pour l'excellence de la connaissance du Christ Jésus ; » et saint Pierre, « de la connaissance de celui qui nous appelés à la gloire et à la vertu. » La connaissance est la possession de ces vivantes idées des choses sacrées, seules capables de produire un changement dans les dispositions du cœur ou de la conduite. Cette sublime vision est ce que l'Écriture semble désigner par ces mots : « le Christ en nous, » « le Christ habitant en nous par la Foi, » « le Christ

formé en nous, » et « le Christ se manifestant à nous. » Si cette idée est faible et confuse dans quelques esprits, et nette et précise dans d'autres, comme quelque objet éloigné aperçu aux lueurs du crépuscule ou à la clarté du jour, il faut l'attribuer à la disposition de l'âme de l'individu, et cela ne fait rien à la perfection du don lui-même.

II. Cette remarque m'amène ensuite à observer que, cependant, ces impressions religieuses diffèrent de celles des objets matériels, dans la manière dont elles sont produites. Les sens sont directs, immédiats, nous informent dans les choses ordinaires de la vie, et agissent spontanément, sans qu'il soit besoin d'aucun acte de volonté, ni d'aucun effort de notre part. Mais il ne nous a pas été donné de pareilles facultés, du moins que nous sachions, pour réaliser les Objets de notre Foi et de notre adoration. Il est vrai que l'inspiration peut être un don de cette espèce pour ceux auxquels Dieu a daigné accorder cette faveur; et il y aurait de la témérité à nier à la grâce illuminative du Baptême le pouvoir de donner au moins à l'âme la disposition à recevoir des impressions; mais la première n'est pas ordinaire, et toutes les deux sont surnaturelles. Les moyens secondaires et compréhensibles par lesquels nous recevons les impressions des Vérités Divines sont tels que, par exemple : l'usage habituel et pieux de l'Écriture, qui agit graduellement sur l'esprit; l'influence graduellé de la société des personnes qui sont elles-mêmes en possession des idées religieuses; l'étude de la Théologie dogmatique que nous avons présentement en vue; des pratiques suivies de dévotion; ou encore, quelquefois, dans les esprits bien disposés et pénétrants, l'action presque instantanée d'une ardente foi. D'où suit cette distinction claire et nette entre les idées sensibles et les idées religieuses, que nous revêtons les dernières des formes du langage pour les fixer, les apprendre et les transmettre, ce que nous ne faisons pas pour les premières. Personne ne définit un objet matériel pour faire passer en nous une connaissance que nous pouvons acquérir beaucoup mieux par les sens; mais nous formulons des croyances, comme le moyen principal de perpétuer l'impression.

III. J'observé, de plus, que lorsque l'intelligence chrétienne déduit une série d'assertions dogmatiques les unes des autres, elle ne regarde pas seulement le rapport logique des termes de ces propositions; elle ne fait pas abstraction du sujet sacré dont il s'agit; mais chaque terme de ses prémisses doit être, pour ainsi dire, éclairé et vivifié par l'idée sacrée qui existait dans l'âme avant qu'elle ne se mit à raisonner; cette idée est toujours là pour former le principe régulateur du raisonnement; et celui qui n'ayant pas la Foi ne possède pas cette idée, n'a pas le droit de se mêler de raisonner sur de pareilles matières. Des phrases comme celle-ci: « le Verbe était Dieu, » ou « le Fils Unique bien-aimé qui est dans le sein du Père, » ou « le Verbe fut fait chair, » ou « le Saint-Esprit qui procède du Père, » ne sont pas une pure lettre que nous puissions traiter à volonté par les règles de l'art, mais d'augustes enseignements des faits les plus simples, les plus ineffables, les plus adorables, serrés, enchâssés autant qu'il se peut dans l'âme du croyant. Car, quoique développer une idée soit déduire une proposition d'une proposition, ces propositions sont toujours formées dans l'idée, autour de l'idée elle-même, si l'on peut s'exprimer ainsi, et ne sont, en effet, chacune et toutes ensemble, que des facettes de l'idée. De plus, ceci expliquera la manière d'argumenter sur des textes particuliers et de simples paroles de l'Écriture, telle que l'ont pratiquée les Pères des premiers siècles, et la hardiesse de décision avec laquelle ils l'ont fait; car la vue du grand Objet que leur Foi leur présentait, et dans lequel ils vivaient, les mettaient à même de lui appliquer des passages particuliers de l'Écriture, et devenait une sauvegarde contre les déductions hérétiques qu'ils en auraient pu tirer. Ceci expliquera aussi pourquoi l'on reproche communément à ces Pères d'être faibles dans le raisonnement; car nous ne paraissions jamais si pauvres logiciens aux autres, que lorsque nous argumentons sous l'influence continuelle d'une impression dont ils n'ont pas fait l'expérience.

IV. De plus, il faut se rappeler, comme je l'ai déjà fait entendre il n'y a pas longtemps, que la Révélation (bien que

nous devons à peine nous en occuper ici, par la raison que c'est un fait historique) a déposé dans l'Écriture les grands traits du système dogmatique, ainsi que d'abondants détails à son sujet. L'Inspiration a rendu en grande partie inutile le travail de la Raison, et ne lui a laissé que la tâche facile, en comparaison de la sienne, d'achever l'œuvre sacrée. Au premier coup d'œil, on est porté à se demander pourquoi de tels dogmes inspirés sont insuffisants sans développements ultérieurs ; mais, en vérité, quand la Raison a été une fois lancée sur le terrain de l'investigation, elle ne peut s'arrêter avant d'avoir terminé ses recherches ; un dogme en crée un autre, par le même droit auquel il doit d'avoir été créé lui-même ; le fait des propositions dogmatiques scripturaires, non-seulement nous donne la connaissance des doctrines chrétiennes, mais encore en autorise le développement ; ces propositions commencent l'édifice, mais elles ne l'achèvent pas.

V. L'Écriture, dis-je, commence une série de développements qu'elle n'achève pas ; c'est-à-dire, en d'autres termes, que c'est se tromper que de chercher dans l'Écriture chaque proposition séparée de la doctrine catholique. Ce qui précède le prouve évidemment. Le symbole de saint Athanase, par exemple, a pour but d'exposer la vraie croyance, telle que nous devons l'avoir, sur ses objets les plus sacrés, si nous voulons être sauvés ; ce qui doit signifier qu'il y a une vue de la Sainte-Trinité ou de l'Incarnation vraie et distincte de toutes les autres ; une vue définie, conséquente, entière, sur laquelle on ne peut pas se méprendre, qui n'est pas contenue dans un certain nombre de propositions, quelque grand qu'il soit, mais réside comme quelque chose de vivant dans l'âme du croyant ; qui n'est pas admise, mais rejetée par les Ariens, les Sabelliens, les Trithéistes, les Nestoriens, les Monophysites, les Sociniens, et d'autres hérétiques. Ajoutez des propositions à cette idée, vous ne l'agrandissez pas ; retranchez-en, elle n'en reste pas moins complète ; celles que l'on y ajoute n'ont pour but que de rendre cette vue intégrale, mais nullement de l'étendre. Cette vue ne dépend pas de telles propositions ; ce n'est point en elles

qu'elle consiste ; elles n'en sont que des spécimens et des signes. Elles peuvent être multipliées à l'infini. Elles en résultent nécessairement, sans en être les causes, puisqu'elles ne sont que des parties ou des aspects de cette impression qui existait avant elles, et qui est maintenant tombée sous la connaissance de la Raison et la terminologie de la science. La question n'est donc pas de savoir si telle ou telle proposition de la doctrine catholique est *in terminis* dans l'Écriture, à moins que nous ne voulions être esclaves de la lettre, mais si l'idée unique du Mystère, dont elles ne sont que l'expression, quel qu'en soit le nombre, y est contenue. Car, elle les implique toutes, de sorte que si l'une d'elles, si l'une d'un nombre de propositions semblables n'était pas vraie, l'idée elle-même serait fautive, et ne serait plus ce qu'elle était auparavant. Il n'y a qu'une chose à prouver par l'Écriture, l'idée Catholique qui les renferme toutes. S'opposer à l'augmentation des propositions placées sous la sauvegarde de l'anathème, serait donc tout à fait en méconnaître l'usage ; car, si elles sont multipliées, ce n'est point pour établir plusieurs choses, mais pour en exprimer une seule, — pour former au dedans de nous cette unique impression concernant le Dieu tout-puissant, comme le principe régulateur de nos âmes, et cela, que nous puissions ou non nous reconnaître pleinement conscients de sa possession. Et, assurément, ce n'est point un paradoxe de dire que de telles idées régulatrices peuvent exercer la plus puissante influence, du moins dans leurs différents aspects, sur notre caractère moral et sur tout l'homme ; qui le nierait, s'il s'agissait, par exemple, de l'admission ou de la négation d'un Être Suprême ?

VI. Nous voyons ici quelle est, en fait de doctrines, la méprise ordinaire des novateurs ; elle consiste à se retrancher derrière telle ou telle proposition du Symbole, au lieu d'embrasser l'idée unique qu'elles sont, toutes ensemble, destinées à exprimer ; ce serait presque définir l'hérésie que de dire qu'elle s'arrête à un seul point dogmatique, dont elle fait la base d'une croyance nouvelle, excluant tous les autres, comme si celui-là seul constituait toute la vérité ; errant plutôt dans ce

qu'elle rejette, que dans ce qu'elle soutient ; quoique, en vérité, si l'esprit rejette, de propos délibéré, quelque portion de la doctrine, ce soit une preuve qu'il ne tient pas même réellement au point dogmatique qui lui fait rejeter tous les autres. Réaliser, c'est-à-dire, être bien possédé de l'idée que nous suggère la Foi, telle est l'essence des véritables développements ; c'est là le propre de l'Eglise et ce qui justifie ses définitions.

C'en est assez sur la distinction et la connexion tout à la fois qui existent entre la connaissance implicite et la confession explicite des Objets Divins de la Foi, tels qu'ils nous sont révélés dans l'Evangile. Il reste, cependant, une objection, qu'il est impossible de résoudre en quelques mots d'une manière satisfaisante ; et, ce qu'il y a de pire que la prolixité, c'est que la discussion peut prendre par elle-même quelque apparence d'une inutile et même intempestive subtilité ; à moins, toutefois, qu'elle ne soit mise en forme de controverse, ce qui est le pire des inconvénients ; qu'il me suffise de dire que, dans quelque sujet que ce soit, mon but n'est pas de soulever des difficultés, mais de les résoudre.

On peut donc demander si ceux qui sont orthodoxes n'ont pas le tort aussi bien que les hérétiques de prendre les mots pour des choses, par le fait même qu'ils établissent des dogmes sur « les choses mystérieuses qui regardent le Seigneur notre Dieu, » parce qu'il faut que l'idée d'un objet surnaturel soit elle-même surnaturelle ; et, puisque les Chrétiens vulgaires ne prétendent à aucune idée semblable, aucune connaissance des Vérités Divines ne leur est possible. Comment une chose de ce monde pourrait-elle nous donner des idées qui ne sont pas de ce monde, qui sont supérieures à ce monde ? Comment l'enseignement et les communications mutuelles, comment le langage humain, comment des images terrestres peuvent-ils donner à notre âme une idée de l'Invisible ? Ils ne peuvent s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Ils ne peuvent suggérer aucune idée que celle qui tombe dans le domaine des idées naturelles et terrestres. Les mots : « Personne, » « Substance, » « Con-

substantiel, » « Génération, » « Procession, » « Incarnation, » « Assomption de l'humanité en Dieu, » et d'autres semblables, n'ont tous qu'un sens grossier, humain, ou n'en ont point du tout. En d'autres termes, il n'existe pas de vue intérieure de ces doctrines, distincte du langage dogmatique employé pour les exprimer comme nous venons de le supposer. Les métaphores qui les représentent ne sont pas de purs symboles d'idées, existant indépendamment d'elles, mais leur signification coïncide et est identique avec les idées. En effet, lorsque nous avons connaissance d'une chose par d'autres moyens, les métaphores que nous pouvons alors lui appliquer ne sont que des appendices accidentels de cette connaissance; tandis que nos idées sur les choses Divines ont juste l'extension des figures par lesquelles nous les exprimons, ni plus ni moins, et n'existent pas sans elles; et lorsque nous inférons de ces figures, nous n'expliquons point une idée existante, mais nous tirons des conséquences purement logiques. Nous parlons librement, en effet, des objets matériels, parce que nos sens nous les révèlent sans le secours des mots; mais pour ce qui est des idées sur les choses célestes, c'est aux mots que nous les devons; cependant, à ce qu'il semble, il faut que nous disions quelle notion nous nous en formons indépendamment des paroles, comme si les paroles pouvaient nous donner ce qu'elles ne contiennent pas. Il suit de là que nos anathèmes, nos controverses, nos combats, nos souffrances, ont pour objet les pauvres idées qui nous arrivent sous certaines figures de rhétorique.

Voici, en réponse à cette objection, quelques remarques qui se présentent tout naturellement. D'abord, il est difficile de déterminer ce que ne peut pas faire pour nous la grâce divine, sinon en implantant en nous de nouvelles idées, du moins en perfectionnant et en élevant celles que nous aquérons par des voies naturelles. Si, comme nous le reconnaissons tous, la grâce renouvelle nos sentiments moraux, même par des moyens extérieurs, si elle nous ouvre un nouvel ordre d'idées sur la vertu, la bonté, l'héroïsme et la paix céleste, je ne vois pas pourquoi, dans un certain sens, elle ne pourrait pas nous

communiquer des idées sur la nature de Dieu. De plus, les différentes figures, les différents termes employés dans la doctrine de la Sainte-Trinité et de l'Incarnation, peuvent assurément, par leur combinaison, créer des idées qui seront tout à fait nouvelles, quoique toujours d'une nature terrestre. D'ailleurs, lorsqu'on dit que de telles figures ne nous communiquent aucune connaissance de la Nature Divine elle-même, mais seulement de ces figures, il serait bon de considérer si nos sens nous suggèrent quelque idée réelle de la matière. Tout ce que nous connaissons, rigoureusement parlant, c'est l'existence des impressions qu'ils produisent sur nous, et cependant nous ne nous faisons pas scrupule de parler comme s'ils nous communiquaient la connaissance des substances matérielles. Qu'on admette, si l'on veut, que le dogme catholique, comme tel, ne nous communique pas de véritables idées du Dieu tout-puissant, mais seulement une idée terrestre acquise au moyen de figures terrestres, pourvu qu'on accorde, d'un autre côté, que les sens ne nous donnent aucune idée véritable de la matière, mais seulement une idée proportionnée aux impressions sensibles que nous en recevons.

Il n'y a pas de raison pour qu'on ne l'accorde pas pleinement. Cela peut être vrai, sans empêcher cependant qu'il y ait une certaine correspondance entre l'idée, quoique terrestre, et son archétype divin, et une correspondance telle, que cette idée convienne à l'archétype dans un sens où aucune idée terrestre ne lui convient, comme approchant aussi près de lui que le comporte notre état présent. En effet, l'Écriture elle-même indique la nature terrestre de nos idées sur les Objets sacrés, lorsqu'elle dit que « nous voyons maintenant comme dans un miroir, *obscurément*, *iv aivίγματι*, mais qu'alors nous verrons face à face ; » et les théologiens ont toujours enseigné que la vision béatifique, ou la véritable vision du Dieu tout-puissant, n'aura lieu que dans le monde à venir. En attendant, il nous est donné d'approcher de la Vérité, autant que des images et des figures terrestres peuvent nous le permettre.

Il ne faut pas supposer que ce soit là le seul cas où nous

soyons obligés de recevoir l'enseignement qui nous est nécessaire, par le moyen de nos idées existantes, et, par conséquent, avec une vague appréhension de ce qui en fait le sujet. En instruisant les enfants, auxquels l'Écriture nous compare, les maîtres se proportionnent à leurs facultés naissantes et à leur petit vocabulaire. Répondre à leurs questions dans un langage dont nous nous servirions avec des hommes faits, ce serait véritablement les tromper, pussent-ils même le saisir. Nous devons dispenser et « morceler » la parole de la vérité, si nous ne voulons pas la changer, pour ce qui les concerne, en une parole de mensonge ; car, ce qui est court de vérité dans la lettre peut être pour eux la vérité la plus parfaite, c'est-à-dire, ce qui approche le plus de la vérité compatible avec leur condition. Il en est de même pour ceux auxquels un défaut naturel, ou la privation de quelque faculté, interdit le cercle d'idées commun aux hommes en général. Parler à un aveugle de la lumière et des couleurs, dans les termes consacrés à ces phénomènes, ce serait se moquer de lui ; il nous faut employer d'autres moyens d'instruction appropriés à son état présent, nous rappelant l'exemple bien connu de celui qui prit pour terme de comparaison de la couleur écarlate le son d'une trompette. Et puis encore, pour ce qui concerne les sauvages, par exemple, ou l'ignorant, ou l'homme à idées étroites, nos raisons et nos arguments doivent prendre une certaine forme, s'ils veulent s'insinuer dans leur esprit et y porter la lumière. De plus, quels obstacles n'apporte pas à la communication des idées la variété des langues ? Le langage est une sorte d'analyse de la pensée, et comme les idées sont infinies, combinées et modifiées à l'infini, tandis que le langage est une méthode définie, limitée et bornée à un choix arbitraire d'un certain nombre de ces innombrables matériaux, on attendrait en vain que des pensées revêtues des formes d'un langage correspondissent, excepté dans leurs grands traits et leurs points principaux, aux formes d'un autre. Une multitude d'idées exprimées dans l'un ne passent même pas dans l'autre, et ne peuvent être transmises que par une certaine économie ou arrangement,

par des circonlocutions, des phrases, des paroles restrictives, des figures, ou par quelque heureux et hardi expédient; quelquefois même le besoin fait naturaliser des mots étrangers. De plus, il est, comme tout le monde sait, extrêmement difficile d'amener certains individus (pour me servir d'une phrase familière) à se comprendre l'un l'autre; leurs pensées habituelles roulant apparemment sur des pôles qui se repoussent mutuellement. Or, on peut toujours, jusqu'à un certain point, en assigner la cause à la différence de leurs caractères. Cependant, dans plusieurs cas, il faut l'attribuer à la différence du principe d'après lequel ils ont subdivisé ce monde d'idées qui se présentent à chacun d'eux. Ils semblent toujours être à la poursuite l'un de l'autre sans pouvoir se saisir, et il faut une règle ou une économie commune qui fasse entre eux l'office de médiateur.

Les fables étant des vérités et des principes revêtus de cette forme qui les rend plus saisissables, comme dans l'exemple bien connu attribué à Ménénius Agrippa, sont encore une économie ou manière de présenter les idées. Les représentations mythiques même, au moins dans leur meilleure forme, peuvent être considérées comme des faits ou des récits, qui, quoique faux, sont des figures de la vérité imaginées pour mettre en action un principe, tracer un caractère, et autres choses semblables. Par exemple, la tradition, qui nous représente saint Ignace comme l'enfant que Notre-Seigneur prit dans ses bras, peut n'être pas fondée, mais elle nous fait connaître, avec une expression toute particulière, qu'il était spécialement uni au Christ et à ses Apôtres. On peut en dire autant de certains récits de martyres, ou des détails de pareils récits, ou de certains miracles allégués, ou de certains actes héroïques, ou de certains discours qui sont tous la production spontanée du sentiment religieux, sous l'influence d'une connaissance imparfaite. Si les faits n'ont pas eu lieu, ils auraient dû avoir lieu (si je puis m'exprimer ainsi); ils sont tels, qu'ils auraient pu avoir lieu, et ils auraient eu lieu, le cas échéant; ils appar-

tiennent à des sujets auxquels ils sont attribués potentiellement, sinon actuellement ; ou des faits semblables ont eu lieu, ou ils ont eu lieu dans de pareilles circonstances, quoique pour d'autres personnes que celles-là. Plus d'une théorie ou manière d'envisager les choses sur laquelle une institution repose, ou un parti se soutient, est de même nature. Plus d'un argument, employé par des hommes zélés et ardents, a ce caractère économique, n'étant pas précisément le motif qui les fait agir (car ils marchent toujours, bien qu'il soit réfuté), mais, dans un certain sens, une représentation de ce motif, une description approximative de leurs sentiments sous la forme d'un argument sur lequel ils peuvent se reposer, auquel ils peuvent recourir quand ils sont embarrassés, et en appeler lorsqu'on les questionne. Maintenant, pour ce qui regarde, sous ce rapport, l'arrangement ou l'économie dans les affaires humaines, je n'ai rien à faire avec la question de casuistique, et par là, je veux dire que je ne prétends pas montrer lesquels de ces artifices, comme on pourrait les appeler, sont innocents, ni quelle est la ligne qu'il ne faut pas dépasser. Que quelques-uns de ces artifices soient immoraux, le bon sens nous le dit; mais c'est assez pour mon but, si quelques-uns sont nécessaires, comme le même bon sens me l'accordera; et, alors, la nécessité de l'usage en expliquera l'abus et la perversion.

Il s'établit même parmi les hommes, tout constitués qu'ils sont de la même manière, des instruments distincts, des clés ou *calculi* de pensée, sur lesquels leurs idées et leurs arguments se moulent respectivement, et qu'il nous faut employer si nous voulons y atteindre. La méthode cogitative d'un homme, (si je puis m'exprimer ainsi) est notoirement très différente de celle d'un autre; celle du soldat diffère de celle du jurisconsulte, celle du riche de celle du pauvre. Le champ de la pensée est partagé de cent différentes manières. Les abstractions, les généralisations, les définitions, les propositions, sont toutes formées sur des types différents; et si cela se fait remarquer dans les choses du monde, d'homme à homme, la différence doit être assurément bien plus grande encore entre les idées de l'homme et les pensées, les voies et les œuvres de Dieu.

On voit, dans les classifications que nous faisons des êtres du règne végétal ou du règne animal, un des exemples les plus frappants de cette différence. Ici un ordre très-intelligible a été observé par le Créateur lui-même ; encore, après tout, n'en avons-nous pas la clé. Nous sommes obligés d'en faire une à notre manière, et lorsque nous l'appliquons, nous trouvons qu'elle ne répond pas exactement à l'idée Divine d'arrangement telle qu'elle se montre à nous ; il y a des phénomènes que nous ne pouvons placer, ou qui, d'après notre système de division, sont des anomalies dans l'harmonie générale de la création.

Les sciences mathématiques nous fourniront une explication plus étendue de cette distinction entre les lois surnaturelles et éternelles, et nos efforts pour les représenter, c'est-à-dire nos économies. Différentes méthodes ou *calculi* ont été adoptées pour rendre saisissables ces principes immuables et ces dispositions dont s'occupe la science ; ils sont réellement indépendants de ces méthodes, et cependant ne peuvent être envisagés ni suivis sans l'une ou l'autre. Le premier de ces instruments d'investigation emploie le médium d'étendue ; le second, celui du nombre ; le troisième, celui du mouvement ; le quatrième procède d'après une hypothèse plus subtile, celle de l'accroissement. Ces méthodes sont très-distinctes l'une de l'autre, au moins la méthode géométrique et celle du calcul différentiel ; cependant elles sont toutes des analyses plus ou moins parfaites de ces mêmes vérités nécessaires, pour lesquelles nous n'avons pas de nom, dont nous n'avons pas d'idée, si ce n'est dans les termes de semblables représentations économiques. Toutes sont des développements d'un seul et même ordre d'idées ; toutes sont des instruments de découverte comme ces idées. Elles tiennent la place des choses réelles ; et, bien qu'elles ne soient que des symboles, nous pouvons nous en servir pour raisonner, comme des choses mêmes dont elles tiennent la place. Cependant, aucune ne pousse les lignes de la vérité jusqu'à leurs dernières limites ; une première, puis une autre, s'arrête tout court dans l'analyse ; comme certaines tables de calcul, qui peuvent servir jusqu'à mille et ne répondent pas à mille et un. Tant qu'elles ne font

pas défaut, nous pouvons en user comme des réalités qu'elles représentent, et sans penser à ces réalités; mais, à la fin, notre instrument de découverte aboutit à l'impossibilité ou à la contradiction, ou à ce qu'en religion nous appelons un mystère. Il est arrivé à son terme; et, par l'impuissance où il se trouve, il montre que, pendant tout le temps, il n'a été qu'un expédient employé dans un but pratique, et non une analyse véritable ou une image adéquate de ces lois mystérieuses à l'investigation desquelles on le fait servir. Il n'en a jamais sondé les profondeurs, parce que maintenant il est incapable de les suivre jusqu'au bout. En même temps, il n'est personne qui, à cause de son impuissance à faire rien de plus, refuse de s'en servir pour la sphère à laquelle son action s'étend, personne qui l'accuse d'être un système de vains symboles, quoiqu'il ne soit qu'une ombre de l'invisible. Bien que nous en usions avec précaution, encore en usons-nous, parce qu'il nous fournit le moyen d'arriver aussi près de la vérité que le comporte notre condition.

Prenons un autre exemple d'une forme extérieure et terrestre, ou une économie qui semble servir de type à de grandes merveilles inconnues; je veux dire les sons de la musique, tels qu'ils sont rendus, avec le plus de perfection possible, par l'harmonie des instruments. Il y a sept notes dans la gamme; mettez-en treize; eh bien! quel mesquin préparatif pour une si vaste entreprise! Quelle science tire autant de si peu? Avec quels chétifs éléments un grand maître dans cette science va créer son nouveau monde! Disons-nous que cette exubérance d'invention est une pure subtilité, une pure finesse de l'art, non moins de convention que certains jeux, certaines modes du jour? Nous le pouvons; et alors, peut-être, regarderons-nous aussi la science de la théologie comme un pur assemblage de mots; cependant, de même qu'il y a dans la théologie de l'Eglise quelque chose de divin que ne peuvent communiquer ceux qui le sentent, de même aussi, il y a quelque chose de divin dans la merveilleuse création de beauté et de sublimité dont je parle. Pour un grand nombre d'hommes, la terminologie de la science de la musique est complètement incompréhensible. Parler de

l'idée ou du sujet d'une composition musicale semble bizarre et frivole ; parler des vœux qu'elle découvre , extravagant et puéril. Cependant, est-il possible que cette inépuisable évolution, que cet arrangement de notes, tout à la fois si riche et si simple, si compliqué et d'un ordre si parfait, si varié et si majestueux, ne soit qu'un son qui, après avoir frappé nos oreilles, s'évanouit ? Peut-il se faire que ces mouvements mystérieux du cœur, ces brûlantes émotions, cette étrange passion pour ce que nous ne connaissons pas, et ces nobles impressions qui nous viennent nous ne savons d'où, soient opérées en nous par un rien, arrivent et s'en aillent, commencent en elles-mêmes et finissent sans résultat. Il n'en est pas ainsi, il ne peut en être ainsi. Non ; elles se sont échappées de quelque sphère plus élevée ; ce sont les flots de l'éternelle harmonie qu'un son terrestre fait couler à nos oreilles ; ce sont des échos de notre Patrie ; c'est la voix des Anges, ou le Magnificat des Saints, ou les lois du Gouvernement Divin, ou les Divins Attributs ; ils cachent quelque chose que nous ne pouvons mesurer, que notre langue ne peut dire, quoiqu'il soit donné à un mortel que rien, peut-être, ne met au-dessus de ses semblables, de les exprimer.

C'en est assez sur le son musical ; mais que dirions-nous, si toute la série d'impressions faites sur nous par le moyen des sens n'était, comme je l'ai déjà donné à entendre, qu'une Divine économie, proportionnée à notre besoin, et constituant les signes de réalités distinctes et telles qu'elles puissent nous être révélées, voire même plus parfaitement, par d'autres sens aussi différents de ceux que nous avons, que ces derniers le sont les uns des autres ? Que dirions-nous, si les propriétés de la matière telle qu'elle nous apparaît n'étaient que les conditions nécessaires pour qu'elle affecte nos sens, de telle sorte qu'elles ne soient que relatives ; dans cette hypothèse, des faits et des événements qui nous paraissent impossibles, ne le sont peut-être que dans les conditions du système phénoménal qui nous entoure ; qu'à cause de l'imperfection de l'idée que nous avons conçue des substances matérielles, en conséquence de ces im-

pressions ? S'il en était ainsi, il s'en suivrait que les lois physiques, telles que nous les considérons, ne sont elles-même que des généralisations de productions économiques, des déductions tirées de figures et d'ombres, et réelles seulement dans le même sens que les phénomènes d'où elles sont sorties. L'Écriture, par exemple, dit que le soleil se meut, et que la terre est stationnaire ; la science, que la terre se meut, et que le soleil est comparativement en repos. Comment pouvons-nous déterminer laquelle de ces deux assertions est la vérité même, avant de savoir ce que c'est que le mouvement ? Si notre idée de mouvement n'est que le résultat accidentel de nos sens actuels, aucune des deux propositions n'est vraie et toutes les deux sont vraies ; aucune d'elles n'est philosophiquement vraie, mais l'une et l'autre sont vraies pour certains points de vue pratique dans le système où chacune d'elles occupe une place respective ; la science physique, lorsqu'elle dit que la terre se meut, n'aura pas un sens plus exact que l'astronomie nautique, lorsqu'elle dit que la terre est immobile.

Si quelqu'un venait à craindre que de pareilles pensées ne tendissent à un effrayant et désespérant scepticisme, qu'il tienne compte de l'Existence et de la Providence de Dieu, qui est Miséricorde et Vérité, et il cessera d'être accablé sous le poids de son anxiété. Tout est effrayant, tant que nous ne croyons pas, comme nous le disent nos cœurs, que nous sommes ses sujets ; il n'y a rien d'effrayant, tout au contraire inspire de l'espoir et de la confiance, si nous croyons franchement que nous sommes sous sa main, et que tout ce qui nous arrive nous vient de lui, comme une règle de discipline et de conduite. Qu'avons-nous à nous inquiéter de la grandeur ou de la faiblesse de la connaissance qu'il nous donne, si c'est lui qui nous la donne ? Qu'importe qu'elle soit exacte ou vague, s'il nous commande d'y avoir confiance ? Qu'avons-nous à nous soucier de savoir s'il nous est donné ou non de séparer la substance de l'ombre qui la représente, s'il nous attire vers les cieux au moyen de l'une ou de l'autre ? Pourquoi nous mettrions-nous à la torture pour voir si telles ou telles déductions sont ou non

philosophiques , pourvu qu'elles soient religieuses ? Si nos sens sont un moyen de nous mettre à l'épreuve , de nous rassembler et de nous faire vivre en société , de nous discipliner et de nous instruire , de nous rendre capables d'être utiles aux autres , c'est assez. Nous avons au-dedans de nous un instinct qui nous pousse , une nécessité extérieure qui nous force à nous fier à nos sens , et nous pouvons remettre à l'autre monde la question de leur vérité substantielle (1) , « jusqu'à ce que le jour perce et que les ombres s'enfuient. » Et ce qui est vrai pour notre confiance en nos sens est aussi vrai de toutes les connaissances qu'il a plu à Dieu de nous accorder , soit dans l'ordre de la nature , soit dans l'ordre de la grâce.

On trouvera que de telles considérations sont de nature à nous rendre humbles , et à nous encourager dans nos études théologiques , — à nous pénétrer d'un profond sentiment de notre ignorance des Vérités Divines , à mesure que nous connaissons davantage ; et , cependant , à nous empêcher d'en abandonner la contemplation , quoique nous connaissions si peu. D'un côté , on verra que même les questions les plus subtiles des écoles peuvent avoir un sens réel , aussi bien que les formules analytiques les plus compliquées ; et , puisque nous ne pouvons dire jusqu'où peut atteindre en nous l'organe de la pensée dans les procédés d'investigation , ni à quel point il est en défaut , nous ne pouvons raisonnablement dédaigner aucune question. « Dieu était-il quelque part avant la création ? » « Connait-il toutes les créatures en lui-même ? » « Les bienheureux voient-ils en lui toutes les choses possibles et futures ? » « La relation est-elle la forme des personnes Divines ? » « Dans quel sens le Saint-Esprit est-il l'Amour Divin ? » Ces questions , et une multitude d'autres encore plus minutieuses et plus insaisissables , reçoivent toutes une valeur de leur objet sacré.

D'un autre côté , il faut se rappeler que , même les conclu-

(1) Ces paroles ne mettent pas en doute la réalité de la matière. Le témoignage des sens est bien suffisant pour nous assurer de son existence. Il s'agit seulement de savoir s'ils peuvent nous faire connaître ce qu'elle est en substance.

sions et les raisonnements catholiques tels qu'on les trouve dans les Expositions de la doctrine et qu'ils sont le plus complètement admis par nous, ne sont pas dignes des Vérités Divines qu'ils représentent, mais ne représentent la vérité que dans la mesure que comportent nos esprits; la vérité mise à leur portée, et dans les conditions de la pensée, telle que la faiblesse humaine les rend nécessaires. Il est vrai que Dieu n'a pas de commencement, dans l'hypothèse où l'Éternité pourrait être regardée avec raison comme impliquant succession; qu'il est partout, si celui qui est un Esprit peut avoir des rapports avec l'espace. On a raison de parler de son Être et de ses Attributs, s'il n'est pas plutôt sursésentiel. Il est vrai de dire qu'il est sage ou puissant, si nous pouvons le considérer comme autre que la plus simple Unité. Il y a vraiment en lui Trinité, s'il y a vraiment Unité; et il y a vraiment Unité, si l'idée de lui tombe dans la catégorie des nombres terrestres. Il a une triple Personnalité, dans le sens où l'Infini peut être regardé comme ayant une Personnalité quelconque. Si nous désirons connaître de lui quoi que ce soit; — pouvoir ne parler de lui de quelque manière; — pouvoir passer de l'Athéisme ou du Panthéisme à la Foi religieuse; — avoir en nous quelque salutaire espérance, posséder en nous la vie de la vérité et de la sainteté; — dans ce cas, il faut ramasser avec reconnaissance la science que Dieu nous donne; il faut, pour former la base et la fin de tout notre culte, que nous confessions que le Père est le seul Dieu, le Fils le seul Dieu, et le Saint-Esprit le seul Dieu; et que le Père n'est pas le Fils, que le Fils n'est pas le Saint-Esprit, et que le Saint-Esprit n'est pas le Père.

Le défaut contre lequel il faut nous mettre en garde, en recevant de la part de Dieu de semblables intimations, c'est celui de prétendre être plus sage que ce qui est écrit; d'employer la Raison non à développer ce qui nous a été dit, mais à le combattre; non à soutenir, mais à ruiner la Foi. Quelque brillantes que soient de telles manifestations de ses facultés, elles sont stériles. La Raison ne peut que constater les difficultés profondes de notre condition, elle ne peut nous y sous-

traire ; elle n'a pas d'œuvre à faire , elle ne commence jamais rien , elle ne fait que porter continuellement ses regards en arrière , jusqu'à ce qu'elle se contente d'être un petit enfant , et de suivre la Foi partout où la Foi la guide.

Que reste-t-il donc à faire , sinon à prier le Dieu de Grâce et de Miséricorde , le Père des Lumières , afin que toutes les fois que nous usons de notre raison , qui est son présent , ce soit , comme il le veut , dans l'obéissance de la Foi , en vue de sa gloire , dans le dessein de servir sa Vérité , dans une soumission toute filiale à sa volonté , pour le soutien de ses élus , pour l'édification de la sainte Jérusalem son Eglise , nous rappelant son avertissement solennel , « Que les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole inutile qu'ils auront dite ; car , par vos paroles , vous serez justifiés , et par vos paroles , vous serez condamnés. »

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES.

---

	Pages.
<b>AVERTISSEMENT</b> . . . . .	v
<b>1<sup>er</sup> DISCOURS.</b> Des empiétements de la Raison. . . . .	9
2 <sup>e</sup> — De l'influence personnelle comme moyen de propager la Vérité. . . . .	29
3 <sup>e</sup> — De l'antagonisme de la Vue et de la Foi. . . . .	53
4 <sup>e</sup> — La Foi et la Raison, comparées comme habitudes de l'âme. . . . .	69
5 <sup>e</sup> — Sur la nature de la Foi en rapport avec la Raison. . . . .	95
6 <sup>e</sup> — L'Amour, sauvegarde de la Foi contre la Superstition. . . . .	113
7 <sup>e</sup> — De la Raison implicite et de la Raison explicite. . . . .	159
8 <sup>e</sup> — De la Sagesse comparée avec la Foi et le Bigotisme . . . . .	165
9 <sup>e</sup> — Théorie des développements dans la Doctrine religieuse. . . . .	197

---







1  
17  
18



